

**SAS [023] –
Massacre à
Amman**

Gérard de Villiers

VISIT...

LANZAROTE
Caliente.com

SAS 23



MASSACRE A AMMAN

par GERARD DE VILLIERS

GÉRARD DE VILLIERS

S.A.S-23

Massacre à Amman

CHAPITRE PREMIER

Il régnait une chaleur lourde et moite dans le nouvel aéroport d'Athènes dont les énormes baies vitrées semblaient multiplier l'ardeur du soleil de mai. Arthur Baker prit la dernière cigarette de son paquet, l'alluma et tendit l'oreille : les haut-parleurs annonçaient quelque chose :

« ... l'arrivée du vol 271 de la TWA en provenance du Caire et de Karachi... »

Ce n'était pas malheureux. Deux heures trente de retard ! Du coup, Arthur Baker acheva son Punt e Mes et se leva pour aller guetter les passagers à la porte 8.

Il lui fallut encore dix minutes de patience. Enfin, il aperçut l'homme qu'il cherchait au milieu d'une marmaille pakistanaise et pouilleuse. Il s'était mis en civil pour voyager, mais avait quand même l'air d'un militaire. Il vit à son tour Arthur Baker, mais ne sembla pas le reconnaître. Comme un passager désœuvré et seul, il erra quelques secondes autour des boutiques de souvenirs, du bar et finalement s'assit sur une banquette, posant sa serviette de cuir à côté de lui.

Arthur Baker était plongé dans la contemplation des œuvres de l'artisanat grec, contemporain, d'une prodigieuse hideur. Probablement dégoûté, il prit lentement le chemin des toilettes. Négligemment, l'Égyptien ramassa sa serviette et se dirigea lui aussi vers le fond de l'aéroport. Plusieurs avions étaient en retard et la salle grouillait d'animation.

À moins d'une minute d'intervalle, les deux hommes s'engouffrèrent dans la porte marquée « men ».

— Alors ?

Tout en se lavant les mains, Arthur Baker parlait presque sans bouger les lèvres.

Penché sur le lavabo voisin, l'homme qui avait débarqué de l'avion du Caire se savonnait avec un soin digne d'éloges, tout en surveillant la porte dans la glace.

— Ils vont l'assassiner, murmura-t-il.

Arthur Baker sursauta :

— Hussein ?

— Oui.

— Pourquoi ?

La voix de l'Égyptien baissa encore d'un ton.

— Jérusalem. Il ne veut pas s'entendre avec les Israéliens. C'est le seul obstacle...

Arthur Baker le coupa. Ce n'était pas le moment pour un cours de politique moyen-orientale.

— Qui ?

— Je ne sais pas, mais ils sont aidés par quelqu'un de son entourage.

L'Américain ne voyait plus le mur de porcelaine blanche. Il n'avait pas fait le voyage de Washington pour rien. Jamais il n'aurait cru que son contact égyptien avait une nouvelle d'une telle importance.

— Donnez-moi des détails, vite, fit-il sèchement. Quand cela doit-il se passer ? Qui est dans le coup ?

L'Égyptien s'essuyait les mains. Il jeta un regard effrayé à Baker :

— Très vite. Avant un mois. Je vous l'ai dit, ils ont quelqu'un près du Roi.

— Qui, bon sang ?

Énervé, Baker avait parlé presque à haute voix.

— Je crois que c'est...

La porte s'ouvrit sur un homme au teint olivâtre et instantanément, l'Égyptien se tut. Le nouveau venu s'installa tranquillement dans l'urinoir le plus proche des lavabos et se concentra sur sa tâche. L'Égyptien s'était fermé comme une huître. Il adressa un regard désespéré à Arthur Baker qui se sécha rapidement et sortit.

Aussitôt, il alla s'asseoir sur une banquette d'où il surveillait la porte des toilettes. Une fois par mois il prenait contact avec ce major égyptien qui trahissait son pays depuis pas mal de temps. Grâce à ses accointances avec les Services spéciaux égyptiens, il savait souvent des choses intéressantes...

Cette fois, il avait décroché la timbale. Arthur Baker, officier manipulant de la Défense Intelligence Agency, l'organisme du Pentagone, était prodigieusement excité.

La porte des toilettes s'ouvrit : ce n'était que l'homme qui les avait dérangés. Il s'éloigna vers le stand des journaux. Arthur Baker se détendit. Le major Saadoun n'allait pas tarder à sortir. Plusieurs secondes passèrent. Puis une minute au moins. Pris d'un affreux pressentiment, Arthur Baker se leva et fonça vers la porte bleue.

Les lavabos étaient déserts. D'abord, Arthur Baker se demanda s'il

rêvait. Le major Saadoun n'était quand même pas passé à travers les murs. La porte s'ouvrit derrière lui et il sursauta. Mais ce n'était qu'un pacifique touriste allemand à la vessie impatiente.

Il regardait les lavabos comme si l'Égyptien avait pu se glisser dans les tuyaux. Puis il pensa à la rangée de cabines fermées des WC. Rapidement, il inspecta les portes entrouvertes. Vides. Sauf la dernière.

Le major Saadoun était par terre, en tas, la tête contre la cuvette. Arthur Baker entra et lui toucha l'épaule. L'Égyptien tomba, la tête en arrière contre le carrelage, les yeux fixes et glauques. Et Baker respira une odeur caractéristique d'amande amère. Pas besoin d'être médecin pour voir que l'Égyptien était mort. Pistolet à cyanure. L'arme était chargée d'acide prussique. Pulvérisé à forte pression, le liquide pénétrait les pores de la peau et provoquait la mort par embolie en deux minutes...

Arthur Baker repoussa précipitamment la porte et sortit. Il ne pouvait plus rien pour le major Saadoun. La police grecque conclurait probablement à un arrêt cardiaque. Six minutes après le meurtre, le poison ne laissait plus aucune trace dans l'organisme. Il suffisait de prendre quelques cachets d'atropine pour ne pas risquer d'être soi-même incommodé, quand on tuait de cette façon.

L'Américain alla s'asseoir à l'autre bout de l'aéroport. Dans une demi-heure, l'assassin du major allait repartir sur Paris. Il ne pouvait rien contre lui. Il avait pourtant toujours pris de grandes précautions pour rencontrer Saadoun, avec une préférence pour les toilettes des aéroports, entre deux avions.

Cela n'avait pas suffi.

Les Services Secrets égyptiens n'aimaient pas qu'on se mêle de leurs affaires.

Un haut-parleur grésilla :

« Olympic Airways annonce le départ de son vol à destination de New York, embarquement immédiat porte numéro 4. »

Arthur Baker se leva. Il regrettait de n'avoir pas eu le temps de boire un whisky au bar. Il pensa au malheureux Saadoun. Quelques minutes plus tôt, il était vivant, il lui parlait... L'assassin avait dû le suivre depuis Le Caire. Pas de parade. Il ne saurait jamais ce qui s'était passé exactement.

Et maintenant, il fallait trouver tout seul qui se préparait à assassiner le Roi Hussein de Jordanie. Protégé des Américains.

CHAPITRE II

Debout près de la cheminée, un cigare à demi fumé entre ses petits doigts courts et grassouilleux, le Colonel Khamis Gorgour regardait sans la voir la femme qu'il allait tuer. Peut-être la plus belle de la soirée. Un superbe visage d'Orientale pas encore empâtée, des yeux très clairs, un cou élancé et mince mis en valeur par la robe argent. Fawzia Saleh était de tous les cocktails, de toutes les réceptions, une des femmes les plus élégantes d'Amman.

On sonna et le maître d'hôtel se précipita. Un homme seul s'encadra dans la porte. Aussitôt le maître de maison quitta un groupe pour aller l'accueillir :

— Bonsoir, mon cher Folk.

L'Ambassadeur des États-Unis lui serra vigoureusement la main.

— Ça tire sur le Djebel Ashrafieh, laissa-t-il tomber hilare. À la « cinquante »^{1}.

C'était un Texan, et l'ambiance d'Amman faisait sa joie.

Les femmes les plus proches se turent. Quelques hommes prêtèrent l'oreille. Sans rien entendre. Les tirs étaient toujours sporadiques à Amman, la nuit. Tantôt, les fedayins, tapis dans le camp de Wardate, venaient tirer quelques rafales sur un poste de police ou sur une Land-rover de la Sûreté militaire, tantôt l'armée tirait au hasard sur le Djebel pour forcer les fedayins à riposter et les repérer. Ce n'était plus les combats féroces de septembre 1970 où même les élégantes villas de pierres roses du Djebel Amman avaient été écornées ou détruites par les « 75 » sans recul et les roquettes. L'Ambassade d'Irak n'était plus qu'une ruine noircie et le ministère de l'Agriculture, de l'autre côté de la rue Majlis el Umah avait été totalement rasé.

Certains diplomates en avaient été fâcheusement affectés. L'Ambassadeur des États-Unis avait en permanence, posée sur le siège de sa Cadillac sa mitraillette Beretta et le représentant de la France faisait construire à marches forcées un bunker sous la piscine de son Ambassade. Dès la tombée de la nuit, les rues d'Amman étaient désertes. On aurait dit une ville morte. Les restaurants fermaient à neuf heures. Même les étrangers ne sortaient plus. Il fallait l'attrait des soirées de l'Ambassade d'Espagne pour que les gens sortent de chez eux. Et encore : vers dix heures, la plupart s'éclipsaient discrètement...

— Tiens, ça recommence, remarqua un Anglais, qui avait l'oreille fine.

Un groupe traversa le hall, ouvrit la porte et sortit sur le perron. Effectivement, le « tac-tac » sourd et lent d'une mitrailleuse lourde se répercutait du côté de l'hôpital italien.

Sous le ciel plein d'étoiles, les sept collines d'Amman étaient piquetées de lumières. On se serait cru en paix. Pourtant, un peu partout, des hommes armés étaient embusqués. Après neuf heures en descendant plus loin que le Premier Cercle – rond-point signalé par l'épave noircie du Cercle culturel Américain – on risquait sa vie.

Brutalement, l'ambiance tomba. C'était une soirée quasi officielle. Beaucoup de robes longues, des uniformes, des Jordaniens, des étrangers... Un diplomate s'approcha d'un Jordanien en complet bleu, au cou épais et à la moustache conquérante.

— Alors, Colonel ? Vous n'avez pas encore mis au pas ces fedayins ?

Le Jordanien sourit jaune. C'était le numéro deux du contre-espionnage, section « externe » de l'armée royale jordanienne. Bien que palestinien, un ennemi juré des fedayins.

— Ils feraient mieux d'aller se battre contre Israël, grommela-t-il. C'est de la merde. Mais ils ne peuvent plus grand-chose. Déjà, à Irbid, nous les avons mis au pas.

Trois jours plus tôt, on s'était quand même battu à Irbid, la grande ville du Nord de la Jordanie, très pro-fedayin. Le Colonel fila vers le buffet, gêné. Si on avait laissé faire l'armée, il n'y aurait plus de fedayins... Mais dès qu'on tirait un coup de fusil en l'air, du Caire, le docteur Arafat criait au génocide. Le roi Hussein était un homme prudent et mesuré. Le temps jouait contre les fedayins. Inutile de fabriquer des martyrs.

Depuis des mois, Amman oscillait entre la paix et la guerre. Le gros des fedayins avait été désarmé, mais il restait des commandos, cachés dans les camps de réfugiés qui ceinturaient la ville. Bien armés, mais d'un héroïsme mesuré. Régulièrement leurs chefs annonçaient qu'ils allaient faire de la Jordanie un nouveau Viêt-nam. Hélas, trois fois hélas, pour faire un Viêt-nam, il faut des Vietnamiens... Pourtant, ils suffisaient à créer une ambiance d'insécurité. Sauf imprévu, les fedayins avaient perdu.

Une rafale de fusil d'assaut claqua beaucoup plus près de l'Ambassade d'Espagne. Une Libanaise poussa un petit cri.

— C'est terrible. Je vais encore mourir de peur !

— Quels gens insupportables, ces fedayins, approuva son cavalier...

Il donnait quand même régulièrement aux quêtes du Fatah. Pour avoir la paix.

Derrière eux, le Colonel Gorgour vida son J & B, le visage impassible et lissa machinalement sa moustache blonde. Ça

l'arrangeait plutôt cette ambiance.

Étant donné ce qu'il avait à faire cette nuit, plus il y aurait de coups de feu, mieux cela vaudrait.

Il laissa son regard errer sur la pièce. Fawzia Saleh était penchée sur un divan, en train d'admirer la collection de robes bédouines du maître de maison. Il ne voyait que son dos nu et ses cheveux bouclés. Quelques minutes plus tôt, il s'était dit que ses cils semblaient faux tant ils étaient longs.

Ce soir, elle était venue seule.

Le Colonel Gorgour était un des seuls à savoir pourquoi. Fawzia était la maîtresse attitrée de Wadi Karak, le conseiller du Roi aux affaires « spéciales ». Il ne se montrait jamais en public avec elle, mais comme elle aimait sortir, on la voyait beaucoup dans les cocktails, seule ou avec une amie. Ce soir, elle allait rentrer sagement dans la villa prêtée par Wadi après la soirée : son amant se trouvait à Damas.

Afin de ne pas donner prise aux ragots, elle n'avait pas de cavalier. Comme si elle avait senti le regard de Khamis Gorgour posé sur elle, Fawzia se retourna et lui sourit. Le Colonel montra ses dents mal plantées, en s'inclinant légèrement.

Son regard s'attarda sur le corps mis en valeur par la robe en lamé argent, les seins arrogants, la taille fine, les hanches pleines. Une superbe créature, surtout pour Amman où les jolies femmes étaient plutôt rares...

Tristement, le Colonel Gorgour pensa qu'elle allait manquer à bien des soirées.

Avec ses cheveux presque roux, son teint rose et sa petite moustache, le colonel Khamis Gorgour ressemblait à un officier de l'Armée des Indes. Même la légère brioche dissimulée par l'uniforme évoquait le vieux lancier du Bengale... Pourtant, en dépit de ses yeux bleu porcelaine, Gorgour était Jordanien, issu d'une famille tcherkesse, installée là depuis trois générations.

Les Tcherkesses avaient longtemps formé l'épine dorsale de la petite armée. En robe noire à brandebourgs d'argent, ils assuraient encore la garde du Palais Royal, poignard et pistolet à la ceinture, avec des chapkas d'astrakan noir frappés aux armes hachémites et de hautes bottes garnies d'éperons.

Anachroniques et superbes. Quand la climatisation faiblissait, ils tombaient comme des mouches.

Le Colonel Gorgour posa son verre vide et prit un autre J & B sur le plateau tendu par le maître d'hôtel.

Le fait de tuer une jeune et jolie femme le laissait totalement

indifférent. Les Tcherkesses avaient toujours été un peu portés sur le massacre et ne professaient pas un respect infini pour la vie humaine. Mais Gorgour allait entamer ce soir la mission la plus difficile de sa carrière de traître.

L'assassinat du Roi Hussein de Jordanie.

Avec une sombre satisfaction, le Colonel Gorgour se dit qu'il allait réussir là où une douzaine d'autres aussi bien intentionnés mais moins sérieux, avaient échoué. La dernière tentative remontait à moins de six mois. Sur la route de l'aéroport, les fedayins avaient ouvert le feu sur le convoi royal. Hussein avait riposté lui-même au côté de sa garde. C'était un tireur remarquable et un homme courageux. Cela, le Colonel le savait. Pour venir à bout du souverain hachémite, il fallait un plan soigneusement établi et une certaine expérience de l'assassinat.

Deux éléments en sa possession.

Avec une certaine ironie, il regarda le colonel des Services Jordaniens pérorant au milieu d'un groupe. Il parlait trop. Si lui, Gorgour avait été aussi bavard, il aurait été fusillé depuis des années.

Il était d'une prudence de renard. Jamais de contacts, même officiels avec ceux qui l'employaient, jamais de vantardises. Il vivait une vie paisible, sans dépenses extravagantes et pour cause : sa trahison ne lui avait jamais rapporté un dinar : Le Colonel trahissait par idéal. Pour Sa Très Gracieuse Majesté la Reine. Le commandant de l'Intelligence Service qui l'avait recruté quinze ans plus tôt avait tout de suite mis les choses au point. On était entre gentlemen. Le colonel Gorgour aurait peut-être à se salir les mains, mais, au moins, il ne toucherait jamais les trente deniers de Judas...

Sa méditation fut troublée par l'Ambassadeur des Etats-Unis qui s'avancait, un verre à la main.

— Alors, quoi de neuf au Palais ?

C'était un homme jovial, au rire tonitruant, trapu et solide avec des yeux gris et rusés. Un dur, manquant parfois de tact.

— Tout va bien, assura Gorgour. Sa Majesté se repose à Homar... Il n'y a rien d'inquiétant.

— Vous ne seriez pas là, hein ? souligna l'Américain.

— Certainement pas, fit le Tcherkesse, impavide.

Il commandait le régiment blindé chargé de la protection du Palais et de la Résidence d'Homar.

Profitant d'un remous, il quitta son interlocuteur, cherchant des yeux la femme qu'il allait tuer. Tout était prévu pour ce soir, et si elle partait sans qu'il la voie, c'était la catastrophe.

Il la retrouva dans le bureau de l'Ambassadeur mangeant des petits fours, arrosés de Pepsi-cola.

Le Colonel termina son whisky et s'essuya soigneusement les

moustaches. Les mains derrière le dos, il alla jusqu'au buffet. Assis en rang d'oignons, des Jordaniens moroses attendaient une heure décente pour s'en aller. Gorgour se servit un peu de gelée jaune et s'assit dans un coin.

Amman était une ville bien pratique pour quelqu'un comme lui. Tout le monde était armé. Même l'Ambassadeur des États-Unis ne quittait pas sa mitraillette. La Volkswagen de l'Ambassadeur d'Espagne était trouée comme une écumoire...

Il se remit à penser à sa mission. Il fallait un cerveau comme le sien pour la réussir. Hussein vivait sur ses gardes. Sa résidence d'Homar, à une dizaine de kilomètres de la ville était un véritable camp retranché, gardé par des blindés, des centaines de bédouins dévoués jusqu'à la mort. Il y avait des mitrailleuses même autour de la piscine et un hélicoptère prêt à décoller derrière la résidence récemment redécorée.

Quand le Roi se déplaçait, c'était à bord d'une Mercedes 300 SL entourée de Land-rovers hérissées de mitrailleuses qui se déchaîneraient au moindre signe suspect. Les routes étaient ratissées avant son passage et il n'avait jamais d'horaire régulier, ni d'itinéraire de routine.

De plus, il roulait toujours à tombeau ouvert, semant même parfois son escorte. La 300 SL, équipée d'un moteur de six litres, montait à 230.

Carlos, le maître de maison, passait entre les groupes.

— On va danser, annonça-t-il.

Chose rare à Amman. Le colonel Gorgour fronça les sourcils, contrarié. Fawzia risquait d'être tentée.

Il jeta un coup d'œil à la jeune femme. Elle hésitait. Un Suisse s'approcha d'elle et l'invita. Elle refusa avec un sourire et Gorgour termina sa gelée, soulagé. Elle allait bien mourir ce soir et l'opération allait s'enclencher.

Comme prévu.

Après avoir rallumé son cigare, il décida de prendre l'air sur le perron. Juste au moment où une superbe balle traçante traversait l'horizon, tirée du Djebel Nasser.

Le colonel Gorgour se sentait plein d'optimisme. Personne ne soupçonnerait la raison pour laquelle Fawzia était morte. Il était fier de son idée. Wadi Karak était un homme méfiant, ne circulant qu'avec quatre gardes du corps sûrs, toujours armé et sur ses gardes. D'une austérité agressive, sauf sur un point : il adorait les femmes.

C'était un détail important. Mais Fawzia n'était pas achetable. Il fallait donc la remplacer, Wadi étant fou d'elle, pas question de lui opposer une rivale : cela prendrait des mois. Or, les chefs du Colonel avaient été formels : il fallait que le roi Hussein ait cessé de vivre

avant la fin du mois.

C'était la condition *sine qua non* que les Égyptiens avaient mise à l'ouverture de toute négociation. Pour une raison très simple : ils étaient prêts à céder sur Jérusalem et pas lui. Ce qu'on appelle un « préalable » en langage diplomatique. Le préalable devait disparaître...

Le colonel Gorgour se demandait pourquoi l'Intelligence Service voulait tant de bien aux Égyptiens. On n'avait jamais pratiqué l'altruisme, à Londres. Comme les Égyptiens étaient incapables de s'acquitter d'une mission aussi difficile et ne voulaient surtout pas y être mêlés, c'est à lui qu'on avait abouti.

Amusant.

À moins qu'il n'y ait une histoire de pétrole là-dessous. Inexplicablement, les Jordaniens en avaient confié la prospection à une société yougoslave, écartant les Grands, Américains et Anglais. La British Petroleum n'avait sûrement pas apprécié... On murmurait à Amman que cet étrange choix était le fruit d'un accord avec un haut fonctionnaire encore plus sensible au bakchich que ses petits camarades.

À moins que les Anglais ne préparent l'avenir avec les Égyptiens. Les Russes leur avaient coupé l'herbe sous les pieds... Ils devaient avoir hâte de reprendre pied sur les bords du Nil. Le colonel Lawrence devait se retourner dans sa tombe, devant ce sacrilège...

Un bon petit meurtre concocté en commun, voilà qui recréait une grande et saine amitié. D'autant que cela peut toujours se rappeler discrètement. Entre gens bien élevés, on n'étale pas ses petits secrets en cas de dispute.

Après tout, le motif avoué par l'homme qui l'avait contacté était peut-être le vrai. Hussein était trop intransigeant sur Jérusalem. Son grand-père y étant enterré, il refusait toute concession aux Israéliens... Bloquant la négociation. Or, les Égyptiens se moquaient comme de leur première balle de coton de Jérusalem, du moment qu'on rouvrait le canal. Comme il n'était pas question de faire changer Hussein d'avis, il ne restait qu'une solution.

Hussein disparu, son successeur serait plus souple. Même si c'était les fedayins. En même temps, c'était un bon tour joué aux Américains qui avaient investi des millions de dollars sur Hussein. L'Intelligence Service aimait bien faire d'une pierre deux coups. Rolls-Royce en faillite, il fallait sauver l'honneur...

Le colonel Gorgour posa précipitamment son assiette. Fawzia enfilait son manteau, aidée par son hôte.

Il fonça jusqu'à la chambre en face de la cuisine, transformée en vestiaire, pour récupérer son imperméable. Il avait plu dans la matinée. Grâce à l'altitude, le climat était supportable, alors qu'au

mois d'août à Akaba, il faisait 45° à l'ombre.

L'officier croisa dans le hall Carlos qui revenait d'accompagner Fawzia. Il entendit une voiture démarrer. Il n'y avait plus une seconde à perdre.

— Vous partez déjà, Colonel ? demanda le diplomate.

Carlos était toujours navré que ses soirées se terminent si tôt. Sa cave regorgeait d'alcools : Moët et Chandon millésimé, de Dom Pérignon, Punt e Mes, Porto Diez.

Le colonel Gorgour eut un sourire contraint :

— Je suis un peu fatigué, je vous prie de m'excuser, Excellence.

L'Ambassadeur était trop homme du monde pour insister. Il serra la main du Tcherkesse et retourna à ses invités.

Khamis Gorgour traversa le jardin de l'Ambassade presque en courant. La voiture de Fawzia avait déjà presque atteint l'avenue Majlis El Umah, la grande artère qui allait du premier au troisième cercle. Il gagna la sienne et démarra. Puis, aussitôt, il plongea la main sous son siège et ramena une mitrailleuse allemande M.P. 5 à crosse pliante. Il y en avait encore très peu en Jordanie, mais en tant qu'officier de la Garde, il avait eu l'honneur de toucher une des premières. Lorsqu'il atteignit l'Avenue, la Volkswagen de Fawzia avait déjà tourné à droite pour rejoindre la route du Djebel Nasser, en passant par le Troisième Cercle et en redescendant ensuite. Ce qui faisait éviter le centre de la ville.

La route serpentant au flanc du Djebel Nasser était absolument déserte à l'exception d'une Land-rover pleine de bédouins embusquée dans l'ombre, au croisement menant vers le centre d'Amman. Le colonel Gorgour maintint une centaine de mètres entre sa voiture et celle de la femme qu'il suivait.

Il jeta un coup d'œil dans son rétroviseur. Pas un chat. La Land-rover des bédouins n'avait pas bougé.

La route tournait en épingle à cheveux, repartant sur la droite, vers la Terra Sancta Collège. Pendant quelques secondes, il perdit la voiture de Fawzia de vue. Il accéléra. Soulagé, il aperçut les feux rouges au moment où les stops s'allumaient.

La belle Fawzia freinait. Ce n'était pas la place qui manquait à Kutheir Street. Seul le côté gauche était construit. En face, la pente abrupte et rocailleuse du Djebel commençait au ras du trottoir.

La Volkswagen se rangea sur le trottoir de gauche. Un peu plus loin, une permanence du FPLP, baraque écornée par les mitrailleuses, était une des rares bâtisses construites au bord de la pente.

Une portière claqua.

L'élégante silhouette de Fawzia se détachait sur le fond plus sombre de la grille de la villa.

La lueur des phares l'éclaira, un trousseau de clefs à la main. Une rafale claqua très loin, vers le Djebel Joffé et l'écho se répercuta indéfiniment.

Khamis Gorgour obliqua sur la droite et s'arrêta brutalement. Il coupa ses phares. Fawzia se retourna. De la main gauche elle serrait son sac du soir sur sa poitrine. Gorgour distinguait parfaitement la robe du soir, scintillante de toutes ses paillettes dans la pénombre.

Il bondit hors de sa Cortina, la mitrailleuse à bout de bras et marcha vers la jeune femme. Elle le reconnut au moment où il passait sous un lampadaire et immédiatement ses traits se détendirent.

— Colonel ! Je me demandais qui me suivait, dit-elle avec un rire soulagé. Qu'est-ce que vous faites là ?

La mitrailleuse ne l'inquiétait pas. À Amman c'était aussi courant qu'un parapluie.

Sans répondre à la jeune femme, Khamis Gorgour leva son arme à l'horizontale, cala la crosse contre son estomac, et, les jambes écartées, ouvrit le feu.

Le crépitement des détonations parut assourdissant dans le silence de la nuit. Fawzia resta la bouche ouverte et sembla se pétrifier. Le Colonel cessa le feu. Il était obligé de garder quelques cartouches, par prudence. Les yeux glauques de Fawzia le fixaient sans comprendre. Accrochée à la poignée de la grille, elle ne tombait pas. Pourtant, une ceinture de taches rouges s'élargissait sur sa robe, à la hauteur de la taille. Le colonel Gorgour avait toujours été un brillant tireur.

Une lumière s'alluma dans la villa, le Tcherkesse entendit des cris. On n'allait pas tarder à réagir.

Dans quelques minutes, tous les bédouins en patrouille allaient converger vers Kutheir Street.

Soudain, les lèvres de Fawzia bougèrent :

— Colonel, vous êtes fou, balbutia-t-elle, vous êtes fou !

Elle n'était pas morte. Avec sept ou huit balles dans le corps ! Où va se nicher la vitalité. Gorgour s'approcha rapidement et colla le canon de son arme contre le cou de la jeune femme au-dessous de l'oreille. Puis il appuya sur la détente. La moitié du crâne de Fawzia ne fut plus instantanément qu'une bouillie de sang. Pourtant, le Tcherkesse n'avait tiré que deux fois. Les yeux de Fawzia restèrent ouverts, mais elle tomba d'un bloc en avant, éclaboussant de sang, l'uniforme de l'officier.

Il se rejeta vivement en arrière et courut jusqu'à sa voiture. Au moment de monter dedans, il visa le portail et acheva de vider son chargeur. À la fois pour dissuader les domestiques de sortir et faire croire à des fedayins se repliant.

C'était leur habitude de tirer à l'aveuglette.

Le colonel Gorgour démarra en trombe. Le corps de Fawzia n'était plus qu'un petit tas sombre devant la grille ; maintenant, on tirait partout à Amman. Au jugé, les bédouins arrosaient à la mitrailleuse lourde les djebels suspects. Une longue rafale de Kalachnikov⁽²⁾ répondit du Djebel Ashrafieh. Les fedayins ripostaient. Khamis Gorgour bifurqua à gauche, devant l'église catholique dans une petite rue sombre, menant à l'Ambassade américaine. S'il n'était pas pris sur le fait, il était insoupçonnable.

Demain, on parlerait dans tout Amman de ce nouveau crime des fedayins. On mettrait cela sur le dos de ceux de la permanence du FPLP. Bon prétexte pour la fermer.

Le Colonel passa devant l'Ambassade US, tourna autour d'un rond-point désert, rejoignant enfin Sait Road, qui, au prix d'un large détour le ramènerait sur le Djebel Amman, là où il habitait. Dans un quart d'heure, il dormirait du sommeil du juste. S'il avait échoué, l'opération aurait dû être remise *sine die* : le lendemain Fawzia devait partir pour Akaba. Là-bas, il était impossible de se débarrasser d'elle sans risques.

Maintenant, il restait à la remplacer dans le cœur de Wadi Karak. Cela n'allait pas être difficile. Aucune douleur ne résisterait au plan du colonel Khamis Gorgour. Il connaissait assez bien la nature humaine.

CHAPITRE III

Malko regarda en coin la mitraillette Beretta, posée entre les sièges, un chargeur engagé. Inattendue dans la voiture d'un Ambassadeur. La Jordanie inspirait une diplomatie musclée...

— C'est à vous ? demanda-t-il à Terence Ziros.

Le troisième conseiller de l'Ambassade US sourit.

— Non. À Foster Folk, l'Ambassadeur. C'est sa voiture. Il me l'a prêtée pour venir vous chercher. En septembre, lui et tout le personnel de l'Ambassade sont restés couchés à plat ventre pendant dix jours dans les bureaux de l'Ambassade. Il y avait une permanence fedayin juste en face. Ils arrosaient les fenêtres à la mitrailleuse jour et nuit. Ça a marqué l'Ambassadeur...

La Cadillac filait sur une large avenue à deux voies. Ils entraient à Amman. À gauche, Malko remarqua un énorme bâtiment vert, ultra-moderne, de six étages, avec de minuscules fenêtres.

— L'hôtel Abu Nuwar, annonça Ziros, radieux. Autrement dit la prison. C'est comme ça qu'on l'appelle ici. On torture un peu, mais la nourriture est bonne et c'est propre.

Charmant.

— Il paraît que vous engloutissez des sommes fabuleuses en Jordanie, demanda Malko. Vous devez être bien vus...

Ils débouchaient sur un rond-point. À droite le drapeau britannique flottait sur un bâtiment blanc. Terence Ziros freina pour laisser passer une Land-rover débordante de bédouins armés jusqu'aux dents. Le doigt sur la détente de leurs armes, ils regardaient la Cadillac d'un air farouche.

— On paie, mais on n'est pas aimé, ricana Ziros. Parce qu'on arme aussi Israël. Les fedayins nous accusent d'aider le Roi à les liquider et le Roi est persuadé qu'on le trahit avec les Israéliens. On a beau être 140 à l'Ambassade, cela ne suffit pas pour les bonnes œuvres...

— 140, sursauta Malko, mais pourquoi suis-je ici ?

Le troisième conseiller leva les yeux au ciel devant tant de candeur.

— Parce que vous n'êtes pas Américain. Tout en l'étant. Si on vous prend la main dans le sac avec une sale histoire, on ne viendra pas brûler l'Ambassade... Et puis, il paraît que vous avez l'habitude des pays de bougnoules. Ici, vous allez être servi.

Terence Ziros travaillait pour la Central Intelligence Agency depuis quinze ans. Spécialiste du Moyen-Orient, arabisant et tout et

tout. Le patron de Malko pour le voyage. Il freina et s'engagea sur la gauche dans une allée conduisant à un bâtiment moderne : l'hôtel Jordan Intercontinental. Il parut à Malko moins bien entretenu que la prison.

— Voilà votre home, annonça Ziros. La nuit, ne restez pas devant une fenêtre éclairée... Il y a parfois des plaisanteries de mauvais goût. Ils l'ont tirée comme un lapin, fit pensivement Terence Ziros. Elle avait onze balles dans le corps. À bout portant. On l'a achevée en lui faisant sauter la tête. Dommage, elle avait les plus belles jambes d'Amman...

À la réception de l'Ambassade d'Espagne, on ne parlait que de la mort de Fawzia survenue une semaine plus tôt. Terence Ziros arrêta là son oraison funèbre et plongea le nez dans son whisky. Avec ses cheveux très noirs et son teint mat, il ressemblait à un Jordanien. Il était pourtant né dans l'Idaho. Sa connaissance parfaite de l'Arabe, jointe à son physique l'aidait considérablement à Amman.

Malko regarda autour de lui. Carlos, l'Ambassadeur d'Espagne, bavardait avec deux jolies femmes. Il y avait une trentaine de personnes dans la petite Ambassade, presque tous des étrangers. Il remarqua une femme au type oriental, assise dans un fauteuil, les jambes croisées très haut, elle regardait dans sa direction.

— Tiens, vous avez l'air de plaire à la Pasionaria des Palestiniens, remarqua Terence Ziros.

La Palestinienne décroisa les jambes et les recroisa. Elle portait une longue robe noire fendue très haut sur le devant. Ses collants noirs et brillants mettaient en valeur des jambes longues et fuselées. Tenue inhabituelle pour une Jordanienne... Le visage était moins attirant, avec des cheveux tirés en arrière, bien que la bouche large et sensuelle rachète le nez busqué. Il se dégageait de l'ensemble une sensualité animale, primitive. Elle fixait les yeux dorés de Malko avec une ardeur presque agressive.

— Qui est-ce ? demanda-t-il.

L'Américain baissa la voix :

— Ratwa, la Pasionaria des fedayins, une nymphomane qui fait la Révolution. C'est un personnage. – Durant la guerre civile, elle tirait à la mitrailleuse de 50 du Djebel Ashrafieh. Ensuite, elle a été à l'hôpital Mouasher. Il y avait une douzaine de blessés fedayins dans un couloir qui gémissaient à fendre l'âme. Elle a fermé la porte du couloir et en quelques secondes, on n'a plus rien entendu...

— Qu'est-ce qu'elle leur faisait ?

Ziros sourit d'un air égrillard.

— Elle avait ouvert son chemisier et elle leur montrait ses seins. Elle passait quelques minutes près de chacun d'eux et le laissait faire ce qu'il voulait. Certains la caressaient, d'autres n'osaient pas, d'autres

encore enfouissaient leur tête entre ses seins. Comme pour retrouver leur mère...

Étrange.

— Que fait-elle à Amman ?

L'Américain haussa les épaules :

— Elle complot... On la voit partout. Elle a beaucoup d'amis. De tous les bords, bien qu'elle haïsse le Roi. Je crois que les barbouzes royales ne la prennent pas très au sérieux. Et puis son tempérament volcanique arrange bien des choses.

Dans le petit salon, on avait roulé le tapis et plusieurs couples commençaient à danser. Un Français vint chercher Ratwa et l'entraîna. En passant devant Malko, elle lui jeta un regard appuyé.

Terence Ziros attendit qu'elle eut disparu pour remarquer :

— J'ai l'impression qu'il ne faudrait pas beaucoup la pousser pour qu'elle vous offre le traitement fedayin...

Malko but sa vodka. L'ambiance d'Amman était étrange. Avec les barbouzes royales traînant dans le hall de l'hôtel Jordan, ces rues désertes dès le soir tombé, ces restaurants vides, les rafales dans la nuit et tous ces gens qui semblaient vivre une vie normale. Et cette femme tuée féroce huit jours plus tôt...

En plus, la topographie d'Amman était aberrante. Il n'y avait pas une seule rue à la fois droite et horizontale... La ville étant construite sur les pentes de sept djebels, on passait sa vie à monter et à descendre. Pour aller voir le Palais, Malko avait traversé le centre, quelques rues étroites et chaudes, sinuant entre le Djebel Hussein et le Djebel Ashrafieh, patrouillées par les policiers en bleus affublés de leur étrange casque à pointe.

À part le Djebel Amman, couvert de coquettes villas en pierre rose, le reste de la ville était surtout composé de clapiers en ciments...

Mais il était heureux de retrouver l'ambiance mondaine et élégante de cette ambassade. Une pensée désagréable assombrit son bien-être :

— Cette Fawzia, pourquoi l'a-t-on, tuée, à votre avis ? Terence Ziros fit tourner la glace dans son verre. Pensivement. Ils étaient seuls dans un coin, à l'abri des oreilles ennemies.

— Honnêtement, je n'en sais rien, avoua l'Américain. Cela pourrait avoir un rapport avec ce que nous savons.

Malko n'insista pas. Lorsque David Wise lui avait téléphoné de Washington pour lui demander de prendre le premier avion pour la Jordanie, il ne s'était pas étendu sur les détails... Le patron de la Division des Plans – un peu de cape et beaucoup d'épée – de la CIA était assez peu prolix. Et ce qu'il proposait à Malko variait régulièrement entre le risque qu'aucune assurance un peu sérieuse ne couvrirait et le suicide pur et simple. À la Central Intelligence Agency,

on voulait en avoir pour ses dollars. Surtout quand ils étaient distribués à un Prince authentique, qui les engloutissait de surcroît dans la réfection de son château. Alors que Wall Street était en pleine récession.

C'est en arrivant à Amman que Malko avait découvert le pot aux roses. De la bouche de Terence Ziros.

La CIA, section Middle East, était sur les dents. Des gens non identifiés s'apprêtaient à assassiner le Roi Hussein !

D'après Terence Ziros, le tuyau était absolument sûr. Cela n'aurait été qu'une péripétie banale dans la vie du souverain hachémite qui devait en être à sa quatorzième tentative de meurtre, si cette fois, il n'y avait pas eu un de ses intimes dans le coup... Dont on ignorait tout.

« Donc, avait expliqué Ziros en dévalant la route poussiéreuse après l'aéroport, pas question d'avertissement officiel. Cela risque de venir aux oreilles de l'intéressé. Il stoppera tout et recommencera dans trois mois, quand on ne se méfiera plus. Alors, il faut parer le coup nous-mêmes. Quand on saura qui c'est, on le dira à Hussein. Bien sûr, on est sur le coup, mais vous aurez les mains plus libres que nous, n'est-ce pas... »

Euphémisme pudique signifiant qu'il valait mieux faire salir ses mains à une barbouze, même Altesse Sérénissime, qu'à un fonctionnaire du sacro-saint State Department.

En regardant les gros nuages blancs filant vers l'Ouest, vers la vallée du Jourdain, Malko avait demandé :

— Et cela vous ennuerait beaucoup si Hussein était transformé en chaleur et en lumière ?

Terence Ziros s'en était étranglé de vertueuse indignation :

— Non, mais vous riez ? S'il disparaît, c'est le bordel en Jordanie dans les deux heures. Plus de règlement possible avec Israël, des extrémistes au pouvoir, soit fedayins, soit bédouins... Il tient le pays à la force du poignet. Sans lui, tout fout le camp.

Jusqu'à l'entrée de la ville, tandis qu'ils traversaient un plateau étrangement verdoyant, l'Américain avait nourri Malko de visions apocalyptiques consécutives à l'assassinat du jeune souverain. En taisant quand même pudiquement le sort de l'informateur égyptien...

Malko avait juré de faire de son mieux. Pour débiter, Ziros l'avait emmené à ce cocktail de l'Ambassade d'Espagne où on recueillait parfois d'intéressantes informations.

L'Américain interrompit sa songerie :

— Tout ce que je sais de Fawzia c'est qu'elle était la maîtresse de Wadi Karak, un des conseillers du Roi et qu'elle ne faisait pas de politique, Wadi en était fou, il doit être dans tous ses états.

— Qui a pu tuer Fawzia ?

Ziros haussa les épaules.

— Pas facile à dire. Des fedayins, cela ressemble à leur manière. Ou un ennemi de Wadi Karak. Ou...

Il laissa sa phrase en suspens, mais Malko avait compris. Cela semblait être la première piste à explorer. Même en Jordanie on n'assassine pas une jeune et jolie femme sans raisons sérieuses...

Une jeune femme s'approcha d'eux et sourit à l'Américain. Un visage ovale, dur, un corps un peu lourd avec des fesses callipyges moulées dans une robe Pucci et une masse de cheveux blonds. Elle fumait le cigare sans ostentation.

— Bonsoir Sophia, lui dit Terence Ziros en lui serrant la main chaleureusement. Je voulais justement vous présenter le Prince Malko qui se trouve à Amman pour quelques jours.

Malko s'inclina et baisa la main qui ne tenait pas de cigare.

Ziros sourit de toutes ses dents ;

— Voici Sophia Nazzal, la plus belle supporter du Roi. La femme qui connaît le mieux Amman.

Sophia fixa Malko droit dans les yeux. Au moment où elle allait parler, Carlos surgit et l'invita à danser. Elle le suivit sans lâcher son cigare.

— Qui est-ce ? demanda Malko.

— Une autre Pasionaria. On l'appelle la Lionne, à cause de ses cheveux. C'est une Milanaise, mariée à un médecin jordanien. Elle aime le luxe, le Dom Pérignon et le Roi. Elle est souvent au Palais et a d'innombrables relations à Amman. Quand on parvient à la dompter, elle est très utile.

— Si Hermès a une succursale à Amman, je me trouverai une cravache.

Terence Ziros sourit en coin.

— Je crois que ce serait plutôt le contraire... Mais vous n'aurez...

Il se tut brusquement. Un officier jordanien venait vers Ziros, la main tendue. Malko s'éclipsa, et tendit l'oreille. On tirait de l'autre côté de la ville. Par rafales sporadiques.

Il s'avança vers la petite pièce sombre où on dansait. Tout de suite, il aperçut Ratwa assise sur un canapé, un verre à la main. Elle l'interpella de sa place :

— Venez vous asseoir, ou danser si vous préférez. C'était une invite non déguisée. Malko s'inclina devant elle.

— Je serai ravi de danser.

Elle se leva, posa son verre et il s'aperçut que ses yeux brillaient étrangement. Elle avait noyé sa révolution dans le J & B...

Sans aucun complexe, elle se colla immédiatement à lui, du bassin aux épaules.

Un peu étonné, Malko pensa que c'était peut-être la façon locale

de danser le flamenco... Une main anonyme changea assez vite le disque pour la musique de « Love Story ». Un vrai slow cette fois. Du coup, Ratwa s'arrêta complètement de danser et, les pieds collés au sol, commença à faire tourner ses hanches contre le ventre de son partenaire. Heureusement d'autres couples les entouraient, et on ne voyait que le visage digne et compassé de la Palestinienne...

Cette danse du ventre silencieuse et discrète rappela brusquement à Malko qu'il était un homme avant d'être une barbouze de luxe. Il recula, pour épargner à Ratwa le spectacle de sa défaite. Mais les mains de la Palestinienne s'enfoncèrent dans ses hanches et les ramenèrent contre elle. Il lui fallut une volonté de titan ajoutée à un Himalaya de self-control pour ne pas se conduire comme un goujat.

— Vous avez une façon de danser très attachante, remarqua-t-il.

Ratwa sourit dans la pénombre.

— C'est un jeu qui s'appelle « frustration », dit-elle à mi-voix.

— Je ne suis pas masochiste, protesta Malko. Ratwa s'appuya un peu plus contre lui.

— Moi non plus.

La musique s'arrêta et il se hâta de mettre fin à cette expérience éprouvante. La CIA ne le couvrait pas de dollars pour calmer les nymphomanes, même révolutionnaires. En sortant, il se heurta presque à la Lionne, flamboyante avec sa masse de cheveux blonds. Elle eut pour lui un regard de mépris amusé qui l'irrita profondément.

Une rafale de fusil automatique claqua tout près.

— Ça tire pas mal ce soir, remarqua flegmatiquement un Suisse. On dirait que cela vient du Premier Cercle.

Ce n'était pas une allusion à Soljénitsyne. Le Djebel Amman était jalonné de trois ronds-points, appelés « cercles ». Le premier marquait le début du centre de la ville. Bien qu'ils eussent des noms, les chauffeurs de taxi s'obstinaient à les numérotter.

Terence Ziros était en grande conversation avec un Jordanien en uniforme, trapu, blond aux yeux bleus. Perplexe, Malko alla respirer sur la véranda. Ou trouver le meurtrier de Fawzia ? Un coup de feu isolé claqua vers le Djebel Jofe et se répercuta longuement. Le bédouin de garde dans le jardin ne broncha pas. De temps à autre, il tirait lui aussi. Comme ça, pour faire du bruit.

— Quand êtes-vous arrivé à Amman ?

Il sursauta. La Lionne était derrière lui, cigare au poing. De près, elle dégageait de forts effluves de Shalimar et il s'aperçut qu'elle ne portait pas de soutien-gorge sous sa robe de jersey de soie. Mais sa voix était aussi sèche que celle d'un homme.

— Je viens d'arriver.

La Lionne tira une bouffée de son petit cigare. Elle avait des yeux presque aussi jaunes que Malko. Et en dépit de la dureté de ses traits,

elle était féminine et attirante.

— En vacances à Amman, fit-elle ironiquement. C'est plutôt rare.

— J'avais des amis à voir.

— La belle Ratwa ?

Sa voix était encore plus dure. Malko sourit.

— J'ai fait sa connaissance ce soir. Il paraît que c'est un personnage intéressant.

— Une chienne en chaleur.

Qu'en termes galants... Encore une incompatibilité d'humeur. Trois coups de feu claquèrent et l'écho se répercuta plusieurs secondes entre les djebels d'Amman.

— C'est toujours comme cela ? demanda Malko.

La Lionne fit tomber la cendre de son cigare, d'un tapotement furieux.

— Le Roi est beaucoup trop bon. Il aurait dû écraser les fedayins. Sinon, c'est eux qui auront sa peau. Tôt ou tard.

— Vous le connaissez ? demanda Malko à brûle-pourpoint.

Sophia Nazzal le fixa, les yeux sans expression.

— Oui. Pourquoi ?

Il y avait un rien d'agressivité dans sa voix.

— Pour rien. Si nous dansions ?

Elle hésita une seconde, jeta son cigare et suivit Malko à l'intérieur.

Sophia Nazzal dansait à vingt centimètres de Malko, très protocolairement, le corps raide. Seules, les pointes de ses seins effleuraient parfois sa veste d'alpaga. Il s'aperçut avec plaisir à une certaine tension du jersey de soie que ce léger contact ne laissait pas la jeune femme indifférente. Il voulut la rapprocher de lui, mais elle se raidit encore plus, cambrant les reins pour lui échapper.

Malko relâcha aussitôt sa pression et Sophia le foudroya du regard.

— Vous vous croyez avec cette chienne de Ratwa. Je ne suis pas une putain qui se frotte contre tous les hommes.

Elle parlait avec la verdeur charmante d'un légionnaire. Malko se demanda quel genre d'homme la faisait vibrer.

— Si vous voulez des blondes, continua ironiquement Sophia, les quatorze nouvelles hôtesse de l'ALIA viennent d'arriver en ville. Vous pouvez les trouver au bar du Philadelphia. Mais dépêchez-vous, elles vont bientôt être prises.

— Je ne suis pas à Amman pour traquer les blondes.

Mais Sophia continuait sur sa lancée.

— Wadi Karak a déjà pris la plus belle, fit-elle. Il n'apas mis longtemps à se consoler de Fawzia.

Malko dressa l'oreille. Wadi Karak, l'amant de la femme assassinée...

— Elle est belle ?

La Lionne ricana :

— Cela vous intéresse ? Oui, elle est superbe. Si vous aimez les putes. Elle a des seins remarquables, s'appelle Carole et c'est une ancienne hôtesse du Playboy Club de Londres.

Malko sourit, mi-figue, mi-raisin.

— Vous êtes remarquablement renseignée.

— Mon mari. Elle est venue le trouver pour un vaccin. Elle s'est foutue à poil dans son cabinet sans qu'il lui demande rien.

Ce qu'on appelle une heureuse nature.

Mais en s'intéressant à cette pulpeuse créature, Malko découvrirait peut-être pourquoi on avait liquidé Fawzia.

Le disque s'arrêta. La Lionne ne le lâcha pas, plongeant ses yeux dans les siens.

— Prince Malko, demanda-t-elle, qu'êtes-vous venu faire à Amman ? Elle le tenait comme s'il avait voulu s'enfuir.

— Si je vous le disais, vous ne me croiriez pas, répliqua-t-il. Mais je vous remercie de ces précieux renseignements... J'espère que nous nous reverrons...

Elle le fixa froidement.

— Courez donc au Philadelphia. La chambre 28. Elle a dit à mon mari qu'elle l'appellerait en cas de bobo...

L'effervescence régnait dans le salon. Cette fois on tirait vraiment beaucoup... Avec l'écho, cela faisait un grondement ininterrompu. Malko se rapprocha de Terence Ziros.

— Je crois que votre lionne ne m'aime pas beaucoup...

L'Américain eut une lueur amusée dans son œil noir.

— Il faudra qu'elle s'y fasse.

Il prit Malko par le coude et dit presque sans bouger les lèvres :

— C'est une « Stringer »... Très efficace, parfois.

Malko en resta bouche bée : la Lionne travaillait pour la CIA ! C'était cocasse. Terence Ziros jouissait de son effet de surprise. Cela agaça un peu Malko.

— Je sais qui a remplacé Fawzia dans le cœur de Wadi Karak, annonça-t-il.

— Qui ?

Avant qu'il ait pu répondre, il y eut un remue-ménage. Carlos, le maître de maison avait décidé d'aller observer les balles traçantes du haut de la terrasse. À la queue leu leu les invités s'engagèrent dans un escalier étroit et sombre. Comme par miracle, Malko se retrouva près

de Ratwa.

Elle lui saisit la main.

— Restez près de moi, sans mes lunettes je n'y vois rien.

Ils émergèrent sur la terrasse juste au moment où une longue traînée rouge traversait l'horizon, venant du Djebel Hussein. Les mitrailleuses, embusquées dans le parc du Palais tiraient sur les fedayins du Djebel Ashrafieh.

À part cela, la ville était silencieuse et morte.

Sophia Nazzal connaissait tout le monde à Amman, au Caire, au Koweït. À cause de Chérif, son mari, qui se déplaçait sans cesse pour soigner ses patients plus ou moins célèbres. Sophia, en plus de l'italien, parlait parfaitement arabe et anglais et traitait d'égal à égal avec la plupart des hommes. Elle s'était fait de nombreux amis arabes.

C'est une de ses liaisons avec un haut dignitaire jordanien qui avait donné l'idée à la CIA de l'utiliser. Les contacts s'étaient noués très discrètement et Sophia avait accepté. Pour deux raisons. Des avantages matériels d'abord. Il avait bien été entendu qu'elle devait y trouver son compte. Et largement. Ensuite, l'idée de rouler tous ces Arabes qui tenaient les femmes en si piètre estime l'amusait. Pour tous les Arabes qu'elle fréquentait, même les plus évolués, elle n'était qu'une superbe bête à plaisir. Une blonde somptueuse que tous rêvaient de mettre dans leur lit.

Certains y parvenaient, d'autres pas. Mais c'était toujours Sophia qui choisissait.

En quatre ans, sa collaboration avec la CIA avait donné des résultats intéressants. Sophia avait la réputation de ne pas parler à tort et à travers et ses amis arabes avaient confiance en elle. De plus, sa nationalité et le métier de son mari l'écartaient des intrigues politiques...

Régulièrement, elle donnait à ses amis arabes des tuyaux sur la bourse de New York, ce qui lui avait valu la réputation d'une brillante femme d'affaires. Un de ses amis koweïtien lui avait offert une superbe émeraude. Grâce à elle, il avait gagné 235 000 dollars... Tous les braves gens reconnaissants ignoraient évidemment que ces tuyaux étaient fournis par des experts de la CIA, particulièrement bien placés. Sophia en profitait également. Comme il était notoire que certains de ses riches amants lui faisaient des cadeaux, personne ne s'étonnait de la voir vivre sur un pied fastueux, commander ses vêtements à Rome et son Champagne à Paris.

Elle arrangeait aussi des coups plus délicats. Un de ses amis jordanien était tombé follement amoureux d'une superbe Anglaise

résidant à Koweït. Inaccessible. Sophia s'était déplacée elle-même pour aller la chercher et avait même payé de sa personne, l'Anglaise étant largement ambivalente. Ce qui ne lui avait pas été désagréable.

Ensuite, elle avait pratiquement porté sa nouvelle proie dans le lit de son ami.

Couverte de bijoux, l'Anglaise était restée à Amman. Et Sophia s'était fait un nouvel ami.

Puis un jour de mai 1967, le Jordanien avait rejoint Sophia – il était parfois son amant – très excité et abattu à la fois, il lui avait dit « ce soir, je vais me saouler ». Elle l'avait laissé faire. Trois bouteilles de Dom Pérignon. Plus tard, le Jordanien lui avait confié que les espions du Roi Hussein venaient d'apprendre que les Israéliens se préparaient à attaquer le 4 juin. Que le souverain avait prévenu le colonel Nasser et que le Raïs égyptien ne le croyait pas...

Le Jordanien lui avait fait l'amour en l'injuriant « ce foutu imbécile de Nasser ».

Dès le lendemain, Sophia dévoila l'information à son contact.

Les Israéliens attaquèrent le 5 juin.

Personne ne soupçonna jamais la belle Sophia. Sa garde-robe s'augmenta pourtant d'un fastueux manteau de panthère de 12 000 dollars...

En tout cas, ce n'était un secret pour personne que le seul homme que la lionne admirait vraiment était le jeune souverain hachémite.

Dans tous les cocktails, elle le défendait parfois avec violence.

Au prix de sa réputation.

Les invités de Carlos se dispersèrent aux quatre coins de la terrasse qui entourait tout le bâtiment. Il faisait noir comme dans un four. Malko suivit docilement Ratwa. Elle l'entraîna vers la gauche sur le côté dominant le Djebel Hussein, là, où il ne se passait rien. Ils se retrouvèrent derrière une grande cheminée, dans un trou d'ombre absolu.

— Ça s'est calmé, remarqua Malko.

On tirait encore de l'autre côté. Sans répondre, la Palestinienne vint se coller contre lui. Elle leva la tête et l'embrassa. Habilement, violemment. En même temps, elle le clouait de son bassin contre la cheminée.

Satisfaite du résultat, elle s'écarta une seconde. Elle en était presque belle.

Sa main droite frôla la cuisse de Malko et remonta l'effleurant du bout des doigts.

— Je vous assure que je ne suis pas masochiste, dit-elle à voix

basse.

Le crissement de la fermeture Éclair éclata dans les oreilles de Malko comme un claquement de mitrailleuse. À moins de dix mètres, il y avait une demi-douzaine d'Ambassadeurs sans compter le Tout Amman.

Il eut un geste de recul, mais Ratwa le tenait solidement. Sans le quitter des yeux, elle le caressa rapidement, presque brutalement. Puis elle se laissa tomber à genoux devant lui, achevant d'une façon beaucoup plus douce ce qu'elle avait commencé. Malko avait perdu la notion du temps. Comme dans un rêve, il sentit les doigts habiles de la Palestinienne remettre de l'ordre dans ses vêtements. Puis elle se releva, fouilla dans son sac, en tira une cigarette et l'alluma.

— Nous nous reverrons certainement, dit-elle. Si vous voulez me revoir, contactez-moi par la permanence du FPLP du camp de Wardate.

Elle lui tourna le dos et rejoignit les autres invités. Malko acheva de reprendre son souffle dans le noir. Si le maître de maison avait surgi, il aurait été horriblement gêné. Étrange soirée. Si Ratwa avait fait subir le même traitement aux blessés fedayins, rien d'étonnant à ce qu'ils se soient tus...

Il sortit de l'ombre et se mêla aux groupes de la terrasse. Ratwa avait disparu. La Lionne fumait le cigare, accotée à la rambarde. Comme si elle avait senti la présence de Malko, elle se retourna.

— Je pensais que vous aviez disparu, dit-elle. Je voulais vous inviter à dîner après-demain soir.

— J'en serai ravi.

Les tirs avaient cessé. Les gens redescendaient dans l'Ambassade. Sophia Nazzal précéda Malko. Au bas de l'escalier elle se retourna :

— À propos, comment voulez-vous que je m'habille ?

Malko en resta bouche bée.

— J'ai un short, des collants noirs et des bottes, proposa-t-elle d'une voix douce, cela vous va-t-il ?

La Lionne le regardait droit dans les yeux, calme et paisible. Jamais il n'avait rencontré une femme aussi sûre d'elle. Son sourire fut parfaitement contraint.

— Cela me semble idéal, mais j'espère que cette tenue plaira à votre mari.

— Mon mari est à Irbid pour quatre jours.

Malko n'eut pas le temps de méditer cette réponse péremptoire. Terence Ziros fonçait sur lui. Il attira Malko par le bras et lui glissa :

— Je sais où nous pouvons trouver la petite amie de Wadi.

Malko s'offrit le luxe de laisser tomber :

— Je sais. Au Philadelphia Chambre 28. Qui vous a donné le tuyau ?

— Le colonel Gorgour, un ami jordanien de la Garde Royale.

CHAPITRE IV

Carole Nel tira vers le bas son pull en jersey jaune trop petit de deux tailles, afin de faire jaillir encore plus ses seins remarquables et agressifs, à peine soutenus par un minuscule soutien-gorge. Ses fesses insolentes et rondes étaient comprimées par une mini dont les coutures menaçaient de craquer à chaque mouvement. Entre les deux, Carole avait serré une énorme ceinture diminuant encore sa taille fine. Devant la glace, la jeune Anglaise eut une moue sensuelle et s'estima satisfaite. Sa visite au Palais allait laisser des traces dans l'histoire de la Jordanie...

Aussi loin qu'elle s'en souvienne, Carole avait toujours été une exquise salope.

Toute petite déjà, elle avait systématiquement débauché tous les petits rouquins de Notting Hill, banlieue populaire du Nord de Londres. Contre des rations diverses de sucreries, elle livrait son jeune corps à leurs explorations intéressées.

À quatorze ans, sa poitrine faisait déjà rêver tous les mâles du voisinage. Délibérément, elle avait adopté la démarche la plus provocante possible, comme si ses petites fesses étaient montées sur des roulements à bille.

La mode « mini » avait été pour Carole une révélation. Lucidement, elle avait poussé Notting Hill à l'émeute. Elle se délectait des remarques obscènes qui marquaient invariablement son passage dans un lieu public, retranchée derrière la candeur de ses grands yeux bleus.

Mais Carole ne s'était vraiment réalisée qu'au Play-Boy Club de Londres comme « bunny ». La vue des longues jambes gainées de résille noire et de la prodigieuse poitrine laiteuse offerte comme sur un plateau par le bustier étroit, poussait les clients à des consommations effrénées d'alcool et parfois à des gestes franchement indécents.

Sadiquement, Carole jouissait de leur frustration. Et repoussait invariablement leurs avances, balançant moqueusement son pompon de « Bunny ». Elle ne choisissait jamais ses amants parmi ceux qui venaient la dévorer des yeux. Sa vie était parfaitement organisée. Ardent petit animal au cerveau froid comme un iceberg, elle avait très vite compris que son physique pouvait lui apporter des tas de satisfactions. Et s'il fallait se forcer un peu, elle n'en faisait pas un

drame. Le tout était de vivre agréablement.

Elle ajouta une touche de Twenty à ses yeux, prit sa clef et se dirigea vers l'ascenseur. Même seule, elle marchait en se déhanchant. La force de l'habitude.

Malko entamait son troisième « acir-lémon »^{3} lorsque Carole sortit de l'ascenseur. Il était là depuis deux heures après avoir vérifié discrètement que la clef du 28 ne se trouvait pas au tableau. Il n'avait jamais vu Carole, mais fut immédiatement sûr de son identité. La Lionne n'avait pas menti : elle était étincelante. Les interminables jambes bronzées, et la poitrine fabuleuse contrastaient avec le visage angélique.

Une moue faussement boudeuse, un nez retroussé sous de grands yeux bleus, l'air à la fois hautain et désinvolte. Tout pour damner une âme faible. À se demander ce que cette pulpeuse créature était venue faire à Amman, sur les Boeing de l'ALIA.

Elle balaya le « lounge » du Philadelphia d'un regard indifférent, ondula jusqu'au desk, posa sa clef et sortit. Malko avait déjà mis un dinar sur la table et fonçait derrière elle. Sans aucun plan. Il faillit s'empaler sur deux seins jaune canari. Carole revenait, la moue encore plus boudeuse.

— No taxi ?

L'employé du desk s'embarqua dans des explications filandreuses. Les taxis ne venaient pas au Philadelphia, il fallait aller les chercher...

Le front charmant de Carole se plissait déjà de contrariété. Malko surgit, absolument dégoulinant de bonne volonté :

— J'ai entendu, dit-il. Je dispose d'une voiture. Si je peux vous rendre service...

Carole le toisa comme s'il sortait de sous une plinthe. Elle avait tellement l'habitude que les hommes se proposent à lui rendre service... Les yeux dorés de Malko passèrent dans son champ visuel et sa dignité fondit imperceptiblement. Malko se dit que ses ongles ne résisteraient pas aux plateaux des repas des Boeings.

Elle haussa les épaules, faisant presque sauter ses seins hors du pull.

— O.K., si vous voulez. Mais je suis pressée. Je vais au Palais.

Elle avait ronronné le mot « Palais ».

Malko fit signe à la Mercedes qui attendait dans le parking.

— C'est une joie de vous accompagner.

Heureusement qu'il avait gardé son taxi... Il ouvrit la portière et laissa passer Carole qui dévoila ses cuisses jusqu'au slip, jaune canari lui aussi, sans aucune gêne. Puis il s'installa à son tour.

Il ferma les yeux tandis que le taxi dévalait King Fayçal Street. Le temps lui était compté. Il ne retrouverait pas souvent une occasion pareille.

— Je crois que je vous ai déjà vue, dit-il. C'était au Play-Boy Club de Londres.

« Vous étiez la plus ensorcelante des Bunnies... »

Carole le dévisagea, stupéfaite.

— Ah ben vous alors ! Vous avez de la mémoire...

Dès qu'elle ne se contrôlait plus, Carole avait un accent cockney effroyable. Sa belle bouche s'ouvrit sur des dents éblouissantes et ses seins parurent encore augmenter de volume.

Malko sourit modestement. En espérant que le ciel lui pardonnerait cet horrible mensonge. Qui aurait très bien pu ne pas en être un. Doué d'une mémoire exceptionnelle il se souvenait de personnes rencontrées vingt ans plus tôt.

— On ne vous oublie pas facilement. On ouvre un club Play-Boy à Amman ?

— Vous blaguez ? Non, j'ai un autre job. Sur l'ALIA comme hôtesse.

— En bunny ?

Nouveau gloussement.

— Vous parlez ! C'est convenable et tout. Comme c'est bien payé, j'ai accepté. J'en avais marre de me faire peloter par les singes du Play-Boy. Oh ! je ne dis pas ça pour vous...

Ils arrivaient déjà à la grille du Palais Royal. Une sentinelle en kaki fit arrêter le taxi et s'approcha.

— Je vais voir Monsieur Wadi Karak, annonça fièrement Carole.

Le bédouin consulta une liste posée devant lui et dit au chauffeur d'entrer. Tandis qu'ils montaient le lacet dans le parc conduisant au Palais, Malko se jeta à l'eau.

— Comment puis-je vous revoir ? J'aimerais vous emmener dîner un soir. Nous parlerons de Londres...

Carole hésita quelques secondes, puis fouilla rapidement dans son sac et en tira un bout de papier. L'alpaga sombre bien coupé et les yeux dorés l'impressionnaient favorablement.

— Tenez, voilà mon nouveau numéro de téléphone, je déménage ce soir. Appelez-moi demain. On ne commence pas à voler avant quinze jours.

Malko effleura le papier du regard et sa mémoire enregistra le numéro : 414365. Déjà Carole l'avait rentré dans son sac. Le taxi s'arrêta devant un perron décoré de deux lions de pierre blanche.

Un homme attendait sur la dernière marche. Des lunettes noires carrées, le dos voûté, presque bossu, vêtu de noir en dépit de la chaleur.

Carole gloussa de joie :

— Il perd pas de temps. Il va quand même pas me sauter sur les marches...

Ainsi c'était Wadi Karak, le conseiller spécial, l'ex-amant de Fawzia.

Au moment de descendre, elle se tourna vers Malko.

— Au fait, comment vous vous appelez ?

— Malko. Le Prince Malko Linge.

Elle eut une moue.

— Drôle de nom. Enfin, faut de tout pour faire un monde.

Elle balaya au passage le visage de Malko de ses longs cheveux blonds et sauta de la voiture. Avant que le taxi ne redémarre, un second personnage descendit les marches et vint serrer la main à Carole. Malko reconnut l'officier jordanien blond aux yeux bleus, un peu rondouillard, qu'il avait déjà rencontré à l'Ambassade d'Espagne. Pas du tout l'air d'un Arabe. Le Jordanien regarda à l'intérieur du taxi et leurs regards se croisèrent. Malko en éprouva un malaise inexplicable. Il se pencha en avant pour dire au chauffeur :

— À l'hôtel Jordan.

Enfin un début de piste. Par Carole, il remonterait peut-être jusqu'à l'assassin de Fawzia. Bien qu'il ne voie pas très bien comment. Et encore moins le lien avec le complot contre le roi.

En tout cas, la Lionne n'avait pas menti. Wadi Karak s'était très vite consolé.

Le colonel Gorgour jouait avec son verre vide. La salle grande comme une cathédrale du restaurant de Sports-City était presque déserte. Avec les combats, les gens ne sortaient plus. En face de lui, Ratwa Ottala avait mis ses lunettes, plongée dans une profonde méditation.

— Vous êtes certain de vos informations ?

L'officier hocha la tête :

— Hélas. Wadi Karak me l'a dit sous le sceau du secret. Il en était bouleversé lui-même. Le Roi va abandonner Jérusalem, pour une poignée de dollars.

La Palestinienne cracha :

— C'est incroyable...

Khamis Gorgour baissa encore la voix bien que le plus proche garçon se trouve à un demi-mille.

— Les Américains lui ont mis le marché en main. Ou il accepte, ou ils coupent les vivres à la Jordanie. Il bloque la négociation avec Israël par son intransigeance...

Les yeux de Ratwa flamboyèrent derrière ses lunettes.

— Mais son grand-père est enterré là-bas, sous les murailles de Jérusalem. C'est une ignominie.

Le Colonel Gorgour secoua douloureusement la tête :

— Je sais, mais il n'y a aucun moyen de l'en empêcher. Il n'écoute personne. Dans quelques jours, il va donner son accord officiel.

— Il y a un moyen, fit farouchement Ratwa.

Ils se regardèrent, pensant à la même chose. Puis le Colonel secoua la tête :

— On a déjà essayé souvent et cela a toujours raté.

— Cette fois cela ne ratera pas, répliqua Ratwa à voix basse. Même si je dois appuyer moi-même sur la détente.

Elle se tut brusquement, consciente de ce qu'elle venait de dire, puis un sourire venimeux découvrit ses dents blanches :

— Eh bien, Colonel, vous pourriez me faire arrêter. Je projette d'assassiner le Roi Hussein.

L'officier secoua la tête. Ses yeux bleus s'étaient voilés de tristesse.

— C'est horrible, mais je vous comprends. Jamais je n'aurais cru qu'il céderait sur Jérusalem. Avant d'être fidèle au Roi, je suis fidèle à mon pays, la Jordanie. Et je ne veux pas qu'on l'ampute.

Ratwa l'observait :

— Vous êtes prêt à nous aider ? demanda-t-elle anxieusement.

Le colonel Gorgour leva des yeux bleus impassibles :

— Je crois bien que oui...

Cette fois, le silence se prolongea près d'une minute. La Palestinienne réfléchissait. C'était une occasion unique pour les fedayins. Sans le roi Hussein, la Jordanie pouvait devenir un État palestinien. Enfin, elle pourrait lutter contre les Israéliens...

Le Colonel se versa un peu de vodka Storonova et la but d'un coup. Tout se passait de façon inespérée. La remplaçante de Fawzia était à pied d'œuvre et Ratwa allait au-devant de ses désirs. Il ne courait aucun danger à la rencontrer au Sports-City. Sa position l'autorisait à certains contacts et on connaissait son dévouement au Roi. Jamais il n'aurait cru que la Palestinienne entrerait aussi facilement dans son jeu. Il faut dire qu'il était particulièrement convaincant en « traître » fidèle à son pays...

— J'ai quelqu'un, dit soudain Ratwa. Lui ne ratera pas le Roi.

Wadi Karak se mettait à grimper aux rideaux dès qu'il apercevait une blonde. C'était la seule faiblesse dans l'agressive austérité de sa vie.

Il passa la langue sur ses lèvres en regardant Carole assise dans le

fauteuil devant lui, les jambes croisées très haut, les yeux angéliquement baissés. Il mourait d'envie de poster un Tcherkesse devant la porte et de se jeter sur elle. Carole se tenait légèrement penchée en avant et le regard du conseiller spécial était irrésistiblement attiré par les deux globes bronzés.

— Je suis content de vous voir à Amman, dit-il d'une voix étranglée. J'espère que vous vous y plairez... Je vous ai trouvé un appartement très tranquille.

Il avait juste eu le temps de débarrasser les affaires de Fawzia. Le lendemain de sa mort, il était dans une rage indescriptible. Il avait convoqué le Général Shaubak, grand patron des barbouzes royales, exigeant que les coupables soient retrouvés et punis. Il s'en était suivi un ratissage en règle du camp de Wardate, des échanges de coups de feu, quelques arrestations et finalement Shaubak avait dû avouer qu'il avait fait chou blanc. Suggérant qu'il pouvait s'agir d'une erreur.

Wadi Karak n'aurait peut-être pas oublié si vite s'il n'avait pas rencontré Carole.

Grâce à son ami le Colonel Khamis Gorgour. Ils se croisaient souvent dans les couloirs du Palais. La veille, Gorgour lui avait proposé :

— Je dois aller boire un verre au Philadelphia avec deux des nouvelles hôtesse de l'ALIA. Venez avec moi, cela vous changera les idées. Il y a une blonde fabuleuse. »

Wadi avait failli refuser. Mais le Colonel Gorgour montrait rarement autant d'enthousiasme pour une créature du sexe. Il s'était laissé tenter.

Sa mâchoire s'était presque décrochée quand il avait vu Carole. Comme par un fait exprès, elle ne portait pas de soutien-gorge et il n'avait pu détacher ses yeux des seins épanouis, nettement moulés par la blouse transparente. Les grands yeux bleus, le visage ovale de la jeune Anglaise reflétaient une indifférence hautaine, décourageant la familiarité, avec, parfois, une lueur étrange qui jaillissait des yeux bleus. Cela avait achevé de l'affoler. Il en avait oublié de toucher à son J & B. Le Colonel Gorgour, très mondain, ne semblait pas avoir remarqué son trouble...

Lorsque Carole s'était plainte de sa chambre, du manque de confort, de l'absence de climatisation, Wadi s'était entendu dire, presque malgré lui :

— Venez me voir demain matin au Palais. Je pourrais peut-être vous procurer un appartement plus confortable...

Carole avait accepté avec détachement.

En sortant du Philadelphia, Wadi avait regardé l'horrible bâtisse en forme de blockhaus comme si c'était la Pierre Noire de la Mecque. Gorgour avait remarqué, très discrètement.

— J'espère que vous n'avez pas été déçu... Elle est un peu vulgaire, n'est-ce pas ?

Wadi s'était retenu de lui dire que les gens élevés en Angleterre ne connaissaient rien aux femmes.

Maintenant, avec Carole penchée sur son bureau et ses longues jambes bronzées à portée de la main, il se demandait s'il aurait le courage d'attendre très longtemps...

— Voulez-vous visiter le Palais, offrit-il. Sa Majesté n'est pas là ce matin.

Carole gloussa de joie et se leva, tirant sa robe trop courte. Wadi avait eu le temps d'apercevoir un morceau de cuisse bronzée. Au diable les affaires courantes...

— Commençons par le Palais des Hôtes, annonça-t-il. Docilement, Carole le suivit. Les six Tcherkesses de garde faillirent en avaler leur chapka d'astrakan noir. Foulant aux pieds leur stricte discipline, ils suivirent Wadi et Carole le plus loin possible dans le couloir.

Les Cheiks du Koweït auraient donné tout leur pétrole pour une heure avec Carole.

Derrière l'étincelante Anglaise, Wadi avait l'air du bossu de Notre-Dame.

— Voici la chambre de l'Émir Abdallah, expliqua Wadi.

Le Palais des hôtes se trouvait un peu à gauche dans le parc, au milieu des sapins, inattendus à Amman. La chambre sentait le renfermé et les volets étaient fermés. Wadi Karak se demandait comment il allait bien pouvoir prolonger son tête-à-tête.

Carole se laissa soudain tomber sur le lit. Tranquillement, elle ôta ses chaussures et, repliant ses jambes sous elle, fixa Wadi de ses grands yeux candides.

Sa robe s'était relevée sur ses jambes et il voyait le triangle jaune de son slip... Il manqua en casser le tuyau de sa pipe.

— Alors, dit Carole on n'est pas venu ici pour se regarder dans les yeux. Vous êtes timide ou quoi ?

Pieds nus, elle se releva et fit glisser, paisiblement son slip. À tâtons, Wadi mit dans sa poche sa pipe allumée et fonda les mains en avant. Sans savoir comment, il se retrouva enfoncé jusqu'à la garde dans la jeune Anglaise, faisant vibrer le lit de furieux coups de boutoir.

Les longues jambes bronzées de Carole se nouèrent autour de ses reins. Fébrilement, Wadi Karak se mit à pétrir la poitrine, glissant sa main par l'ouverture du pull.

Mais son désir était trop violent pour durer. Le sentant à bout,

Carole se cambra pour venir à sa rencontre puis se laissa aller béatement sur le dos, les bras en croix. Wadi se détacha d'elle, un peu honteux. Il n'avait même pas ôté sa veste. Son sexe pointait comiquement hors du costume noir. Carole pouffa : le sol était jonché de bibelots, auparavant posés sur la table de nuit... Sacrilège. Elle s'étira en ronronnant. Elle avait toujours eu un faible pour la violence.

Puis elle plongea sous le lit et ramena son slip.

En la voyant debout, les jambes ouvertes, Wadi eut encore envie d'elle.

Elle esquiva, en riant :

— Dis donc, si ton Émir était comme toi, il lui faudrait des lits en acier.

Elle tira sa mini, eut une moue amusée et secoua ses cheveux blonds :

— Alors, tu me le montres ce palais...

Le Colonel Gorgour était soucieux. Pourquoi ce nouveau venu s'intéressait-il à Carole. Ce n'était sûrement pas par hasard qu'il l'avait attendue au Philadelphia... Il ne voyait pas pourquoi la jeune Anglaise intéressait cet inconnu. À moins qu'il n'y ait eu des fuites... L'homme blond avait des liens certains avec les Américains. Donc la CIA.

Qui, à part l'Intelligence Service, pouvait savoir que Carole travaillait pour le MI5 ? La jeune Anglaise avait la spécialité, à Londres, de pêcher certains personnages importants et difficiles d'abord.

Les salons du Dorchester et du Savoy ne connaissaient qu'elle. Et souvent la pêche était fructueuse... Pour Carole également qui ne perdait jamais de vue ses propres intérêts.

Il avait fallu la payer très cher pour qu'elle accepte de postuler une place d'hôtesse à l'ALIA. Elle ignorait évidemment que sa candidature avait été chaleureusement recommandée à la compagnie Jordanienne par des gens influents. Qui ne pensaient alors qu'à pousser un pion en avant. Sans utilité bien définie. Depuis, Carole avait trouvé un rôle sur mesure. Grâce à l'astuce du Colonel Gorgour.

Gorgour décrocha son téléphone. Chance unique, il marchait. Quand les lignes n'étaient pas coupées par les balles, elles étaient une fois sur deux en dérangement.

— Passez-moi le Général Shauback, demanda-t-il.

Il fallait qu'il sache tout sur cet inconnu aux yeux dorés qui se mettait en travers de son chemin.

Le bar de l'hôtel Jordan était sinistre et vide, à l'exception de deux barbouzes royales qui se battaient les flancs. Malko fit la grimace devant ce qu'on lui avait servi sous le nom de Vodka-Lime. Décidément, les Arabes ne savaient pas vivre. Il s'ennuyait. Officiellement représentant d'une agence de tourisme américaine, il venait de passer deux heures au Ministère de l'Information, à discuter avec deux fonctionnaires polis, chaleureux, menteurs comme des arracheurs de dents, et absolument inefficaces : tout dépendait de l'Armée. Pourtant il fallait bien remplir les deux Boeing tout neufs de l'ALIA avec des touristes et leur offrir autre chose que des combats de rue.

Quant au projet d'attentat contre le roi, à part Carole, il était dans le noir complet.

Son dîner du lendemain avec Sophia Nazzal lui apporterait peut-être du nouveau... Elle semblait au courant de tout. Les soirées d'Amman se réduisant à leur plus simple expression, cela ne lui laissait pas beaucoup de choix : le restaurant New-Orient à deux pas de l'hôtel... Il ne se sentait pas le courage de partir au camp de Wardate à la recherche de Ratwa la pulpeuse fedayin.

Il paya et quitta le bar. Il y avait deux téléphones dans le hall. Avant de sortir, Malko fit un crochet et demanda une fois de plus le numéro de Carole.

Après maints grésillements, la voix de l'opérateur annonça :

— Parlez, Sir.

— Qui est là ?

C'était la voix de Carole.

La maison se trouvait dans Kutheir Street, au flanc du Djebel Nasser, près de l'Ambassade Américaine. De l'autre côté de la rue, c'était une pente escarpée et nue, semée de quelques bidonvilles.

Malko avait emporté son pistolet extra-plat. Étant donné l'ambiance d'Amman, ce n'était pas du luxe. Pour parvenir à Kutheir Street, il fallait descendre au Djebel Amman puis remonter de l'autre côté sur le Djebel Meshed qu'on apercevait des fenêtres de l'hôtel Jordan.

Le taxi avait réclamé un dinar au lieu des 300 fils habituels. La nuit était tombée. Et il avait démarré comme un fou, à peine Malko hors de la voiture.

Il sonna et une vieille domestique vint ouvrir et lui fit traverser le jardin.

Carole l'attendait sur le perron. Il faillit éclater de rire : elle s'était

déguisée en « bunny » avec les bas à résilles noirs, le maillot ajusté découvrant les seins presque en entier et le pompon blanc accroché dans le creux des reins. Avec cela, maquillée comme une hétaïre.

— Hello !

Rien que la voix soigneusement travaillée aurait arraché saint Antoine à ses tentations.

Malko baisa le bout de ses interminables ongles. Peu habituée à des manières aussi châtiées, Carole demanda avec une pointe d'inquiétude :

— Je vous plais ?

Malko la rassura. Si, dans cette tenue, elle allait se promener, elle ne ferait pas un mètre sans être violée.

Elle en roucoula de joie et fit entrer Malko dans une grande pièce dont le sol disparaissait sous les tapis. L'intérieur ressemblait un peu à une maison californienne. Par les deux baies on apercevait le Djebel Amman.

Un immense canapé de cuir blanc occupait tout un pan de mur avec une table basse devant. Et une bouteille de gin.

À moitié vide.

Carole tenait un énorme verre plein à la main, les yeux brillants et les pommettes roses...

Malko l'examina. Ses longues jambes étaient éblouissantes.

— Vous allez lancer la mode des bunnies à Amman ?

Elle pouffa :

— Ils sont pas mûrs...

Gaiement, elle tournoya sur elle-même. Malko crut que la force centrifuge allait faire sauter ses seins hors du maillot de soie noire. Mais elle s'arrêta à temps, les jambes écartées, face à lui. Visiblement, elle était saoule comme un régiment de Polonais. Généreusement elle versa un grand verre de gin à Malko et le lui tendit :

— *Cheese to you, darling !*

Il leva son verre et en but une gorgée. De l'alcool à brûler. Vivement il versa un peu de Perrier dedans pour diluer le poison.

Comment une aussi jolie fille pouvait-elle boire un mélange pareil... Un disque de musique arabe jouait sur l'électrophone et Carole se mit soudain à onduler sur place, faisant tourner son ventre comme une toupie. De quoi donner des cauchemars à Wadi Karak.

Une rafale de mitrailleuse lourde éclata soudain du côté d'Ashrafieh. Carole resta déhanchée sur place. Ses yeux bleus s'écarrillèrent :

— Y a un feu d'artifice, ou quoi ?

Elle semblait sincèrement étonnée. Malko sourit.

— On ne vous a pas prévenue ? Ce sont des mitrailleuses. L'armée qui tire sur les fedayins ou vice versa...

— Quoi ?

Du coup, elle se rua sur la table, avala le tiers de son verre. Puis elle se laissa tomber près de Malko. Gentiment, il lui expliqua ce qui se passait à Amman.

Au fur et à mesure, Carole se décomposait. Ce n'était pas Jeanne d'Arc.

— Je vais foutre le camp, laissa-t-elle tomber. J'aime le fric, mais pas à ce point...

Malko regarda le luxueux appartement :

— Vous êtes bien installée. L'ALIA soigne ses hôtes...

Carole ricana :

— C'est pas l'ALIA. C'est Wa-Wa, au Palais. Je lui ai tapé dans l'œil. Il me prête ce truc.

— Qui est « Wa-Wa » ?

Elle haussa les épaules.

— Le bonhomme qui m'attendait ce matin quand vous m'avez accompagnée. Je sais pas ce qu'il fait exactement, mais il a du pognon...

Malko sourit.

— Je vois, c'est Wadi Karak, un des conseillers du Roi. En effet, il est riche et puissant. Il va vous combler de cadeaux...

— Il a intérêt, fit Carole un peu rassérénée quand même.

Un ange passa, chargé de myrrhe et d'encens. Puis Malko laissa tomber perfidement :

— J'espère que vous aurez un meilleur sort que la précédente conquête de Wadi Karak.

Carole tourna vers lui un œil limpide et bleu, rendu légèrement vitreux par le gin.

— Il l'a virée ?

— Non. Elle est morte. Assassinée. Il y a dix jours.

Le regard angélique vira à la panique. Carole posa son verre :

— Non, mais vous blaguez ?

Malko secoua la tête.

— Sa tombe doit être encore toute fraîche au cimetière sur la route d'Akaba... Une rafale de mitraillette.

Carole resta silencieuse quelques secondes, soudain très pâle. Elle vida son verre d'un seul coup. Ses yeux n'avaient plus aucune expression.

— Les salauds, murmura-t-elle à mi-voix.

Puis elle se tourna vers Malko, une lueur inquiète dans ses beaux yeux bleus.

— Comment savez-vous tout cela ?

— Tout Amman en a parlé. Wadi Karak est très connu...

D'une main tremblante, elle se versa une rasade de gin. Dehors

des coups de feu isolés continuaient à claquer. Carole se laissa aller soudain contre Malko.

— J'ai la frousse, dit-elle. Je ne veux pas mourir.

Malko aurait bien aimé savoir à qui elle faisait allusion quand elle avait murmuré « les salauds ».

Convulsivement, elle envoya la main pour attirer Malko encore plus près d'elle. Et sauta comme si un scorpion l'avait piquée. Ses doigts avaient touché la crosse du pistolet extra-plat. Elle l'arracha de sa ceinture, horrifiée.

— Qu'est-ce que c'est ?

Confus, Malko posa l'arme sur la table.

— Un pistolet. Je vous ai dit qu'Amman n'était pas sûr le soir.

La jeune Anglaise le regardait fixement :

— Vous êtes flic ou quoi ?

Il secoua la tête :

— Non, pas du tout. Un de mes amis me l'a prêté.

— Qu'est-ce que vous faites à Amman ?

— Je représente un groupe financier américain qui veut investir dans des hôtels de tourisme, la guerre terminée.

Carole ricana.

— Feriez mieux d'aller ailleurs. Moi, je vais foutre le camp. Je tiens à ma peau.

Tout à coup, elle regarda sa montre et sursauta.

— Faut que vous partiez ! L'autre zozo m'a dit qu'il allait peut-être passer. Je veux pas de salades...

Malko était déjà debout, après avoir récupéré son pistolet. Lui non plus ne souhaitait pas de complications. Mais Carole commençait à l'intéresser prodigieusement. Elle le raccompagna dans le jardin. Avant d'ouvrir la porte de la rue, elle fronça les sourcils.

— Il faudra que je vous demande un conseil, commença-t-elle... Vous êtes chouette. Et plutôt bien.

Un hoquet l'interrompit.

— Allez, sauvez-vous. J'ai peur qu'il arrive.

Brusquement, elle ouvrit la porte, poussa Malko dehors sans terminer sa phrase. Il se retrouva sur le trottoir désert. Il n'y avait plus qu'à regagner le Jordan à pied.

Il faisait frais, presque froid. Qu'avait donc voulu lui dire la pulpeuse Carole ?

CHAPITRE V

Un Jordanien, pas rasé, avec une chemise ouverte sans cravate, l'air affolé, les mains crispées derrière le dos, attendait debout dans le bureau de TERENCE ZIROS. Ce dernier fit signe à Malko d'entrer.

L'Américain était plongé dans une conversation téléphonique animée :

— ... O.K., O.K., je donne mon aval, cria-t-il. Je vous envoie le bonhomme tout de suite pour signer.

Il raccrocha, s'adressa en arabe à l'homme qui attendait. Celui-ci parut aussitôt transfiguré par la joie. Il se baissa, prit la main de Ziros et la porta à ses lèvres. Malko se dit que les indicateurs jordaniens avaient une bien grande vénération pour la CIA. Inhabituel et encourageant. L'homme quitta le bureau à reculons, secoué de courbettes. Ziros sourit à Malko et soupira :

— C'est Fouad, mon cuisinier. Un brave type, réfugié palestinien. Six enfants à nourrir. Il voulait acheter une maison mais dans ce pays, c'est le racket. Les banques ne prêtent que 50 % remboursables en trois ans. Alors, je lui donne mon aval pour 3 000 dollars, remboursables en dix ans. Il est fou de joie.

— Vous êtes philanthrope...

Terence Ziros haussa les épaules.

— Pas tout à fait. Ce gars-là fait partie du FPLP. Le jour où j'aurai besoin de tuyaux, il me donnera peut-être un coup de main... Et vous, quoi de neuf ?

— Je suis en passe de devenir le rival de Wadi Karak.

L'Américain sifflota.

— Bravo. Mais attention. Ce n'est pas forcément une situation d'avenir...

Malko lui raconta sa soirée avec Carole. L'Américain dessinait sur son buvard des petits avions. Perplexe.

— C'est curieux, remarqua-t-il. Fawzia disparaît, et, hop, celle-là apparaît. Et qui sont « les salauds » ? D'ici à ce qu'elle soit télécommandée.

Ils pensaient tous deux à la même chose. Wadi Karak était dans l'entourage du Roi. Comme le mystérieux instigateur du complot, d'après la « source égyptienne ».

Terence Ziros soupira :

— Dans ce coin-ci, on ne tue pas par hasard. Hier, au Koweït, on a

liquidé l'ancien Ministre de la Défense irakien. Quatre types avec des 11,43. En plein jour. Le bonhomme a été troué comme une écumoire. Là non plus, il n'y a aucune cause apparente... Et pourtant... – Il faudrait que vous deveniez vraiment copain avec cette Carole. Ou elle finira par travailler pour vous, ou vous saurez dans quel camp elle est.

Le téléphone sonna sur le bureau, l'interrompant. Il décrocha.

— L'Ambassadeur m'appelle. À plus tard. S'il n'y a rien de spécial, demain à la même heure.

Malko descendit l'escalier, repassa devant le Marine de garde, tira la lourde porte à glissière et se retrouva sous le ciel immuablement bleu. Le bruit de fond des klaxons était à la fois rassurant et agaçant. Il faillit passer dire bonjour à Carole, puis se ravisa : pas de forcing.

La gifle fit retomber Carole sur le canapé blanc. Elle hurla, voulut se relever mais le Colonel Gorgour la prit par l'épaule, les doigts enfoncés sous la clavicule, la forçant à demeurer immobile. Les larmes coulaient sur le visage de l'Anglaise, mêlées au rimmel et ses cheveux lui venaient dans la figure. Une valise à moitié pleine, posée sur la table basse, débordait d'affaires mal rangées. Elle-même portait une robe ultra-mini de laine grise, dévoilant ses longues jambes. Mais le Tcherkesse ne semblait même pas les voir.

— Vous allez cesser de faire l'idiotie, gronda-t-il. Et rester à Amman.

Carole releva la tête et glapit :

— Non ! Je ne veux pas qu'on me descende ! On ne m'avait pas dit ça à Londres. C'était un boulot peinard, comme les autres.

Les doigts de l'officier crachèrent encore plus fort dans son épaule.

— Il n'y a aucun danger.

— C'est ça ! Et la fille qu'on a flinguée l'autre semaine ? Non, je fous le camp.

De nouveau, elle se tortilla sous la poigne puissante du Colonel Gorgour. Ce dernier bouillonnait de rage. Quelle imbécile ! Il la lâcha soudain et ramassa sa cravache d'officier. Il n'avait rien à craindre de Wadi : ce dernier se trouvait en conférence avec le Roi. Carole en avait profité pour se lever. À toute volée, il la cingla, à la hauteur des seins. Elle poussa un cri inhumain, retomba sur le divan. Il tourna autour d'elle, frappant à coups secs, sur les reins, les cuisses découvertes, la poitrine, mais épargnant le visage.

Avec une implacable lucidité. Tout en éprouvant quand même une satisfaction sulfureuse à voir ce corps splendide se mouvoir sous ses coups. La robe de laine était remontée jusqu'aux hanches, sans que Carole songe à protéger sa pudeur. Quand il laissa tomber la cravache,

la jeune Anglaise continua à tressauter sur place, en pleine hystérie.

Le Colonel n'avait pas un poil de sa moustache déplacé. Il prit Carole aux épaules et martela :

— Vous allez m'obéir. Sinon, c'est moi qui vous tuerais. Un Jordanien nous a trahis en septembre. Vous savez ce qui lui est arrivé ? On l'a brûlé vif avec de l'essence. Vous avez envie que cela vous arrive ?...

Carole secoua la tête sans répondre. Terrorisée. Quand elle était arrivée à Amman, elle avait pour instruction de se mettre à la disposition de l'homme qui se présenterait comme « Tom Jones ».

C'était le Colonel Gorgour qu'elle avait d'ailleurs pris pour un Anglais.

Il l'avait contactée dès le premier jour pour lui désigner sa « victime » : Wadi Karak.

Khamis Gorgour l'observait, jouant avec sa cravache. Il fallait la briser.

— Vous avez revu l'homme blond qui vous a accompagnée au Palais ?

Prise de court, Carole ne répondit pas. Le Colonel fit un pas en avant, menaçant :

— Oui.

— Vous lui avez parlé de moi ?

— Non.

Inutile d'avouer qu'elle avait failli le faire. Gorgour la jugeait. Elle n'était pas absolument sûre. Si l'inconnu blond était ce qu'il pensait, il représentait un danger immédiat.

À écarter discrètement.

— Je vous interdis de le revoir, ordonna-t-il. Et je vous rappelle que votre passeport est entre mes mains...

Carole renifla et regarda le visage briqué à travers ses larmes. Jamais on ne l'avait traitée ainsi. Les gens du MI5 qu'elle avait connus à Londres étaient des gentlemen qui ne l'auraient pas battue avec une fleur. Le Colonel Gorgour la terrorisait avec son apparence rassurante d'officier de l'Armée des Indes. L'extérieur étant anglais, mais l'intérieur était resté slave, avec toute la cruauté et la sauvagerie de sa race.

Tout son corps brûlait encore des coups de cravache qui n'avaient même pas épargné sa chair la plus délicate. Elle frissonna en pensant à ce qu'il pourrait faire...

Au premier voyage sur l'ALIA, elle descendrait n'importe où et ne reviendrait jamais à Amman. Et tant pis pour le MI5. S'ils la viraient, elle pourrait toujours redevenir Bunny. C'était moins dangereux... Comme s'il avait deviné sa pensée, le Colonel Gorgour dit doucement :

— Je me suis arrangé pour que vous ne voliez pas tout de suite.

Vous êtes en réserve. Ainsi, vous aurez le temps de voir Wadi Karak...

C'était trop. Carole explosa :

— Mais qu'est-ce qu'il faut que je lui demande à ce singe !

Le Tcherkesse fronça les sourcils. À Sandhurst, on lui avait appris à détester la vulgarité.

— Rien pour le moment. Soyez seulement extrêmement compréhensive avec lui.

Il consulta sa montre : on l'attendait au Palais pour la revue quotidienne. Le Roi arrivait vers trois heures d'Homar.

Calmement, il ramassa son béret de commando et s'en coiffa.

— Défaites votre valise, fit-il, et ne revoyez pas ce garçon blond.

Il sortit et referma la porte doucement. S'il voulait mener son projet à bien, il ne devait pas tolérer la moindre faiblesse.

Il monta dans sa voiture, mit en route et démarra. Mais après avoir parcouru cent mètres, il freina brusquement et se gara. Il venait d'avoir une idée. Plus importante à vérifier que la revue des blindés.

Carole finissait de se remaquiller avec soin. Elle releva sa robe pour regarder les traînées rouges que la cravache avait laissées sur ses cuisses. Le salaud ! Elle écumait de rage. Un peu plus, il la défigurait.

De fureur, elle jeta son rouge à l'autre bout de la pièce et contempla sa valise. Elle ne voulait pas rester un jour de plus. Mais maintenant, elle se méfiait. Abandonnant la valise, elle fouilla dans sa boîte à maquillage et en sortit un petit sac de velours et une liasse de billets de dix livres : son viatique et ses bijoux. Elle enfouit le tout dans son sac à main, essuya le rouge à lèvres sur ses dents et fonça vers la porte. Ce serait bien le diable si son prince au nom bizarre n'acceptait pas de l'accueillir dans sa chambre. Ce n'était pas tous les jours qu'elle faisait un cadeau pareil.

Une fois au Jordan, elle aviserait. Après tout, elle était sujette britannique et il y avait une ambassade dans cette foutue ville.

Elle sortit en claquant la porte.

Le Colonel Gorgour arriva à l'hôtel Jordan juste derrière Carole. En se félicitant d'avoir attendu devant chez elle. Lui aussi était ivre de rage. Ainsi, il ne lui avait pas assez fait peur... On est toujours trop bon avec les femmes. Carole avait marché avant de trouver un taxi,

mais il était certain qu'elle ne l'avait pas vu, embusqué près de l'église.

Il se gara au parking tandis qu'elle payait son taxi. Sans plan particulier. À travers les baies vitrées de l'entrée, il la vit demander quelque chose à l'employé du desk. Ce dernier regarda le tableau et secoua la tête négativement. Le Colonel Gorgour respira. Cela lui donnait un peu de répit.

Carole était toujours devant le desk. Le même employé lui tendit une feuille de papier et une enveloppe, et elle alla s'installer à une des tables basses du lobby.

Pour qu'elle ne le voie pas, le Colonel fit le tour pour pénétrer dans l'hôtel par la galerie marchande. Il voulait surprendre Carole, lui faire encore plus peur. Penchée sur la table, elle écrivait avec application. Il entra dans le bar. Immédiatement, il reconnut deux hommes du Général Shaubak, en civil, bayant aux corneilles. Inespéré. Il fonça droit sur eux. Le reconnaissant, ils se levèrent vivement.

— J'ai besoin de vous, dit le Colonel. Suivez-moi et faites ce que je vous dis.

Sans demander d'explications, ils emboîtèrent le pas à l'officier. Tous trois sortirent par l'autre porte du bar, donnant sur l'autre extrémité du lobby, prenant ainsi Carole à revers.

Elle cachetait son enveloppe quand le Colonel Gorgour apparut, le visage sévère, encadré des deux barbouzes, massives et moustachues.

La jeune Anglaise poussa un petit cri, regarda autour d'elle, quêteant du secours : le hall était désert.

— Donnez-moi cette lettre, fit le Colonel.

Carole serra l'enveloppe sur ses seins.

— Vous n'avez pas le droit, fit-elle d'une voix aiguë. Je vais me plaindre au Consulat.

Le Colonel échangea quelques phrases en arabe avec les barbouzes. Aussitôt, les deux hommes encadrèrent Carole. L'un la prit par le bras. Salivant déjà à l'idée de l'interrogatoire. Ce n'est pas à elle que l'on allait écraser les doigts...

— Ces hommes sont des policiers, dit le Colonel. Si vous refusez de me donner cette lettre, ils vont vous emmener au centre d'interrogatoire d'Abu Nuwar... Cela risque d'être désagréable...

— Vous mentez !

Gorgour jeta un ordre et une des barbouzes exhiba sa carte de la Sécurité militaire. Désespérément, Carole chercha une aide. Mais l'employé du desk s'absorbait ostensiblement dans ses papiers. Pas fou. Les Jordaniens avaient une frousse bleue de barbouzes royales.

Les lèvres de Carole se mirent à trembler, elle éclata en sanglots. Délicatement, le Colonel attrapa la lettre et la mit dans sa poche.

Il prit alors gentiment Carole par le bras, écartant les barbouzes.

— Venez, fit-il d'une voix douce. Je vais vous reconduire chez vous.

Carole se laissa faire, sans réaction. Cet homme était trop fort pour elle. Elle maudissait Malko de ne pas s'être trouvé là. Ils franchirent la porte sous les regards obséquieux du portier déguisé en bédouin. Gorgour installa Carole dans la voiture. À travers les glaces, les deux barbouzes inconsolables les regardèrent s'éloigner. Dans leur vie sans surprise, l'interrogatoire de Carole aurait été un rayon de soleil, le paradis des barbouzes méritantes...

Malko remonta du jardin bordant la piscine encore vide où il avait été se faire bronzer pendant deux heures, faute de mieux, et prit sa clef.

— Pas de messages ? Personne ne m'a demandé ? L'employé du desk hésita un peu, puis aperçut les deux barbouzes en train de se curer les ongles.

— Personne.

Le Colonel Gorgour déchira l'enveloppe adressée au « Prince Malko, chambre 121 ». Il venait de raccompagner Carole chez elle, suffisamment terrorisée pour qu'elle ne bouge plus. Il lui avait juré que désormais, elle serait surveillée jour et nuit...

Il déplia la lettre. D'une grosse écriture malhabile, la jeune Anglaise n'avait écrit qu'une phrase :

« Venez vite me chercher. Ils veulent me tuer. CAROLE. »

Il froissa la lettre et la mit dans sa poche. Soudain, le ciel lui apparut moins bleu. Il venait de frôler la catastrophe. Les mesures qu'il avait envisagées contre l'homme blond de la CIA n'étaient pas suffisantes...

— Je vais chercher le Dom Pérignon.

Sophia Nazzal se leva et passa devant Malko. Les bottes noires s'arrêtaient au-dessus du genou, laissant la place aux collants de même couleur, eux-mêmes avalés par le short en velours ultracourt. Au-dessus, la blouse transparente ne cachait que relativement la poitrine.

Les jambes étaient un peu fortes, les épaules presque masculines, mais Sophia dégageait une telle sensualité qu'on oubliait les détails. Et sa masse de cheveux blonds contrebalançait avantageusement les

aspects les plus ingrats de son physique.

Ils avaient dîné en tête-à-tête, servis par un Jordanien muet. Sous la table, les jambes de la Lionne avaient souvent frôlé celles de Malko, délibérément.

La pièce était haute de plafond, mais intime, à cause de toutes les tentures et des tapis. Un grand canapé très large, recouvert de batik occupait tout un coin. La Lionne réapparut, portant le Dom Pérignon et se laissa tomber à côté de Malko. Cette fois, ses jambes étaient carrément contre les siennes. Elle lui tendit la bouteille.

— Ouvrez-la.

Au même moment, une rafale claqua dans le voisinage. Sophia Nazzal éclata de rire :

— Et voilà la fantasia ! Vous n'avez pas peur ?

Malko versait tranquillement le Dom Pérignon. Il tendit sa coupe à la jeune femme.

— À votre hospitalité.

Ils burent.

Puis, Sophia Nazzal s'appuya sur les coussins, la tête rejetée en arrière :

— C'est bon, dit-elle en riant. Il ne manque qu'une chose...

— Quoi ?

— Un homme.

On ne pouvait être plus directe. Elle décroisa les jambes et le crissement de ses collants fit l'effet sur Malko d'une décharge électrique. Il se tourna vers l'Italienne et voulut l'enlacer. Mais fermement, la Lionne le saisit par la nuque et dirigea sa bouche vers sa poitrine.

— Lèche-moi, murmura-t-elle.

Ce sont des choses qu'un gentleman ne peut refuser. D'autant que les seins qu'on lui offrait étaient superbes. Les yeux fermés, Sophia se laissait faire. Elle avait quand même posé son cigare. Puis, calmement, d'une seule main, elle entreprit de le déshabiller. Son chemisier était ouvert jusqu'au ventre. Elle repoussa soudain la tête de Malko et se laissa glisser par terre, devant lui. Sans quitter ses bottes, dépoitraillée. Une seconde son regard chercha les yeux d'or de Malko. Puis elle plongea sur lui. Longtemps, elle le caressa avec une technique et une lucidité extraordinaires. Prenant soin de ne jamais aller au bout des sensations. Puis, d'elle-même, elle revint sur le canapé et ôta son short, ne gardant que ses collants.

— Viens, dit-elle.

D'un coup de reins, elle se retourna sur le ventre. Ses reins cambrés bougeaient lentement. Quand Malko la prit, elle le laissa faire sans réaction, puis se dégagait d'une torsion de hanche. Sa voix était aussi calme que s'ils avaient échangé des tuyaux de Bourse.

— Continue autrement.

Ce fut elle qui le guida. Elle poussa un petit cri de douleur puis, commença très vite à onduler violemment sous lui, ses cheveux blonds enfouis dans les coussins. Jusqu'à ce qu'elle se mette à crier des mots crus, en italien, en anglais et en arabe.

Enfin, elle hurla et se laissa aller sur le ventre.

Ils restèrent ainsi de longues minutes sans bouger. La fusillade intermittente avait repris, dehors, mais la maison était absolument silencieuse. Malko se demanda où était passé le Jordanien qui les avait servis. Elle se redressa, prit la bouteille de Dom Pérignon et s'en versa sur les seins en riant. Puis elle arrosa Malko et se pencha pour le lécher. Ils burent le reste. Elle avait remonté son collant et était presque décente...

Elle alluma un cigare et souffla rêveusement la fumée.

— C'était bien.

Un peu plus, elle aurait donné une note. Ses yeux jaunes riaient.

Il réalisa qu'il ne l'avait même pas embrassée.

— Alors, demanda-t-elle, quoi de neuf ?

Malko fit la moue, sincère.

— Pas grand-chose.

Sophia Nazzal le considérait avec intérêt. Elle savait parfaitement qu'il appartenait à la CIA. Terence Ziros ne lui présentait pas n'importe qui.

— Pourquoi êtes-vous à Amman ?

Il secoua la tête :

— Je suis désolé, je ne peux pas vous le dire.

Elle n'insista pas. Pour atténuer un peu la brutalité de sa réponse, Malko précisa :

— Je peux seulement vous dire que ce que je fais va dans le sens de vos convictions. Et que j'aimerais que vous m'aidiez.

— Je vous écoute.

Il lui parla de Carole. De ses liens avec Wadi Karak.

— Cette fille travaille probablement pour un service de renseignements, dit-il. Il faut savoir pour qui.

Sophia Nazzal tira son cigare, appuyée sur les coudes.

— Je connais quelqu'un qui le sait peut-être. J'essaierai de le savoir.

Elle était déjà loin de l'érotisme. Étonnant personnage. Malko la regardait réfléchir, les sourcils froncés.

— Pourquoi vous mêlez-vous à ce jeu dangereux ? demanda-t-il.

Elle sourit :

— Les Orientaux considèrent les femmes comme des animaux inférieurs. Je suis la seule qu'ils acceptent, parce qu'ils trouvent que je me conduis comme un homme. Et encore, ils ne savent pas tout.

J'aurais tellement voulu être un homme. De cette façon, je le suis un peu.

C'était donc la clef de son érotisme hors des sentiers battus.

— Faites attention, souvenez-vous de Fawzia.

L'Italienne secoua la tête.

— C'était une idiote sans instinct. Je suis sûre qu'elle connaissait celui qui l'a tuée. Je me serais méfiée.

— Ce ne serait pas Wadi Karak, par jalousie ?

Elle secoua la tête :

— Non, ce n'est pas une histoire de fesses. Il y a autre chose. Peut-être une jalousie de femme.

— Il n'y a plus de Champagne, dit-elle. Je vais vous ramener à l'hôtel. Demain, je monte à cheval très tôt.

Elle se leva et passa un manteau, sans même remettre son short, uniquement moulée par son collant et ses bottes, provocante au possible.

— Vous allez sortir comme cela ?

Sophia sourit, pleine de défi.

— Les bédouins ne me violeront pas. Et même, ce serait amusant. Bien qu'ils manquent de délicatesse.

Malko sortit le premier. La nuit était fraîche, comme toujours à Amman. La Lionne prit le volant de l'Opel. Ils n'échangèrent pas un mot jusqu'à l'hôtel, ne rencontrèrent âme qui vive. Devant l'hôtel, Sophia Nazzal tendit la main à Malko. Il la baisa, très mondainement.

— Je vous appellerai. Mais ne parlez jamais au téléphone. Tout est écouté.

CHAPITRE VI

— Vous vous souvenez de moi ?

Il y avait tellement de klaxons dehors que Malko entendait à peine Ratwa. Il la fit répéter. Entre la Lionne et Carole, la Palestinienne était passée au second plan. Après ce qui s'était passé au cours de leur première rencontre, il aurait manqué de galanterie en le lui disant.

Il hésita. Que pouvait-elle lui apporter ? Puis, il se dit qu'il n'aurait jamais assez de contacts...

— Comment aurais-je pu vous oublier ?

Il y eut un silence plein de parasites. Puis la Palestinienne demanda :

— Vous connaissez un peu Amman ?

— Un peu, répliqua prudemment Malko.

— Vous voyez où se trouve la rivière Zarka ? Après la centrale électrique, il y a un petit pont, sur la gauche, quand vous venez du Djebel Amman. Tout de suite après, vous verrez une station-service Jordanol avec un petit garage. Je vous attendrai là. Vers neuf heures ce soir.

Malko tiqua. C'était un lieu étrange pour un rendez-vous galant.

— Pourquoi ne venez-vous pas à l'hôtel ?

Il entendit Ratwa rire, à l'autre bout du fil.

— Je ne veux pas me compromettre. Les gens parlent beaucoup ici. Vous n'avez pas envie de me revoir ? Ensuite, nous irons ailleurs...

Après tout, la belle fedayin avait peut-être le fétichisme des lieux inusités. Malko se souvenait de son audace sur la terrasse de l'Ambassade d'Espagne.

— D'accord, dit-il. À ce soir.

Terence Ziros paraissait soucieux. Il se leva et montra à Malko un point sur le plan d'Amman.

— C'est là. Vous descendez par le troisième cercle, la route qui contourne le Djebel Amman. Si vous trouvez un taxi qui accepte de vous y conduire à cette heure-là...

— Pourquoi ? L'Américain sourit froidement :

— Parce que c'est en plein cœur de la zone encore tenue par les fedayins. Même l'armée ne s'y aventure pas la nuit. Et le garage est un

P.C. semi-clandestin du FPLP.

— Elle veut peut-être me faire rencontrer des fedayins ? suggéra Malko.

Ziros fit la moue :

— Si j'étais vous, je n'irais pas. Sauf en « Saladin », en automitrailleuse. En tout cas, pas les mains vides.

Malko sourit en pensant à son pistolet extra-plat. À Amman, on en était plutôt aux mitrailleuses lourdes. Mais, cela valait mieux que rien.

— Je vais quand même aller dire bonsoir à cette pasionaria, dit Malko. Si vous entendez tirer dans ce coin, vous saurez ce que c'est...

Sur un kilomètre, la route longeant la rivière à sec était déserte. Le taxi avait déposé Malko devant la centrale électrique et fait demi-tour pour regagner le Djebel Amman à toute vitesse. Il était rigoureusement seul. De l'autre côté de la rivière, la pente du Djebel Amman était semée de petites maisons en ciment, presque toutes éteintes.

Pas un piéton, pas une voiture.

À vol d'oiseau, il n'était qu'à cinq cents mètres de l'hôtel Jordan. C'était déjà un autre monde.

Il fut pris d'une brusque anxiété. De n'importe où, on pouvait tirer sur lui. Le premier poste de l'armée était à 500 mètres, de l'autre côté de la rivière, vers la Mosquée Al Hussein. Ils ne se dérangeraient pas pour une rafale de mitrailleuse.

Il changea de trottoir et longea le mur aveugle de l'usine. Au moins, il était protégé d'un côté. La station-service était à trois cents mètres environ, sur sa gauche. Avant de franchir le petit pont, il s'arrêta, mourant d'envie de prendre ses jambes à son cou pour franchir l'espace découvert. La dignité fut la plus forte et, d'un pas rapide, il traversa le pont.

En regagnant l'ombre, il soupira intérieurement. Son cœur cognait dans sa poitrine et son front était couvert de sueur, bien qu'il fasse presque froid.

Il arriva devant le garage décrit par Ratwa. Les portes étaient fermées. Aucune voiture en vue. Peut-être Ratwa était-elle déjà là... Il frappa sur la tôle et attendit. Le bruit se répercuta dans le silence. Sans écho. Doucement, il appela :

— Ratwa...

Rien. Il était neuf heures et quart. Ratwa était en train de lui poser un lapin. À côté du garage, il y avait un terrain vague plein de carcasses de voitures avec un portail en fer à demi ouvert. Il s'avança dans l'ombre. Un bruit de moteur grandit tout à coup, venant de

l'hôpital italien.

Prudemment, il se rejeta dans l'ombre.

Une Land-rover stoppa devant le garage. Ce pouvait être Ratwa. Au moment où Malko allait se montrer, un homme sauta à terre, suivi de deux autres. Tous les trois bardés de fusils d'assaut et de mitraillettes, couverts de cartouchières.

Des fedayins.

Ils venaient droit sur Malko. Et pas de Ratwa en vue.

Instinctivement, il s'accroupit dans l'ombre, derrière le panneau de fer. Ce n'était peut-être qu'une coïncidence... Son pied heurta quelque chose de métallique et les trois hommes stoppèrent aussitôt.

Malko se tassa encore plus et sortit son pistolet extraplat, retenant son souffle. Il y eut un bruit de pas, des chuchotements comme si les fedayins se consultaient. Prêt à tout, Malko attendait. Derrière lui, il y avait des tas de carcasses de voitures, puis la rivière à sec.

— Malko !

C'était la voix rauque de Ratwa.

Un immense soulagement l'envahit. Fidèle à son personnage, la Palestinienne était venue avec ses gardes du corps. Avant même de se relever, il répondit :

— Je suis là.

Le tonnerre éclata aussitôt au-dessus de sa tête. Au moins deux armes automatiques tiraient à travers la porte de tôle, à hauteur d'homme. Malko plongea à plat ventre. Les balles ricochaient partout. Il ressentit tout à coup une violente douleur à la jambe droite. Comme un coup de bâton. Il roula sur lui-même. S'il s'était relevé avant de répondre, il aurait assez de plomb dans le corps pour couler un porte-avions.

Ratwa avait une notion particulière des rendez-vous galants. Assourdi, étourdi, Malko chercha à reprendre ses esprits. La rafale s'était arrêtée. On devait le croire mort. Ils allaient venir et l'achever. À l'arabe, c'est-à-dire en lui coupant la gorge. Rien ne vaut le bon vieil artisanat.

Il roula d'un coup, vers les carcasses de voitures. Sa seule chance était de regagner le centre, là où les fedayins n'oseraient pas le poursuivre. S'il survivait, il essaierait de comprendre pourquoi Ratwa lui avait tendu ce guet-apens. Sa jambe droite était comme morte et il boitait bas. Il s'éloigna aussi vite qu'il le put de la grille, en boitant. Dès qu'il fut abrité par un tas de ferraille, il s'arrêta et tâta son mollet. L'alpaga était gluant de sang. Il avait dû être touché par une balle en séton.

Une mitrailleuse lourde ouvrit le feu, du Djebel Hussein, vers Wardate. Une autre lui fit aussitôt écho, puis des armes plus légères. L'Armée Royale lui venait en aide à sa façon.

Le portail grinça derrière lui. Il devina les ombres des fedayins.

Il zigzagua entre les carcasses, butant et jurant. Aussitôt, une mitrailleuse claqua derrière lui, lâchant une longue rafale. Un cri en arabe éclata sur sa droite. Ils essayaient de le cerner. De toutes ses forces, il se jeta sur la palissade de bois fermant le terrain. De l'autre côté, il y avait le lit de la rivière Zarka.

Une fusée éclairante verte monta du Djebel Hussein et retomba gracieusement.

Au moment où il escaladait la palissade, il entendit Ratwa hurler un ordre en arabe. Douce colombe. Celle-là faisait en même temps l'amour et la Révolution... Malko retomba lourdement et roula par terre. Sa jambe était toujours engourdie et il se demanda si elle n'était pas cassée. Écarquillant les yeux dans l'obscurité, il avança avec précaution dans les cailloux. Il voulait gagner la grande artère qui menait à la Mosquée Al Hussein.

Il s'en souviendrait de son rendez-vous !

Il y eut un bruit du côté de la palissade et il aperçut des ombres en train de l'escalader. Aussitôt il s'aplatit sur le sol refrénant son envie de riposter. Tant qu'ils ne l'avaient pas repéré... Une courte rafale claqua et les balles bourdonnèrent au-dessus de sa tête. Son pistolet extra-plat était bien insuffisant. De toutes ses forces, il se mit à courir, vers les maisons de l'autre rive.

Il entendit soudain un bruit de moteur sur le pont, à cent mètres à sa gauche. Aussitôt, il bifurqua dans cette direction.

Les fedayins n'oseraient pas le poursuivre s'il y avait des témoins. Un projecteur s'alluma sur le pont. Le faisceau balaya le lit de la rivière, éclairant la silhouette de Malko. Celui-ci, instinctivement, s'aplatit derrière un rocher. Une fraction de seconde plus tard, le « tac-tac » lent d'une mitrailleuse lourde explosa sur le pont. Les énormes balles de 12,7 ricochèrent en couinant sur les rochers, tout autour de Malko.

C'était une patrouille de l'Armée Royale et ils l'avaient pris pour un fedayin ! C'est sur lui qu'ils tiraient.

Il se terra le temps de la rafale, puis, d'un bond désespéré, escalada la pente, jusqu'aux premières maisons. De nouveau la mitrailleuse aboya. Les fedayins ne tiraient plus sur lui, abrités le long de la palissade, peu soucieux d'attirer sur eux le feu des bédouins. De ce côté-là, au moins, il était tranquille... Il se traîna dans une ruelle sombre et étroite, perpendiculaire à la rivière.

Du côté du pont, il y eut des appels, un bruit de moteur. Puis encore des rafales d'armes automatiques. À Amman on n'avait pas peur de gaspiller les munitions.

Une minute plus tard, Malko déboucha brusquement dans Al Hussein Street. Juste à côté d'un café où une trentaine de Jordaniens

regardaient la télévision. Trois vieux se trouvaient à la terrasse suçant leur narguilé avec délectation. Ils considérèrent Malko avec surprise. Dans l'obscurité, en ne pouvait voir la couleur de sa peau.

Un ronflement de moteur lui fit tourner la tête sur la gauche : une Land-rover, tous phares allumés, fonçait dans la rue en sens interdit. La voiture le dépassa à toute vitesse. Il aperçut au passage les visages farouches des bédouins, des mains serrant des M. 16. D'un seul élan, les trois vieux se précipitèrent à l'intérieur du café. La Land-rover parcourut à peine vingt mètres et stoppa brutalement. Deux bédouins sautèrent à terre. L'un d'eux tendit le bras vers Malko et hurla quelque chose. L'autre le mit aussitôt en joue avec son M. 16 et tira !

Il n'eut que le temps de replonger dans la ruelle noire. Pour repartir d'où il venait : vers la rivière. Et les fedayins de la charmante Ratwa. Derrière lui, il entendait les vociférations des bédouins. Peu de chance qu'ils lui donnent le temps de s'expliquer... Quitte à envoyer une belle lettre d'excuses à l'Ambassade des États-Unis...

Au moment où il allait émerger de la ruelle, il aperçut deux silhouettes se glissant le long d'un mur et l'éclat d'une arme : des fedayins. Il s'arrêta, essoufflé et se dissimula dans un renforcement. La ruelle était absolument morte, pas une porte ouverte, pas une fenêtre éclairée. À un bout les fedayins, à l'autre les bédouins...

Ceux-ci arrivaient en force. Leurs appels remplissaient la ruelle. Malko tâtonna et sentit un volet de bois sous ses doigts. Involontairement il le heurta de sa chevalière.

Il était tellement à l'affût de ses ennemis qu'il mit presque une seconde à réaliser qu'une porte s'était ouverte à moins d'un mètre de lui. Il n'y avait qu'une raie un peu plus sombre que la pénombre de la ruelle. Une main sortit de la porte et attira Malko à l'intérieur, quelques secondes avant que les bédouins n'apparaissent.

Une voix d'homme murmura quelque chose en arabe à l'oreille de Malko, le forçant à s'accroupir. Une obscurité totale régnait dans la pièce où on l'avait fait entrer. Cela sentait les haricots et les oranges. Il était accroupi sur un plancher de bois, ignorant même combien de personnes se trouvaient dans la pièce. Les cris des bédouins jaillirent devant la maison. Puis, une rafale de mitraillette claqua, suivie de plusieurs coups isolés. La main se crispa sur le bras de Malko.

Dans la ruelle, il y eut plusieurs coups de feu. Malko se demandait à chaque seconde si la porte n'allait pas voler en éclats sous les coups de crosse des bédouins.

Puis le bruit s'éloigna. Il voulut se relever, mais la main qui le tenait le força à l'immobilité. Durant des minutes qui lui parurent interminables, il resta immobile, le souffle court, la gorge sèche. Il faisait chaud et humide. Ankylosé, il n'osait même pas bouger. Celui qui lui avait donné asile savait sûrement mieux que lui quand le

danger se serait éloigné.

Enfin, l'inconnu le lâcha. Aussitôt, Malko se mit debout. Une allumette craqua et la mèche d'une lampe à huile tremblota, éclairant la pièce d'une lueur dansante.

L'homme qui la tenait était un vieillard avec un Kouffieh sale et presque plus de dents. Jamais Malko ne vit une telle expression de surprise sur une face humaine...

Il sourit. Le Jordanien continuait à le fixer stupéfait et incrédule. Il posa une question en arabe que Malko ne comprit pas. Pas de dialogue possible. Maintenant, il n'avait plus qu'une hâte : filer avant que l'autre ne le dénonce aux fedayins ou aux bédouins. Il dit un des rares mots qu'il connaissait :

— Choukran⁽⁴⁾.

L'Arabe éteignit sa lampe et se dirigea vers la porte. C'était une resserre pleine de cageots de fruits et de légumes. Dès que Malko vit la raie plus claire de la ruelle, il se glissa dehors.

La ruelle était déserte et silencieuse. Malko hésita. Sa jambe lui faisait toujours mal. Il craignait que les bédouins ne l'attendent dans Al Hussein Street, mais ne se sentait pas le courage de repartir par le lit de la rivière. Résigné, il partit vers la rue.

Au coin, il attendit longuement. Le café était fermé. Pas un passant. Au fond, à droite, après le virage, se trouvait la mosquée El Hussein. Marchant le plus naturellement possible, en dépit de sa blessure, Malko prit cette direction.

Avant de s'éloigner de la ruelle, il jeta un coup d'œil à la plaque : Petra Street. Un nom dont il se souviendrait. La CIA pourrait y faire apposer une plaque.

Le hall de l'hôtel Philadelphia était désert. Le portier leva des yeux surpris en voyant Malko, couvert de poussière et boitant. À cette heure tardive, les étrangers ne circulaient plus dans les rues. Et encore moins à pied... Malko rassembla toute sa dignité : il n'avait pas trouvé de taxi près de la Mosquée. Et avait hésité à demander du secours au poste de police à côté du Philadelphia.

— J'ai été attaqué, dit-il. Pouvez-vous m'appeler un taxi ?

En même temps, il posait deux billets d'un dinar sur le desk. L'autre les fit disparaître et décrocha aussitôt son téléphone. Encore une histoire de péde...

Malko s'assit. Le bas de son pantalon était collé à sa jambe par le sang... Après une longue conversation, l'employé vint vers lui, tout souriant.

— J'ai demandé un taxi à l'hôtel Jordan, dit-il. Il sera là dans dix

minutes.

Vingt minutes plus tard, une Mercedes stoppait devant le Philadelphia. Malko remercia le portier et gagna la voiture en boitillant. Il avait hâte de retrouver sa chambre. Et de panser sa blessure. Le Jordanien remonta ventre à terre vers le Djebel Amman, ne retrouva sa respiration normale qu'après avoir dépassé le Premier Cercle. Ils croisèrent deux Land-rovers pleines de bédouins, roulant lentement.

Dès qu'il fut dans sa chambre, Malko se déshabilla et examina sa blessure. Ce n'était pas une balle, mais des éclats qui n'avaient pas pénétré profondément. Il se lava à grande eau sous la douche et se pansa tant bien que mal avec du sparadrap pour arrêter l'hémorragie. Puis il souffla un peu, étendu sur son lit, contemplant la photo panoramique de son château qui ne le quittait jamais. Comme il souffrait d'une violente migraine, il prit un peu de Baume du Tigre et s'en frotta les tempes doucement. Cela faisait des miracles. On tirait beaucoup à Amman. Il avait hâte de remettre la main sur Ratwa...

Il avait l'impression d'avoir retourné une fourmilière. Après avoir éteint, il entrouvrit la fenêtre et alla sur le balcon. On entendait encore des coups de feu, vers le Nord.

CHAPITRE VII

Rachid Charm allongea le bras gauche, ramenant en arrière le levier d'armement et le lâcha d'un coup. La culasse du G3 revint vers l'avant avec un claquement sec. Rachid vida ses poumons et appuya sur la détente du fusil d'assaut.

À cent mètres de là, sur la pente caillouteuse du Djebel, la bouteille de Porto Diez vola, se volatilisa.

De nouveau, le Jordanien appuya sur la détente. Mais cette fois, rien ne se passa. Une fois de plus, le G3 était enrayé. Il ôta le chargeur, éjecta la cartouche non percutée et commença à démonter l'arme. L'écho de la détonation se répercutait encore délicieusement dans ses oreilles. Effrayés, tous les chats du jardin avaient fui vers la maison.

Déjà, Rachid entendait les glapissements d'effroi de sa tante. Elle avait horreur des armes à feu.

Les cris se rapprochèrent. Drapée dans sa longue robe grise, la grosse Koweïtienne fonçait sur lui à travers le jardin.

Rachid Charm posa la culasse de son fusil, excédé d'avance et attendit. Sa tante contempla d'un œil rond les pièces éparses du fusil automatique G3 posées sur le rebord de la piscine.

— Tu es fou, mon garçon, fit-elle sévèrement. Tu finiras par nous tuer tous... Qu'Allah nous protège.

Rachid leva ses yeux bleus au ciel. Sa tante, veuve d'un riche Koweïtien était une insupportable bigote, abrutissant Allah de prières pour un oui ou pour un non.

— Là où je tire, il n'y a personne, maugréa-t-il. Ce n'est même pas chez vous.

Le jardin de la luxueuse villa était en effet séparé par un creux de la pente d'en face, déserte et caillouteuse. Dans le lointain, on apercevait en contrebas la route d'Irbid. Avec, d'un côté un immense camp de réfugiés palestiniens et de l'autre, un réflecteur ultra-moderne destiné à capter les programmes de télévision retransmis par satellite.

La Koweïtienne n'insista pas. Son neveu lui faisait peur, avec ses violences, sa voix suave et ses yeux trop bleus.

— Nous allons avec ta mère chez Nasser, dit-elle. Il voudrait te connaître. Il paraît qu'il a une nièce charmante...

Rachid murmura entre ses dents une obscénité bien sentie à

l'égard de la nièce.

— Merci, fit-il froidement, j'ai à faire. Je préfère rester là.

La Koweïtienne croqua une poignée de pistaches et secoua ses cheveux gris :

— Mon pauvre garçon, si tu continues ainsi, tu ne te marieras jamais.

Au moment de partir, elle se ravisa :

— Si tu regardes la télé israélienne, demanda-t-elle, fais attention aux domestiques. Ferme la porte.

Rachid haussa les épaules. Tout Amman regardait la télévision israélienne, y compris le Roi. Pour une raison très simple : elle était meilleure que la jordanienne et passait plus de films américains... Mais aujourd'hui, il avait mieux à faire que regarder la télé.

Dès que les pans de la robe bédouine de sa tante eurent disparu, il se replongea dans le remontage de son arme. Durant la guerre civile de septembre 70 il avait acheté à un fedayin blessé son fusil d'assaut et le couvait comme une mère poule. Peu à peu, il avait récupéré des chargeurs et s'exerçait au tir dans le jardin, quand ses parents n'étaient pas là. Il avait toujours adoré les armes et à douze ans avait pratiquement eu sa tête mise à prix par les voisins : il abattait à la carabine tous leurs chats et leurs chiens.

Il entendit la voiture démarrer et respira. Enfin, la paix. Avec amour, il acheva de remonter le G3, fit jouer plusieurs fois le levier d'armement de la main gauche. Finalement, enveloppant l'arme dans une vieille couverture, il la prit sous le bras et se dirigea vers la villa. Ratwa n'allait pas tarder si elle n'était pas en retard comme toujours. Ces Palestiniens étaient tous les mêmes. Des fanfarons inexacts.

Avec ses yeux très bleus, ses cheveux blonds coupés court, son corps mince et son teint pâle, Rachid Charm n'avait pas l'air d'un Arabe. Il appartenait pourtant à une grande famille bédouine. Mais son séjour aux USA l'avait complètement déphasé.

En attendant Ratwa, il se mit à rêver, étendu sur son lit, les yeux au plafond. Sa vie actuelle le dégoûtait. Il grillait d'envie de faire quelque chose d'utile pour le pays qu'il voyait s'enfoncer tous les jours dans le byzantinisme.

Mais quoi ?

— Vous aviez une chance sur cent de revenir vivant... Personne ne va dans ce coin-là la nuit.

Malko se frotta le mollet machinalement : sa blessure le brûlait encore. Il faudrait qu'il aille à l'hôpital italien se faire faire un pansement plus sérieux. Mais son costume d'alpaga noir était bon à

jeter. Un soleil radieux brillait sur Amman, les klaxons étaient toujours aussi bruyants et la vie en apparence normale. Même à l'endroit où on avait failli le tuer la veille. Il avait tenu à y repasser de jour. Quelques fedayins en uniforme jouaient aux cartes devant l'entrée du garage. Sans armes.

— Je voudrais bien revoir cette Ratwa, dit Malko. Pour lui demander la raison de sa subite hostilité.

À force de fréquenter des Anglo-saxons, il finissait par pratiquer lui aussi *l'understatement*. Ziros haussa les épaules :

— Faites une croix là-dessus. Vous ne connaissez pas le camp de Wardate. Une chatte n'y retrouverait pas ses petits. En plus, les fedayins y font la loi... Votre bonne femme est peut-être déjà partie vers les grottes de la vallée du Jourdain. Ils se déplacent beaucoup ces gens-là.

Malko remarqua pensivement :

— C'est curieux, tout tourne autour de Wadi Karak... Fawzia a été sa maîtresse, Carole l'est devenue, je la connais et aussitôt on essaie de me tuer. C'est de lui qu'il faut s'occuper en priorité.

L'Américain dessinait des petits avions sur son sous-main, plus que pensif.

— Difficile, Karak vit dans une maison isolée, près d'Homar et passe le plus clair de son temps au Palais. Il ne se déplace qu'avec ses gardes du corps, il n'a pas de vie mondaine, ne fréquente pas d'étrangers. Et surtout, la confiance du Roi. Le soupçonner, c'est presque un crime de lèse-majesté. En plus, il est très anti-palestinien. Je ne le vois pas allié à une Ratwa...

— Et pourtant, soupira Malko.

Ce n'étaient pas des fantômes qui avaient tiré sur lui. Ni des bédouins.

Terence Ziros laissa éclater sa nervosité. La mine de son crayon cassa avec un bruit sec et il le jeta devant lui.

— Il se trame quelque chose, dit-il. Et c'est en rapport avec notre histoire. Ça se passe sous nos yeux et on ne voit rien. Mais quand ça va dégringoler sur nous, on va souffrir.

— Et si l'Ambassadeur faisait prévenir le Roi, malgré tout ?

Terence Ziros leva les yeux au ciel :

— Pour lui dire que son homme de confiance mijote de l'assassiner... Ou il nous rira au nez, ou il demandera le rappel de l'Ambassadeur. Sans compter Karak : ça fera un type de plus qui viendra brûler l'Ambassade.

« En plus, si c'est vraiment lui, il stoppera tout et bernique. »

Les deux hommes se turent. Un ange tourmenté traversa la pièce, volant au ras du sol.

— Je vais continuer avec Carole, fit Malko. J'apprendrai bien

quelque chose par elle. Sophia Nazzal aussi a promis de m'aider.

— C'est ça, fit Ziros, et achetez-vous une armure. La prochaine fois, ils ne vous rateront pas.

Malko se leva, prêt à quitter le bureau, puis se ravisa :

— J'ai une idée, fit-il. Votre cuisinier : c'est le moment de mettre sa bonne volonté à l'épreuve.

Ziros fronça les sourcils.

— Vous voulez qu'il vous aide à retrouver la belle Ratwa ?

— Tout juste.

L'Américain fit la moue.

— Je ne sais s'il marchera mais on peut essayer. Je lui demanderai à l'heure du déjeuner. Si je le convoque ici, il va être terrorisé.

Dans le taxi qui le ramenait à l'Hôtel Jordan, Malko tenta vainement de faire le point. En additionnant Wadi Karak, conseiller du Roi, Ratwa, Palestinienne de choc et la pulpeuse Carole, sans compter le cadavre de la pauvre Fawzia, il n'arrivait pas à quelque chose de cohérent. Il y avait pourtant un lien entre tous ces personnages...

Sa tension intérieure, reflet de son sixième sens, lui criait qu'un gros pépin était imminent. Mais d'où allait-il venir ?

Les yeux un peu saillants de Ratwa brillaient d'un éclat farouche derrière ses lunettes.

— Jérusalem, martela-t-elle. Jérusalem ! Tu te rends compte que ce chien veut abandonner Jérusalem ! Que Dieu maudisse tous les Hachémites et leurs valets !

Toujours le lyrisme et les paroles creuses. Elle criait si fort que Rachid se dit que les domestiques allaient entendre. L'un d'eux au moins travaillait pour la police politique. Son oncle avait beau être un des piliers du régime, ce n'était pas la peine de s'attirer des histoires. Il prit Ratwa par le coude et l'entraîna derrière la piscine. Là, on ne pouvait les voir de la maison.

Dès qu'ils furent hors de vue des domestiques, Ratwa se colla contre lui, de tout son corps, le tenant par la taille. Elle portait une robe bédouine marron, largement décolletée en carré et par l'entrebâillement, Rachid apercevait deux seins gonflés et agressifs. La plus belle poitrine de l'est du Jourdain.

Le ventre de Ratwa se fit pressant contre le sien :

— Si tu m'aides, murmura-t-elle, je ferai ce que tu voudras, je serai ton esclave soumise, aussi longtemps que tu le souhaiteras.

Encore le lyrisme révolutionnaire... Rachid avait remarqué qu'une certaine nymphomanie allait souvent de pair avec la furia des femmes comme Ratwa. Beau sujet de thèse. Vagin et barricades.

Évidemment à côté des étudiantes sages de Berkeley, Ratwa avait du pep. Les yeux bleus un peu endormis de Rachid se posèrent sur son visage sans grâce. Sans trop savoir pourquoi, il se retrouva en train de pétrir les fesses de la fedayin. Elle ne portait aucun sous-vêtement sous sa robe bédouine. Loin de l'écarter, elle se tortilla si bien que la main du jeune homme se retrouva plaquée sur son sexe. Elle se mordit les lèvres et poussa un gémissement rauque. Ses lunettes tombèrent et ses yeux parurent d'un coup plus petits.

Le blue-jean de Rachid Charm était tendu à se rompre. Ratwa d'un geste preste, baissa le zip et avec l'habileté d'un prestidigitateur, libéra Rachid. Cela aussi faisait partie de la Révolution. Elle sentait qu'il avait depuis longtemps envie d'elle. Cela le lierait à la cause.

— Viens.

Elle le força à s'allonger sur l'herbe, puis se laissa tomber à genoux sur son corps. Presque sans tâtonner, elle s'empala sur lui. La large robe cachait tout. Leur étreinte fut brève et violente. Rachid n'était quand même pas tranquille. Sa tante n'aimait déjà pas Ratwa et ses professions de foi anti-royalistes. Si, en plus, elle apprenait qu'elle débauchait son neveu...

Ils se relevèrent rapidement, et la Palestinienne ramassa ses lunettes. Son ventre était encore contracté. Une fois il faudrait qu'elle passe une nuit avec ce nigaud, qu'elle en profite pleinement. À ses yeux, une vie sexuelle intense était inséparable de son activité clandestine. On ne savait jamais ce que le lendemain pouvait réserver. Et elle se sentait aussi libre de son corps qu'un homme. Quand les fedayins auraient gagné, elle s'offrirait une orgie de jeunes hommes. Frais et forts.

Mais il y avait plus important avant.

— Tu vas nous aider, dit fermement Ratwa.

Les yeux bleus de Rachid Charm ne cillèrent pas. Depuis qu'il connaissait Ratwa, elle lui avait surtout demandé de l'argent... Et parlé de fumeuses combinaisons politiques qui n'aboutissaient jamais. Rachid se sentait différent de tous ces gens grandiloquents, qui annonçaient sans cesse des victoires et n'accumulaient que des défaites.

— Qu'est-ce que vous voulez faire ? demanda-t-il, plein de méfiance.

Ratwa eut un geste magnifique :

— Tu n'entends pas les armés crépiter tous les soirs. Nos glorieux fedayins se battent contre l'oppression hachémite.

— Ils feraient mieux de se battre contre Israël, grommela Rachid. Après tout, nous sommes tous des Arabes...

Ratwa le secoua par sa chemise.

— Traître ! Tu ne sais pas que l'armée fantoche de Hussein tire sur

nos courageux combattants lorsqu'ils reviennent d'opérations ! Et maintenant, il veut abandonner Jérusalem, la Perle du Jourdain. Cela ne te paraît pas monstrueux ?

Rachid Charm hocha la tête mollement. Son séjour aux États-Unis l'avait imprégné de pragmatisme.

La Palestinienne se pencha à son oreille et murmura solennellement :

— L'heure est venue de se débarrasser du tyran.

Cette fois, l'œil bleu de Rachid montra un signe d'intérêt.

— Vous allez le tuer ?

La Palestinienne hocha gravement la tête.

— Oui.

Cela commençait à l'intéresser. Jérusalem, il s'en moquait comme de sa première babouche. Trois ans aux États-Unis avaient émoussé son nationalisme. Par contre, l'État féodal du Roi Hussein le dégoûtait profondément. Il se sentait coupé de sa famille bourgeoise et riche et beaucoup plus près des fedayins qui réclamaient un État palestinien démocratique.

Il avait applaudi aux détournements d'avion et vibré d'espoir lorsque les fedayins avaient fait la loi à Amman. Puis tout s'était dilué dans le désordre et l'anarchie. L'Armée royale avait repris le dessus et, divisés, les fedayins avaient dû rentrer dans la clandestinité.

Liquidier Hussein, c'était un fait d'armes dont on parlerait dans le monde entier. Si on réussissait. À la dernière tentative, Cherif Nasser, l'oncle du Roi, un colosse, avait haché les assaillants à la mitrailleuse lourde, en plein Amman... Le Roi se déplaçait sans horaire précis et très vite. Les fedayins n'avaient jamais brillé par l'organisation et les bédouins qui entouraient Hussein étaient inachetables...

Un attentat demandait une sérieuse préparation...

— Comment allez-vous faire ? demanda-t-il.

Ratwa se ferma comme une huître.

— Je te le dirai plus tard. Mais je t'ai réservé le rôle le plus difficile et le plus glorieux aussi. Es-tu prêt à tirer sur le Roi pour sauver Jérusalem ?

Jérusalem, c'était le cadet de ses soucis. Mais, Hussein liquidé, les fedayins relèveraient la tête...

— Je vais réfléchir, fit-il prudemment. Mais cela doit être bien organisé.

Ratwa le fixa de son regard brûlant, masquant sa déception. Elle avait absolument besoin de Rachid. Aucun autre n'avait à la fois son sang-froid et son adresse. Et c'était un pur. Qui ne parlerait pas et ne reculerait pas. Dans quelques jours, je te préviendrai, dit-elle. D'ici là, ne quitte pas Amman. Qu'Allah veille sur toi.

Totalement athée, Rachid Charm ne releva pas. Tout ce folklore

l'agaçait. Mais cette fois, c'était peut-être sérieux. Ratwa avait la réputation d'être courageuse et fanatique, en dépit de son lyrisme et de sa phraséologie.

La jeune femme respira profondément. Peut-être allait-il devenir célèbre, après tout...

La voix de Carole était lointaine, froide.

— Pas ce soir, je n'ai pas le temps.

Malko serra les dents. Il avait l'impression que quelqu'un soufflait ses réponses à la jeune Anglaise. Il prit son ton le plus enjoué pour demander :

— Et si nous allions manger un peu de caviar au Sports-City pour déjeuner demain.

Silence. Puis, la voix de Carole, toujours aussi évasive, contrainte :

— Je ne sais pas, je ne pense pas. Je n'ai pas le temps de vous voir ces jours-ci.

Malko n'osait pas lui rappeler leur conversation... Il ne pouvait pourtant pas abandonner la partie aussi facilement.

— Je vous rappellerai demain, annonça-t-il.

Carole avait déjà raccroché.

Bizarre, bizarre...

Malko alla s'asseoir au bar et commanda un « acir-lemon ». Avec une furieuse envie de se rendre Kutheir Street pour voir ce qui s'y passait.

Il se retint et décida d'attendre sa rencontre avec le cuisinier. Carole, il savait où la trouver. Et s'il brusquait les choses, il n'en tirerait plus rien.

— En week-end ! oh oui, ce serait chouette !

Elle en roucoulait de joie, Carole. Quant à celui qui venait de lui faire cette honnête proposition, il se rengorgeait de sa conquête.

En étirant beaucoup sa robe en tissu argent on aurait pu en faire deux mouchoirs.

Les seins jaillissaient jusqu'aux aréoles et les longues jambes bronzées étaient offertes à l'admiration du Tout-Amman jusqu'en haut des cuisses.

Avec la béatitude égoïste du futur propriétaire Franco Juarez, Manuel les effleurait parfois de son regard velouté. Le colonel Gorgour continua à tendre l'oreille, sans se retourner. Encore une tuile.

Depuis le début de la soirée, cet Espagnol ne quittait pas Carole

d'une semelle. Elle devait en être à son cinquième whisky et parlait beaucoup trop fort. Par contre, les regards qu'elle jetait à l'attaché militaire espagnol étaient sans équivoque : elle mourait d'envie de mettre dans son lit ce beau jeune homme brun, distingué et élégant.

Khamis Gorgour en était malade.

Et cet imbécile qui voulait l'emmener à Akaba !

À 350 kilomètres de Amman. Si Wadi Karak apprenait cette escapade il la répudiait immédiatement. Et tout était compromis.

Bien sûr, il pouvait interdire à Carole de suivre son hidalgo, mais il y avait un risque. Psychologiquement, la jeune Anglaise avait atteint la limite de rupture. Si elle allait tout raconter à Wadi, c'était encore pire. Il fallait donc agir de l'autre côté. Déguster le bel Espagnol de s'occuper de Carole. Avec tact.

Raide comme un piquet, en grand uniforme, le Colonel Gorgour observait les invités du Général Chakri d'un œil morose. Soirée officielle et mondaine pour fêter l'arrivée à Amman des deux Boeing flambant neufs de l'ALIA... Le Tout-Amann était là. Et bien entendu, les quatorze hôtes de toutes les nationalités. Représentant une bonne demi-douzaine de Services de Renseignements. L'Intelligence Service n'était pas la seule à avoir des idées.

Le Colonel trépinait intérieurement. Il ne voulait pas quitter Carole d'une semelle, mais il y avait d'autres dangers à éliminer...

Quand il pensait à Ratwa, le Tcherkesse avait des envies de meurtre.

Se mettre à cinq et rater un homme seul attiré dans un endroit désert ! Et ça voulait faire des Viêt-nam...

Maintenant la CIA était alertée pour rien. Il ne pourrait pas tenir Carole en main indéfiniment. Il lui fallait encore une semaine. Mais chaque heure représentait un danger mortel. Si la jeune Anglaise allait tout raconter à cet agent de la CIA, il fallait décommander le plan. Avec les conséquences que cela comportait...

Pour se calmer, le Colonel prit un verre de J & B sur un plateau et le vida d'un coup. L'alcool lui rendit en partie son optimisme. Il allait s'occuper lui-même de ce gêneur. Heureusement qu'il était plus efficace que les fedayins.

— Alors, Colonel, ces blindés ?

Khamis Gorgour s'arracha un sourire : le directeur de l'aviation civile était un gros Palestinien affable et moustachu précédé d'une bedaine impressionnante, égrenant perpétuellement entre ses gros doigts un chapelet d'ambre.

— Notre entraînement se poursuit, fit Gorgour.

Du coin de l'œil, il continuait à surveiller Carole. Quand elle aurait été se coucher – sans son Rudolph Valentino – il prendrait la route du camp de Wardate.

Fouad contemplait Malko avec une crainte respectueuse. Il avait une bonne tête, des yeux francs, des dents éblouissantes. Et une énorme reconnaissance pour Terence Ziros.

— Je veux bien essayer, dit-il, mais c'est dangereux pour Monsieur...

Monsieur, c'était Malko.

Ce dernier sourit. Ce ne serait pas pire que les rendez-vous galants de Ratwa.

— Je veux seulement savoir où elle se cache, expliqua-t-il. Ensuite, je me débrouillerai tout seul.

Fouad sembla extrêmement soulagé de cette précision. Il était mal à l'aise à l'Ambassade, debout comme pour un interrogatoire, ayant refusé le siège offert par le Conseiller.

— Quand pouvons-nous y aller ? demanda Malko.

— Demain soir.

— Où nous retrouverons-nous ?

De nouveau, le Palestinien sembla affolé. Puis son visage s'éclaira :

— Vous connaissez le restaurant Jordan, dans King Fayçal Street ? Il y a une pâtisserie au rez-de-chaussée. Je serai là vers neuf heures. Ne m'abordez pas, suivez-moi seulement. Quand nous serons hors du centre, nous pourrons nous montrer ensemble.

C'était un homme prudent.

— D'accord, dit Malko, je vous attendrai à neuf heures.

Fouad se cassa en deux et sortit à reculons. Les 3 000 dollars de Ziros étaient un bon investissement. Celui-ci attendit que le Palestinien soit sorti :

— C'est un brave type, fit-il. Il ne vous doublera pas. Mais vous serez quand même en danger. Votre bonne femme est chez elle là-haut. Si elle veut vous liquider, personne ne lèvera le petit doigt pour vous défendre...

Malko ôta ses lunettes noires :

— Je m'en doute.

— Et Carole ?

— Le mur. Elle ne veut plus me voir. Quelqu'un le lui a interdit. Wadi Karak probablement. Elle a peur de perdre son gagne-pain. Ou d'autre chose. Pourtant, elle ignorait l'histoire Fawzia...

Ziros dessinait de petits avions.

— Si on savait pourquoi Ratwa protège Wadi Karak un de ses pires ennemis, on aurait drôlement avancé...

— C'est pour cela que je vais au camp de Wardate, fit Malko,

résigné. J'espère que j'en ressortirai et que j'y apprendrai quelque chose.

Terence Ziros se leva et lui frappa sur l'épaule amicalement :

— Ne vous en faites pas. Je serai toujours là pour vous envoyer des fleurs...

— Et la Lionne ?

— Pas de nouvelles. J'espère qu'elle ne va pas faire un carton elle aussi : jamais deux sans trois...

CHAPITRE VIII

Franco Juarez noua son foulard de soie en sifflotant et se regarda dans la glace. Il était vraiment le diplomate le plus élégant d'Amman. Avec ses cheveux noirs très fournis impeccablement ramenés sur le côté, son beau visage d'hidalgo sûr de lui, ses 1,81 m et sa Mustang, c'était la coqueluche de la ville. Toutes les dames infidèles et pas trop vieilles étaient passées par son luxueux petit appartement, à deux pas de l'Ambassade d'Espagne.

Il les y traitait bien, alternant la fougue castillane et le Champagne de France.

Hélas, le choix était assez réduit à Amman. La dernière favorite – ou plutôt son mari – venait d'être muté au Caire, et pendant quelques jours. Franco avait broyé du noir, envisageant même dans son désespoir de goûter aux jeunes Arabes. Après tout, le célèbre Colonel Lawrence avait pratiqué ce sport local et cela ne lui avait pas trop mal réussi...

Les ambitions de Franco étaient beaucoup plus limitées : ensoleiller son séjour à Amman de quelques conquêtes agréables et regagner ensuite Madrid, sa Lamborghini et ses ravissantes débutantes. Avec l'auréole du héros exotique et l'odeur de sable chaud du Wadi-Rum.

Depuis qu'il avait rencontré Carole au cocktail de l'ALIA, sa vie avait changé. Même à Madrid, une créature comme elle couperait le souffle aux débutantes desséchées par l'eau bénite et l'Opus Dei. Pour la première fois de sa vie, Franco s'était comporté en homme mal élevé : il l'avait accaparée toute la soirée, montant une garde vigilante auprès d'elle.

Depuis, ils avaient déjeuné ensemble, au sinistre restaurant de Sports-City. Avec un Himalaya de caviar et de vodka. Le soir, le jeune Espagnol l'avait emmenée chez son copain Pépé, aux caves de la Villa Rosaq, seul endroit où l'on puisse danser à Amman. Il n'y avait qu'eux et ils s'étaient réfugiés dans le coin le plus sombre. Danser un slow avec Carole avait été l'épreuve de sa carrière de diplomate, Émoustillée par la vodka, Carole se comportait avec la charmante impudeur d'une genon.

Ils n'avaient pas fait l'amour parce qu'elle n'avait pas voulu découcher et refusé de l'amener chez elle. Ils s'étaient longuement caressés dans la Mustang, comme des collégiens, et finalement, tirant

un foulard de soie de son sac, Carole avait eu pitié de lui.

La sueur perlait encore au front de Franco en pensant à ces secondes-là. Hélas, pas la sueur de la honte... Plusieurs fois, au téléphone, Franco avait reparlé du week-end à Akaba. Carole était toujours aussi enthousiaste. Pendant trois jours il n'avait pu la voir, obligé de chaperonner son homologue au Caire, en visite à Amman. Un Colonel sévère aux yeux de qui les créatures comme Carole n'avaient qu'une destination : le bûcher.

Maintenant, il partait. C'était jeudi et le week-end jordanien commençait. L'Ambassadeur compréhensif avait autorisé Franco à enchaîner ensuite sur le week-end européen. Ce qui lui donnait quatre jours pour profiter de Carole.

On frappa à la porte. Franco entendit son valet de chambre ouvrir et la voix de son Ambassadeur. Il courut à sa rencontre. L'autre le contemplait mi-figue, mi-raisin.

— Alors, bel étalon... Prêt pour les performances.

Franco rit nerveusement. Fou de joie. Il n'attendrait pas Akaba. À partir de Ma'an, la route était déserte et le désert de Wadi-Rum accueillant.

— Je pars tout à l'heure, Excellence, dit-il.

L'Ambassadeur sourit.

— Eh bien, bonne chance. Ce soir, j'ai encore un de ces ennuyeux cocktails mondains. Vous penserez à moi. Bonsoir.

Resté seul. Franco se regarda une dernière fois dans la glace puis décrocha le téléphone afin de prévenir Carole qu'il arrivait.

La sonnerie retentit plusieurs fois. Franco sentit sa joie fuir d'un seul coup. Ce n'était pas possible ! Il en aurait pleuré, de rage et de dépit. Elle l'avait oublié ou elle avait changé d'avis. Puis, au moment où il allait raccrocher, on répondit. D'abord, il ne reconnut pas la voix de Carole. Elle était basse, tremblante, avec des aiguës soudaines. Comme si elle avait du mal à se contrôler.

Mais Franco n'écoutait pas.

— J'arrive ! dit-il. Vous êtes prête ?

Il y eut un long silence, puis Carole répondit d'une voix presque inaudible :

— Non, ne venez pas.

Franco retint de justesse un juron contre le saint nom de Dieu, puis se raccrocha à l'ultime espoir.

— Vous n'êtes pas encore prête ? demanda-t-il d'un ton faussement enjoué.

Nouveau silence. Puis Carole répondit en ânonnant comme si on lui dictait sa réponse :

— Je suis fatiguée. Je ne veux pas aller avec vous.

En d'autres circonstances, Franco se serait incliné.

Mais Carole était trop belle et il avait donné congé à sa maîtresse habituelle, la femme du Conseiller Culturel australien.

— Mais ce n'est pas possible, tout est prêt, j'ai retenu l'hôtel à Akaba.

Pauvres prétextes. Il n'avait jamais été si vexé de sa vie. Ni si frustré. Il revoyait la main de Carole autour de lui dans la Mustang, il sentait le bout de ses doigts, le satiné de sa peau. Il la voulait. Coûte que coûte.

— Je viens vous chercher, dit-il. Tout de suite.

Il eut le temps d'entendre le cri de Carole avant de raccrocher.

— Non, non ! Restez chez vous.

Il y avait un tel désespoir, une telle violence qu'il faillit obéir. Puis le désir fut le plus fort. Elle devait avoir bu, ou avait une soudaine crise de cafard, mais il saurait bien la convaincre. Il rafla les clefs de la Mustang sur la commode et claqua la porte. La valise était déjà dans le coffre de la voiture ; la nuit était tombée bien qu'il ne soit que sept heures.

Franco avait la main sur la poignée de sa portière quand il entendit l'explosion. Il vit une lueur orange en haut du chemin en cul-de-sac mais n'eut pas le temps d'avoir peur.

La roquette explosa sur l'aile avant de la Mustang, déshabillant le jeune Espagnol. Son corps disloqué fut projeté à plusieurs mètres, contre la porte du garage. La jambe droite resta coincée sous la voiture et un large morceau de son visage gicla à travers la rue.

L'Ambassadeur sortit en courant de sa résidence en entendant l'explosion toute proche. Tout de suite, il vit la Mustang fumante et le corps de Franco couvert de sang. Il cria à travers la porte ouverte :

— Vite, appelez l'hôpital italien, qu'ils envoient une ambulance.

Il s'agenouilla près du conseiller militaire et comprit tout de suite qu'il n'y avait plus rien à faire. Le sang giclait à gros bouillons de l'affreuse blessure. Une partie du thorax était enfoncée, le côté droit du visage manquait. Franco râlait. Dans son coma il serra la main de l'Ambassadeur et murmura :

— J'ai mal, j'ai mal, faites-moi une piqûre.

L'Espagnol leva la tête. Il n'avait pas pensé au danger.

La rue était calme. Au bruit de la roquette, tout le monde était rentré. Pourquoi cette agression à cette heure ? La Mustang était connue dans tout Amman : c'était la seule. On savait qu'elle appartenait à un diplomate neutre... C'était incompréhensible.

Le jeune homme eut quelques convulsions et mourut dans ses bras. La Mustang brûlait doucement, dans une horrible odeur de

caoutchouc calciné.

Une « Land-rover » de la police militaire surgit, toutes mitrailleuses braquées. Un peu plus, elle tirait sur l'Ambassadeur. Les bédouins sautèrent à terre et partirent en courant dans l'impasse.

Carole sanglotait convulsivement dans ses mains. Dans un coin de la pièce, le colonel Gorgour fumait, impassible. Sa rage était tout intérieure. Il n'aurait décidément que des problèmes avec cette fille. Quelle idiote d'accepter de partir en week-end.

L'élimination de Franco était devenue indispensable. Il avait absolument besoin que la jeune Anglaise reste à Amman avec Wadi Karak. Sa main droite jouait au fond de sa poche avec le petit « walkie-talkie » qui venait de lui servir à transmettre l'arrêt de mort de Franco Juarez, en arabe, devant la jeune Anglaise.

Dans les yeux de Carole, il voyait une peur animale, viscérale. Elle était fascinée, comme par un serpent. Maintenant elle obéissait au doigt et à l'œil.

Le Tcherkesse entendit la sirène d'une ambulance. Pour une fois, les fedayins ne s'étaient pas esquivés. Ratwa disposait quand même d'un petit noyau de durs. Il fallait avoir quelque chose dans le ventre pour venir tirer une roquette en plein Djebel Amman.

CHAPITRE IX

À travers la porte de l'escalier desservant la grande salle en sous-sol, Malko apercevait les piles de gâteaux multicolores de la boutique du rez-de-chaussée. Si le restaurant « Jordan » était désert, la pâtisserie ne désemplassait pas. Presque à chaque minute quelqu'un entraînait acheter un gâteau. À chaque nouvel arrivant Malko se décrochait le cou : Fouad, le cuisinier de Terence Ziros était en retard. Les deux dernières journées avaient passé à toute vitesse. Ajoutant un nouveau mystère : le meurtre de l'attaché militaire d'Espagne. Malko se demandait si ce brutal assassinat était lié à l'affaire dont il s'occupait. Fouad était sa dernière chance. Carole faisait la morte. Impossible même de la joindre au téléphone.

Le cuisinier avait près d'une demi-heure de retard. Pourvu qu'il n'ait pas changé d'avis.

Malko repoussa l'assiette de poulet de course cuit à l'huile de vidange ; un Moussaranh, selon la dénomination locale. Infect. La bête reposait sur une grosse galette imbibée d'huile. Les hors-d'œuvre étaient du même tonneau. Toujours l'éternelle purée de pois cassés huileuse. Même pas de piments. La tristesse. Quant à la bière locale, elle était loin de valoir une bonne Heineken...

Dans le fond de la salle du Jordan, un garçon crasseux attendait visiblement que Malko, seul et unique client, s'en aille, pour aller se coucher. En face, m'Ali-Baba n'ouvrait même pas le soir. Sans sa pâtisserie, le Jordan en aurait fait autant. À quoi bon rester ouvert ? Depuis la guerre civile, les gens restaient chez eux le soir.

Malko sursauta : un homme venait d'entrer dans la boutique. Il ne le voyait que de dos. La silhouette ressemblait à celle de Fouad. Puis l'homme montra son visage : ce n'était pas le cuisinier de Terence Ziros. Le néon se reflétant sur les murs verts commençait à le déprimer. Plus aucune voiture ne passait dans King Fayçal Street. Il aperçut furtivement une patrouille mixte, fedayin en Kouffieh et soldat de l'Armée Royale arpentrant le trottoir nonchalamment. Une des contradictions d'Amman, résultat des innombrables « trêves » rompues à peine l'encre sèche.

C'était la Jordanie.

Une Land-rover stoppa devant le restaurant dans un crissement de freins. Un officier de la police militaire en uniforme bleu entra dans le magasin, suivi de deux soldats à casque à pointe.

Il apostropha l'employé derrière le comptoir. Instantanément Malko sentit le pépin. Il se retourna. Deux employés en blanc avaient surgi devant l'unique porte donnant sur la cuisine. Pour se donner une contenance, il but une gorgée de sa bière. Là-haut, dans le magasin il y avait une discussion animée entre l'officier et le marchand de gâteaux.

L'officier apparut en haut de l'escalier, balaya la salle du regard, et s'engagea dans les marches, fixant Malko.

Celui-ci ne broncha pas.

Le Jordanien, un grand gaillard de 1 m 90 avec une épaisse moustache noire, la main sur l'étui de son pistolet, se planta devant sa table.

— Vos papiers, demanda-t-il en anglais d'un ton désagréable.

Malko leva sur lui des yeux dorés et calmes.

— Pourquoi ?

L'officier fronça les sourcils.

— Vous refusez ?

— Je ne vois pas pourquoi vous me demandez mes papiers, remarqua calmement Malko. Je suis un touriste en train de dîner tranquillement.

Le Jordanien eut un ricanement méprisant :

— Vous n'êtes pas un touriste ordinaire. Vous êtes un espion israélien.

Ça y était. D'où venait ce nouveau coup ? Comment l'avaient-ils retrouvé au Jordan ? Il réalisa brusquement qu'il avait laissé un message au standard de l'hôtel, disant où il dînait. Pour Carole ou Sophia. Brusquement le pistolet extra-plat parut très lourd à sa ceinture. Il aurait dû s'en débarrasser. Un petit groupe d'employés observait craintivement la scène, de la pâtisserie. Les deux soldats barraient la porte.

Malko se força à sourire :

— C'est ridicule. Si vous m'accompagnez à mon hôtel, vous verrez que tous mes papiers sont en ordre. Je n'ai rien d'Israélien...

L'officier le foudroya du regard :

— Vous mentez. Vous êtes un espion. Nous venons de trouver dans votre chambre une radio clandestine et des renseignements militaires confidentiels.

Cela se gâtait. Malko se préparait à protester quand il pensa au cuisinier palestinien. S'il venait se jeter dans la souricière cela n'éclaircirait pas les choses.

Il fallait filer coûte que coûte. Calmement il se leva et toisa l'officier avec une froideur qui décourageait la familiarité.

— Je vous suis. Et j'exige d'être confronté avec la personne qui m'a dénoncé.

Il venait d'avoir une intuition fulgurante : si quelqu'un l'avait dénoncé, cela ne pouvait être que le mystérieux traître de l'entourage royal. Probablement Wadi Karak. Tout se mettait en place.

Sans répondre, l'officier le prit par le bras pour l'entraîner.

Malko se dégagea fermement. Avec une inquiétude subite.

— Vous avez un mandat d'arrêt ?

L'autre haussa les épaules furieux.

— Je n'ai pas besoin de mandat pour les espions. Je vous ai dit que j'avais des ordres.

— Qui vous a donné ces ordres, fit sèchement Malko.

Une fraction de seconde, il crut que l'officier allait lui répondre. Mais, le Jordanien se recula et sortit à moitié son colt 38 de son étui.

— Vous venez ou non ?

Malko avait peur. Cela sentait furieusement la liquidation discrète couverte par des ordres « supérieurs ». Abattu au cours d'une tentative de fuite. Une tombe de plus au cimetière des barbouzes méritantes.

Cela se gâtait. Malko se retourna et appela le garçon. Au moins ne pas laisser de dettes. L'addition était toute prête. Il posa un dinar et se leva.

— Puis-je téléphoner à mon Ambassade ?

— Non.

Cela sentait de plus en plus mauvais. Malko n'avait plus du tout envie de partir. Tant pis pour le cuisinier.

Il regarda en direction de la pâtisserie : les soldats en casque à pointe étaient plongés dans la contemplation des gâteaux aux pistaches.

— Levez les mains, ordonna l'officier.

Il avait sorti son pistolet, un Colt 38 automatique.

Malko obéit.

Le Jordanien le fouilla superficiellement. Avec un glapisement de joie, il tomba immédiatement sur le pistolet extra-plat dont il soulagea Malko. Il le lui brandit sous le nez :

— Alors, vous niez encore que vous êtes un espion !

Malko répliqua froidement :

— Dans ce cas, vous devriez arrêter aussi l'Ambassadeur des États-Unis. Il a une mitraillette. C'est sûrement un espion...

Mais le Jordanien se moquait de l'Ambassadeur. Il glissa le pistolet de Malko dans sa poche.

— Vous êtes un espion, répéta-t-il, comme pour se convaincre.

Malko avait baissé les bras et se dirigeait vers la pâtisserie, sans se presser. Cherchant désespérément comment il allait échapper à l'arrestation.

— N'essayez pas de fuir !

Malko crispa les muscles de son dos. Le Jordanien était capable de

tirer. Tout dépendait des ordres qu'il avait reçus.

Quatre à quatre, il bondit dans l'escalier. L'officier glapissait déjà derrière lui. Les deux soldats, surpris, abandonnèrent les pistaches et se dressèrent devant Malko.

Ce dernier bifurqua brusquement derrière le comptoir chargé de gâteaux. S'il parvenait à fuir, il foncerait chez Terence Ziros ou chez Sophia Nazzal. Ensuite on verrait.

De toutes ses forces, il saisit l'énorme plateau de gâteaux à la pistache et le projeta sur les deux soldats. Puis, sautant par-dessus le comptoir, il plongea par la porte ouverte. Les trois bédouins qui sommeillaient dans la Land-rover n'eurent pas le temps de réagir. Courant comme un dératé, Malko traversa King Fayçal Street, fonçant vers Khadyam Road.

On siffla derrière lui. La rue était absolument déserte. Quelques bistrots débitant du chawerma⁽⁵⁾ étaient encore ouverts dans Khadyam Road. Il hésita à se cacher dans un magasin complètement détruit durant la guerre civile. Mais c'était sans issue. Il entendit le claquement de la culasse d'une mitrailleuse de 30, suivi d'un cri rauque. Automatiquement, il plongea sur l'asphalte derrière le terre-plein central. Juste au moment où une longue rafale arracha des morceaux de goudron à l'endroit qu'il venait de quitter. Roulant sur lui-même, il parvint au trottoir. Une ruelle sombre s'ouvrait devant lui : il s'y engouffra.

Au bout de dix mètres il se heurta à un escalier montant vers la colline. Malko trébucha sur les marches noires et sales. Des cris et des appels venaient de King Fayçal Street.

L'escalier aboutissait à une porte de bois. Malko essaya de l'ouvrir. Fermée. Une voix d'homme appela à l'entrée de l'impasse. Aussitôt, il s'aplatit sur les marches. Bien lui en prit : une rafale fit voler des éclats de bois au-dessus de sa tête.

Les Bédouins n'avaient pas le sens des nuances.

— Rendez-vous, cria la voix de l'officier Jordanien en anglais.

Inutile de se faire tuer. Malko cria de tous ses poumons :

— Ne tirez pas !

Pistolet au poing, l'officier jordanien avançait avec précautions dans l'impasse. Comme il était entre lui et les bédouins, Malko se releva et s'avança vers lui, les mains sur la tête. Position manquant de dignité pour une Altesse Sérénissime, mais comme disent les Arabes « Mieux vaut un chien vivant qu'un lion mort ». Le Jordanien bondit lui enfonçant le canon de son Colt dans l'estomac. Il écumait :

— Sale espion, on va vous fusiller !

Les Bédouins s'étaient rapprochés, mourant visiblement d'envie de faire un carton sur Malko, le doigt sur la détente de leur fusil d'assaut. Ce n'était pas tous les jours qu'on trouvait un espion israélien dans les

rues d'Amman... Poussant Malko devant lui, l'officier le ramena dans le King Fayçal Street. Le restaurant Jordan avait déjà baissé son rideau de fer. On poussa sans ménagement Malko dans la Land-rover et deux bédouins s'assirent pratiquement sur lui.

Le véhicule fit demi-tour et le capitaine aboya :

« Founduk Abu Nuwar ! »

Hôtel Abou Nuwar. C'est ainsi que l'on surnommait par dérision le Centre d'interrogatoire des barbouzes royales... Le bâtiment verdâtre, ultra-moderne, avec six étages de cellules aux fenêtres minuscules, et des caves pour les interrogatoires, que Malko avait aperçues le jour de son arrivée.

Un des immeubles les plus modernes d'Amman. La fierté de la Dai'rat Al Amin Al A'Am⁽⁶⁾. Beaucoup mieux que l'Intercontinental. Évidemment le service laissait à désirer. Surtout pour un supposé espion israélien.

Le Capitaine se retourna vers Malko le calot de travers.

— On va te faire avouer, dit-il en mauvais anglais.

L'ennui c'est que Malko n'avait rien à avouer.

L'homme était fascinant de beauté. Le sosie d'Omar Sharif, en plus farouche. Il portait l'uniforme de l'Armée Jordanienne, sans insigne de grade. Au milieu d'un visage basané, ses yeux clairs très enfoncés brillaient d'une lueur inquiétante. Il était grand, bien découpé et parlait parfaitement anglais. Depuis trois heures qu'il était en face de lui, Malko ne lui avait vu qu'une seule expression : dure, lointaine, méprisante. Il fumait sans arrêt des cigarettes locales, qu'il prenait dans une boîte sur la table devant lui.

La pièce n'avait aucune ouverture, à part la porte. En dehors de la table et de la chaise de l'officier, il n'y avait qu'un fauteuil de fer sur lequel était lié Malko.

— Qu'êtes-vous venu faire en Jordanie ?

Pour la trentième fois, l'officier répéta sa question. De la même voix égale.

Malko soupira :

— Je vous l'ai dit. Je suis chargé par un groupe financier américain de prospector les possibilités touristiques de la Jordanie. La International Fund Development a son siège social à Denver, dans le Colorado. C'est facile à vérifier.

Avec une existence parfaitement légale et entièrement inféodée à la Central Intelligence Agency. Mais l'officier jordanien n'était pas obligé de savoir cela. D'ailleurs, il paraissait s'en moquer.

Le Jordanien étendit le bras vers la table :

— Et ça ?

« Ça », c'était un petit poste émetteur-récepteur de fabrication japonaise, pas plus grand qu'un gros livre, dont l'antenne avait été dépliée, et un stick de déodorant Narta. On avait retiré le gel pour le remplacer par deux feuilles de papier. L'officier les déplia et les brandit devant Malko.

— C'est pour le tourisme que vous avez dressé la liste des unités blindées jordaniennes, demanda-t-il ironiquement, avec leurs allocations de munitions et d'essence ?

« Qui vous a communiqué ces renseignements ? Si vous avouez, nous en tiendrons compte. Cela ne peut être qu'un officier supérieur. Il est encore plus coupable que vous.

Malko respira profondément :

— Je vous ai déjà dit que je n'ai jamais vu ni ce poste, ni ces documents.

— Ils étaient dans votre chambre, dissimulés derrière le lavabo de la salle de bains.

— Quelqu'un les y a mis. Pour me faire accuser. La personne qui m'a dénoncé.

— Et pourquoi vous aurait-on dénoncé ? demanda doucereusement le Jordanien. Vous avez des ennemis dans ce pays ?

Malko ne répondit pas. S'il disait la vérité, tout le plan de la CIA s'écroulait. Maintenant, il était certain que l'homme qui avait machiné son arrestation était le même que celui qui complotait d'assassiner le Roi. Mais il fallait s'en sortir sans en parler.

— Je n'en sais rien, dit-il. Je veux voir quelqu'un du Consulat Américain. Je ne comprends rien à cette histoire...

Le beau Jordanien secoua la tête, sincèrement désolé. Son doigt désigna un autre objet sur la table :

— Et ceci ? On l'a aussi glissé dans votre ceinture sans que vous vous en rendiez compte ?

Le pistolet extra-plat de Malko. Intéressé, l'officier le retourna sous toutes les coutures.

— On me l'a prêté.

— C'est curieux qu'il ne porte aucune marque, remarqua le Jordanien... Il est très léger, la culasse est en titanium probablement ? Vous savez qu'il est interdit d'avoir une arme dans ce pays ?

Alors que la mitrailleuse légère était le seul instrument du dialogue fedayin-Armée Royale. Encore un sérieux concurrent à l'Oscar de l'humour noir.

— J'ignorais cette interdiction, fit Malko.

L'officier reposa le pistolet.

— Votre système de défense est grotesque, remarqua-t-il.

Il fixa son prisonnier sans rien dire. Son regard faisait froid dans le

dos à Malko. Ce n'était pas l'hystérie xénophobe et brouillonne des Irakiens, mais un professionnel qui prenait son temps et agissait sans brutalité inutile : on ne l'avait pas encore touché.

— Vous mentez, répéta le Jordanien. Vous êtes un espion juif. D'ailleurs, vous avez été dénoncé.

Malko sauta sur l'occasion :

— Par qui ? Confrontez-moi.

Pour la première fois, l'officier montra des dents éblouissantes de blancheur dans un sourire de carnassier.

— Ne me prenez pas pour un imbécile. Pour la dernière fois, vous refusez de parler ?

Malko éprouva un picotement désagréable sur le dessus de ses mains. La peur physique. Il n'avait aucune aide à espérer. Il était aux mains des autorités légales d'un pays indépendant qui l'accusaient d'espionnage. Avec des preuves. Tout le poids de la CIA s'arrêtait aux portes de l'hôtel Abu Nuwar.

Les nations jeunes sont très pointilleuses...

On lui avait enlevé sa montre, mais il calcula qu'il devait être à peine plus de minuit.

La nuit allait être longue. On frappa à la porte de la cellule et un bédouin entra, portant une tasse de café turc. L'officier la but et la rendit. Puis, il se retourna vers Malko.

— Vous avez tort de ne pas avouer.

Malko hésita une fraction de seconde avant de répondre. Il n'y avait plus qu'à faire confiance à son étoile.

— Je n'ai rien à dire.

L'officier se leva.

— C'est ce que nous allons voir.

CHAPITRE X

Terence Ziros dormait à poings fermés quand son subconscient l'avertit d'un bruit inhabituel. Ce n'étaient pas les rafales. Il y était habitué. L'Américain se réveilla en sursaut et se dressa dans le noir. Il s'était couché très tôt, épuisé par une série de meetings.

D'abord, il ne perçut rien d'inhabituel. Puis les coups frappés à la grille de fer de la villa parvinrent à son tympan.

Il se leva, passa une robe de chambre et écouta, appuyé à la fenêtre. Les coups continuaient. Depuis qu'il avait dû expédier sa famille à Beyrouth, comme tous les membres de l'Ambassade US, il était tout seul dans la villa. Les domestiques couchaient en ville, dans leurs clapiers.

Ces coups l'inquiétèrent. À cette heure, il n'y avait plus que les fedayins et l'armée à se promener dans les rues d'Amman. Il faillit aller se recoucher puis la curiosité fut la plus forte. Sans allumer, il alla dans son bureau prendre une mitraillette Beretta – la même que celle de l'Ambassadeur – l'arma et sortit par la porte de derrière.

Lorsqu'il arriva à la grille, sans avoir fait de bruit, les coups continuaient. À la fois discrets et insistants. Ziros prêta l'oreille, intrigué. Puis, il se colla au mur la mitraillette prête à tirer et appela :

— Qui est là ?

Ainsi, au cas où on tirerait à travers la porte, il n'était pas touché et pouvait riposter. Pour ne pas avoir pris cette précaution élémentaire, son prédécesseur à Amman avait encaissé un chargeur entier de Kalachnikov dans le ventre, sans qu'on sache jamais qui avait appuyé sur la détente.

— C'est moi, c'est Fouad !

Terence Ziros sursauta en reconnaissant la voix de son cuisinier. Qu'est-ce qu'il faisait là, alors qu'il aurait dû être avec Malko au camp de Wardate ?

À moins que cela ne soit un piège.

— Tu es seul ?

— Oui. Ouvrez vite, Monsieur Ziros.

La voix était réellement angoissée. Tout doucement, l'Américain tourna la clef et se rejeta en arrière, dans l'ombre du mur. Un pistolet sur la nuque, la plupart des êtres humains sont prêts à toutes les abjections.

Fouad se glissa dans le jardin et referma la grille. Il était bien seul.

Il vit le canon de l'arme braquée sur lui et sourit :

— Vous êtes prudent, Monsieur Ziros.

À Amman, c'était une vertu cardinale.

Les deux hommes regagnèrent la maison. Ce n'est qu'une fois en sécurité que Fouad lâcha d'un coup :

— Votre ami vient d'être arrêté par la police militaire. Juste avant que je le retrouve. J'ai vu la Land-rover avec les bédouins et je me suis méfié. Après, ils ont ratissé le quartier. Je me suis caché et je suis venu vous prévenir. Ils ont tiré.

Il est peut-être mort...

Ziros posa sa mitraillette. Pourquoi diable avait-on arrêté Malko ?

Cela sentait la machination vicieuse et locale.

— Merci, dit-il. Tu vas coucher ici, c'est trop dangereux de repartir chez toi. Les Bédouins te tireraient dessus.

Fouad se confondit en remerciements. Sa femme serait inquiète, mais cela valait mieux que d'être veuve.

L'Américain était déjà en train de composer un numéro au téléphone. La sonnerie retentit interminablement avant que l'on décroche. C'était son ami le Colonel Chérif Sait, un des pontes de l'Armée Jordanienne.

— Chérif, fit l'Américain, je suis désolé de te déranger maintenant, mais je viens d'apprendre qu'on avait arrêté un important espion israélien en ville... Tu as entendu parler de quelque chose ?

Le Jordanien éclata de rire. Il avait de l'humour, chose rare chez un Arabe. Féru de Dom Pérignon et de bonne chère, c'était le plus « occidental » des officiers jordaniens. De plus, un excellent officier de blindés.

— Tu as peur que ce soit quelqu'un de chez toi ? On ne va pas t'expulser...

Et pour cause. En trois mois, Terence Ziros avait livré 35 millions de dollars à la Jordanie, en armes et équipement. Un vrai petit père Noël de la mort subite.

— J'aimerais savoir ce qui se passe, pour mon télégramme, demanda l'Américain, sans se compromettre.

— Je vais voir, promit le Jordanien. Je te rappelle.

À tout hasard, Ziros s'habilla. Il appela l'hôpital italien, mais on n'avait apporté aucun blessé, sauf une petite fille avec une balle dans la jambe.

Dix minutes plus tard, le téléphone sonnait. C'était Chérif Sait. Sa voix avait changé, était moins amicale, comme feutrée. Ziros pensa immédiatement aux tables d'écoute.

— On a bien arrêté quelqu'un, avoua le Jordanien. Un étranger. Mais je ne sais rien de plus. Il est au secret à l'Abu Nuwar...

Terence Ziros eut de la peine à garder une voix égale. Ses craintes

se réalisaient :

— Qui s'en occupe ?

Petit silence.

— C'est Shaubak, tu le connais... On ne peut rien faire.

L'Américain connaissait Shaubak. Une masse gélatineuse de 300 livres, nourrie à longueur de journée de tonnes de pistaches et de litres de Cointreau. Capable d'avaler un agneau à lui tout seul. À part son phénoménal appétit, on ne lui connaissait aucune faiblesse. Depuis plusieurs années, il dirigeait le Dairat Al Amin Al A'Am, les Services de Renseignements jordaniens avec une férocité disciplinée, obtenant d'excellents résultats.

Mais dans son domaine, il était intouchable. Même les hauts gradés de l'Armée jordanienne n'osaient pas lui demander une faveur.

Shaubak n'obéissait qu'au Roi.

Terence Ziros comprit qu'il n'y avait plus rien à tirer de Chérif Sait. Après l'avoir remercié, il raccrocha et alluma une cigarette. Pourtant, il fallait absolument venir en aide à Malko.

Il se versa un verre de J & B et s'assit dans son fauteuil. Ses réflexions durèrent une dizaine de minutes. Puis il reprit le téléphone. Cette fois encore, il eut de la chance :

Sophia Nazzal lui répondit elle-même. Pas du tout endormie.

— Il faut que je vous parle, dit-il. Tout de suite.

Pas question d'aborder un problème pareil au téléphone. Les écoutes jordaniennes n'étaient pas perfectionnées, mais quand même. La jeune femme ne manifesta aucune surprise.

— Venez.

Il n'y avait plus qu'à sortir la Ford avec les plaques CD. Mais la Lionne était très liée avec le général Shaubak. C'était la seule à pouvoir obtenir quelque chose de lui dans des circonstances aussi difficiles.

La seule à pouvoir sauver Malko.

— J'arrive, fit l'Américain.

La nuit s'annonçait mal.

Dans un coin, le Séoudien gémissait doucement. Ses mains n'étaient plus que des moignons sanglants, enroulés dans de vieux chiffons. Les interrogateurs d'Abu Nowar n'étaient pas très sophistiqués. Ici, pas de baignoire, pas de tortures électriques, pas de lavage de cerveau. Même pas de ventilateur comme en Irak. Les bonnes vieilles méthodes artisanales : un étau pour broyer les poignets ou tout simplement des crosses de fusil pour écraser les doigts. Même l'usage des tenailles à arracher les ongles ne s'était pas encore

répandu.

Ce que c'est que le sous-développement...

La cellule était minuscule, éclairée par une ampoule grillagée, avec deux bat-flanc. Malko occupait celui de gauche. On avait amené le Séoudien une demi-heure plus tôt, après un concert de hurlement, dans le fond du couloir. Vieux truc classique pour impressionner avant un interrogatoire. Le malheureux fixait Malko, terrorisé : cet étranger bien habillé et blond détonnait dans la cellule crasseuse. Malko avait bien essayé son vocabulaire arabe limité, mais sans succès. Impossible de savoir même le nom de son vis-à-vis. Celui-ci couché sur le dos, gardait les mains levées au-dessus de sa poitrine, pour les préserver des contacts, comme une étrange momie.

Il se demandait dans combien de temps on allait venir le chercher. Ou si tout cela n'était que du bluff. Le sosie d'Omar Sharif n'avait pas insisté, ne l'avait pas touché. Malko pensait qu'on allait directement le conduire à la salle de torture, mais deux gardiens l'avaient seulement amené dans cette cellule, au troisième sous-sol d'Abu Nuwar.

Des pas retentirent dans le couloir. Il redressa la tête. Les pas s'arrêtèrent devant la cellule. Il y eut un bruit de clefs et le vieux gardien qui l'avait amené lui fit signe de sortir.

Deux civils inconnus de lui se tenaient dans le couloir. Ils le poussèrent brutalement en avant, le bousculant.

On fit entrer Malko dans une pièce très basse de plafond, éclairée violemment par un projecteur fixé au mur. Les deux barbouzes forcèrent Malko à s'asseoir dans un fauteuil vissé au plancher et l'y attachèrent avec des sangles qui sentaient la sueur et le sang.

Il ne se débattit même pas. À quoi bon ? Autant garder ses forces pour l'interrogatoire.

En face de lui se trouvait une table de bois sur laquelle était posée une bougie minuscule, haute de trois centimètres environ. De l'autre côté, une chaise banale. Rien d'autre. Aucun instrument inquiétant. S'il n'y avait pas eu la sensation paniquante de ne pas pouvoir bouger même un poignet, Malko se serait senti presque détendu...

— Vous avez décidé de dire la vérité ?

La voix grave et bien posée « d'Omar Sharif » le fit sursauter. Il ne l'avait pas entendu entrer.

— Je vous l'ai dite.

Il nota avec plaisir que sa voix était calme et posée.

Le Jordanien fit le tour de la table et s'assit sur la chaise. Il tenait à la main deux longues aiguilles dorées, un peu comme des aiguilles à tricoter, qu'il posa sur la table. Il sembla à Malko que ses yeux avaient pâli. Le contraste avec sa moustache très noire était encore plus frappant. Ses mains étaient fines et longues, très soignées.

Il posa sa boîte de cigarettes devant lui, sortit un briquet, en

alluma une et ensuite la minuscule bougie.

Après avoir tiré une bouffée de la cigarette, il la posa sur le rebord de la table et prit les aiguilles comme pour jouer avec. Ses yeux clairs ne quittaient pas Malko.

Lorsqu'il parla, sa voix étrangement douce, lui donna le frisson.

— Je n'ai pas beaucoup de temps, dit-il. Lorsque cette bougie aura fini de brûler, je vous crèverai les yeux. D'abord le droit, ensuite le gauche. N'ayez aucune crainte pour votre vie, je n'atteindrai pas le cerveau, j'ai l'habitude... Mais n'attendez pas non plus un délai supplémentaire. C'est le traitement que nous réservons aux espions qui refusent d'avouer.

Malko regarda les aiguilles : le Jordanien ne semblait pas homme à bluffer. C'était un professionnel. Il était entièrement entre ses mains. Et qui allait venir le sortir de là ?

— Je n'ai rien à dire, répliqua-t-il, s'efforçant de garder son calme.

L'autre hocha la tête, sans s'émouvoir. De la pointe d'une des aiguilles, il désigna la petite flamme de la bougie qui tremblotait entre eux :

— Dans ce cas, regardez bien cette bougie. C'est la dernière chose que vous verrez au monde.

Il se leva et éteignit le projecteur. On aurait dit un insolite dîner d'amoureux. Le Jordanien tira le pli de son pantalon et reprit sa cigarette. Distraitement, de la main gauche, il jouait avec les aiguilles, avec un petit bruit métallique. Malko eut soudain l'intuition qu'il allait vraiment lui crever les yeux.

— Vous ne pensez pas que vous aurez des ennuis ? demanda-t-il. Je suis étranger et l'on s'apercevra de ma disparition, tôt ou tard.

L'officier sourit froidement.

— N'ayez aucune crainte. Je vous conduirai moi-même sur le Jourdain. Vous aurez le choix entre une balle dans le dos ou les mitrailleuses israéliennes. Ils tirent sur tout ce qui tente de franchir le fleuve. Ce n'est pas la première fois que nous procédons ainsi...

Le silence retomba. La bougie brûlait silencieusement et implacablement. Malko essayait de faire le vide dans son cerveau, cherchant un moyen de stopper le supplice. En face de lui, l'officier fumait tranquillement. Il se demanda s'il n'allait pas avouer son appartenance à la CIA. Mais c'était s'embarquer dans des explications oiseuses et cela ne le protégerait probablement pas. On rendrait son cadavre aux Américains et c'est tout.

— Qui vous a dit que j'étais un espion israélien ?

Il fallait maintenir le dialogue, chercher l'ouverture. Sinon, il allait se trouver brutalement devant l'inéluctable. Puisque le Jordanien semblait décidé à aller jusqu'au bout, il y avait une chance qu'il parle. Connaissant le nom de l'homme, Malko pouvait peut-être l'ébranler en

lui révélant le complot...

— Je vous ai dit que vous n'aviez pas à le savoir.

Les yeux clairs le fixaient sans ciller... Pas le moindre geste d'intimidation, pas de coups, pas de cris.

Il s'aperçut avec horreur qu'il ne pouvait plus quitter des yeux la petite lueur de la bougie.

Sophia Nazzal avait écouté Terence Ziros sans l'interrompre, tirant sur un cigare. Elle portait un tailleur bleu très strict qui découvrait ses jambes au-dessus du genou. Avec des collants assortis. Les mauvaises langues d'Amman disaient que c'était le seul dessous qu'elle supportait.

Pour l'instant, ses traits avaient la dureté d'un visage d'homme.

— Je vais essayer d'intervenir, dit-elle. Mais Shaubak n'est pas un homme facile à manier.

L'Américain la guigna du coin de l'œil. Il mourait d'envie de lui demander de téléphoner au Roi. Malheureusement, le Palais d'Homar avait un standard et on ne pouvait le joindre directement. La communication risquait d'être écoutée.

Mais ce n'étaient pas des choses que l'on demandait à la Lionne. C'était son domaine réservé.

— Ne perdez pas de temps.

La jeune femme secoua la tête.

— Il faut que je me maquille et que je me coiffe. Shaubak est très sensible à un certain nombre de choses. Retournez chez vous.

— Je voudrais être sûr que vous l'avez joint.

Elle réfléchit une seconde, puis alla prendre un petit carnet dans son sac :

— C'est juste. Attendez.

Elle composa un numéro puis demanda en arabe à parler au Général. Presque aussitôt, son visage s'éclaira et elle s'exclama :

— C'est vous Washfi ! J'avais reconnu votre voix.

Étant donné la qualité des téléphones d'Amman, elle avait de la chance. Terence Ziros ne suivit pas la conversation, mais se raidit quand Sophia annonça :

— Washfi, j'aimerais vous voir ce soir.

Il « entendit » le silence, puis la Lionne dit :

— Chez vous, si vous voulez. Dans une heure.

Elle raccrocha.

— Voilà.

Ziros se leva. Il n'y avait plus qu'à prier.

La bougie s'éteignit en grésillant. Pendant quelques secondes, l'obscurité fut totale. Puis le Jordanien se leva et alluma le projecteur.

Malko serra les mâchoires. C'était la minute de vérité.

— Vous n'avez toujours pas changé d'avis ?

Il secoua la tête.

— Je n'ai rien à avouer.

Le Jordanien se leva. Les aiguilles étaient posées sur la table. Il tendit la main. La flamme de son briquet jaillit, entourant les débris de la bougie. Avec soin, il caressa la mèche presque totalement consumée. Enfin, une très petite flamme jaillit et se tint droite.

Le briquet claqua.

— Ce sont vos dernières secondes, avertit l'officier. Je ne rallumerai pas la bougie.

Les mains de Malko étaient trempées de sueur et crispées sur les accoudoirs. La flamme de la bougie vacilla, reprit et s'éteignit d'un coup.

Le Jordanien resta un moment immobile et silencieux puis leva la tête :

— Bien, dit-il. Vous avez fait votre choix.

Il étendit la main et prit les aiguilles. La bougie n'était plus qu'un petit tas blanchâtre et informe. L'officier fit le tour de la table. Sans brutalité, il prit Malko par les cheveux et lui tira la tête en arrière.

— Il ne faut pas bouger, dit-il, sinon, je risque de vous tuer involontairement. N'ayez pas peur, cela ne fait pas trop mal.

On aurait dit un dentiste paternel et rassurant.

Malko banda sa volonté pour ne pas fermer les yeux. La pointe de l'aiguille d'or effleura sa tempe et il faillit hurler. Il entendait la respiration régulière de l'officier, tout contre son oreille. Il se mit à le haïr.

Ses yeux clairs n'avaient aucune expression. Simplement la concentration d'un chirurgien avant une opération difficile. La pointe de l'aiguille atteignit le coin de l'œil et, malgré lui, Malko le ferma, dans un mouvement réflexe.

L'aiguille appuya plus fort. Le Jordanien prenait appui sur le maxillaire supérieur. Lentement, Malko sentit l'aiguille pivoter pour devenir perpendiculaire au cristallin. Il n'y avait plus qu'à enfoncer d'un coup sec, en biais. Le cristallin serait crevé, mais le cerveau ne risquait pas d'être atteint.

Des images se bousculaient dans le cerveau de Malko. Alexandra dans une robe de mousseline, le Château, l'hiver avec la neige, un visage de femme, très beau et lointain, lui-même se regardant dans une glace, à Istanbul, quelques années plus tôt. Il se prit à penser

qu'on pouvait vivre aveugle, être heureux. C'était déjà un renoncement :

— Attention, murmura le Jordanien.

Sa main gauche serra plus fort la tête de Malko. Ce dernier crispa les poings. Le Jordanien ajouta d'une voix égale.

— Vous aurez encore cinq minutes pour réfléchir avant l'œil gauche.

Son poignet pivota.

— Non !

Cela avait été plus fort que Malko. Il n'avait même pas pensé qu'il pouvait s'éborgner. Sous son sursaut furieux, l'aiguille glissa, lui griffant la tempe.

Le Jordanien réassura sa prise. Cette fois l'aiguille était pointée directement face à l'œil.

CHAPITRE XI

Les petits yeux très noirs du Général Shaubak brillèrent pendant une fraction de seconde d'un éclat inhabituel. La lampe éclairait Sophia Nazzal par-derrière, transformant ses cheveux blonds en auréole flamboyante. Mais le général n'avait d'yeux que pour le reste : les bottes, les jambes gainées de noir et surtout le short minuscule, taillé dans le même cuir que les bottes. La jeune Italienne avait ôté son manteau et contemplait le Général avec le détachement d'un entomologiste.

Celui-ci croqua une poignée de pistaches et vida d'un trait le verre de Cointreau posé sur le bureau pour cacher son trouble.

Et sa surprise.

Pourquoi diable Sophia Nazzal venait-elle le voir à cette heure-là ? Et dans cette tenue.

L'Italienne s'approcha du bureau, très naturelle.

— Bonsoir, Washfi, dit-elle d'une voix inhabituellement douce. Je vois que tu travailles toujours aussi tard.

Le bureau disparaissait sous les paperasses. Il y avait des dossiers par terre, sur le lit, partout. Le regard de la Lionne parcourut tout ce désordre et se fixa sur la méduse blafarde qui tenait lieu de tête à l'officier jordanien. Celui-ci eut l'impression que le regard des yeux jaunes transperçait la graisse, griffait ses terminaisons nerveuses, s'infiltrait dans son cerveau. Presque brusquement, il demanda :

— Qu'est-ce qu'il y a ?

— Tu as encore grossi, Washfi, soupira la Lionne. Tu ne feras donc jamais ce que je t'ai demandé...

C'était une vieille plaisanterie entre eux : Sophia lui avait toujours promis qu'elle accepterait de faire l'amour avec lui le jour où il ne pèserait plus que cent kilos... Elle ne risquait pas grand-chose.

Le Général Shaubak était un monstre.

Une montagne de graisse qui n'avait plus forme humaine. Il avait passé le cap des 150 kilos et personne ne savait où il allait s'arrêter. Il fallait des sièges spéciaux pour soutenir sa masse. Même faits sur mesure, ses uniformes craquaient de partout. Trois domestiques l'aidaient à s'habiller tous les matins. En dépit de son handicap physique, il régnait d'une main de fer sur les Services de Renseignements de l'Armée Jordanienne.

Comme pour le narguer, Sophia Nazzal fit le tour du bureau et se

planta à un mètre de lui. Fugitivement, elle pensa que les cuisses du Général Shaubak étaient vraiment monstrueuses : de la taille d'un torse moyen...

Il avait posé son stylo et contemplait Sophia avec avidité, les yeux presque fermés.

Lentement, elle pivota sur elle-même et se rapprocha encore un petit peu. Pour qu'il puisse sentir le parfum dont elle s'était arrosée.

— Tu vois ce que ta gourmandise te fait perdre, Washfi ?

Washfi Shaubak se garda bien de répondre. Il mourait d'envie de coucher avec Sophia depuis des mois. Elle lui permettait parfois quelques privautés sans importance, comme pour maintenir la pression de son désir. Sans arrière-pensée. Parce que la Lionne était ainsi : elle aimait régner sur les gens, d'une façon ou d'une autre.

Mais ce soir, Shaubak sentit qu'il y avait autre chose. Elle ne se serait pas déplacée seulement pour jouer au chat et à la souris. Il attendait qu'elle se découvre.

Le Général alluma un cigare qui disparaissait entre ses doigts boudinés et énormes.

— Tu as envie de me torturer ce soir ?

Sophia Nazzal, le visage soudain grave, secoua ses cheveux blonds.

— Non. Je veux seulement te demander un service.

La Lionne était sûrement une des rares personnes d'Amman à pénétrer sans angoisse dans la villa de l'officier supérieur, gardée par une trentaine de bédouins.

— Qu'est-ce que tu veux ?

Étalé dans son fauteuil, il ressemblait plus que jamais à une monstrueuse méduse. Elle s'approcha encore de lui, les seins apparents sous la soie noire de son chemisier.

Il tira plus vite sur son cigare.

— Je voudrais que tu fasses remettre en liberté un homme que tes services ont arrêté ce soir. Un étranger qui s'appelle Malko Linge. Le Prince Malko Linge.

Il ne répondit pas tout de suite. Jamais Sophia ne lui avait demandé un service de cette nature. C'était une règle absolue qu'elle n'avait pas transgressée : elle ne lui parlait jamais de son métier. Pour que l'Italienne s'avance ainsi, il lui fallait une raison sérieuse. Son intérêt professionnel se réveilla.

— Pourquoi ?

Elle haussa les épaules avec agacement.

— Je ne peux pas te le dire tout de suite.

Elle était maintenant tout contre lui, ses cuisses gainées de noir touchant les énormes genoux. Il lui suffisait d'étendre la main pour la toucher. Il écrasa tranquillement son cigare dans le cendrier. Lui aussi

avait de la volonté.

— C'est ton amant ?

— Non.

Sa voix était redevenue brève et sèche.

— Alors, pourquoi veux-tu le faire libérer ? C'est un espion israélien.

— Non.

— Comment le sais-tu ?

— Je le sais.

— Je ne suis pas obligé de te croire.

Le Général réfléchissait à toute vitesse. Il n'ignorait pas ce qu'on disait à Amman, des attaches du Roi et de la Lionne. Donc, elle ne pouvait trahir. Bien qu'avec les femmes on ne sache jamais. Et jamais encore, il n'avait infléchi ses règles de conduite professionnelles au profit de ses intérêts personnels. Pourtant, il avait la bouche sèche, rien qu'à regarder Sophia Nazzal. Il croqua une demi-livre de pistaches d'un coup. Pour se donner quelques secondes de réflexion.

Sophia cherchait à deviner les pensées de son vis-à-vis. C'était aussi passionnant qu'un jeu d'échecs. Avec un enjeu beaucoup plus grave. Si elle ne parvenait pas à ses fins, personne d'autre ne pourrait intervenir.

Les mains sur les hanches, la poitrine agressive, les jambes légèrement écartées, elle attendait, les yeux dans le lointain.

Le général écrasa son cigare dans le cendrier. Il était idiot. Jamais Sophia Nazzal ne coucherait avec lui. C'était une allumeuse intelligente. Il ne se faisait aucune illusion sur son charme. Aucune femme ne pouvait le contempler sans dégoût. Et encore moins se livrer à lui.

L'homme qui avait indiqué à ses services l'espion qu'elle voulait faire libérer avait toute sa confiance.

— Je ne peux pas, dit-il.

Sophia le contempla plusieurs secondes, aussi immobile qu'une statue. Puis elle dit lentement :

— Et si je faisais avec toi ce dont tu as toujours eu envie ? Maintenant.

Elle avait repris l'avantage. Le Général Shaubak savait que la Lionne ne parlait jamais à la légère. Qu'en cette minute, elle s'offrait à lui. En une intuition fulgurante, il comprit qu'il n'aurait pas le courage de la laisser s'en aller. Il en avait envie depuis trop longtemps. C'était un cadeau du ciel inespéré. Un cadeau qu'il allait payer très cher : d'un peu de lui-même. Mais il voulait au moins sauver la face.

— Non, répéta-t-il. Je ne veux pas nuire à mon pays. Même pour toi.

Ce qu'on appelle en langage diplomatique « laisser la porte

entrouverte ». La Lionne glissa le pied dedans :

— Je ne te demande pas de le reconduire à la frontière. Fais-le reconduire à son hôtel et surveiller. Je te réponds de lui sur moi-même.

De nouveau, il tiqua :

— C'est ton amant ?

Elle sourit :

— Tu ne penses qu'à cela. Alors ?

Elle contemplait le Général avec détachement. Jamais, il n'aurait pu se douter que la perspective de faire l'amour avec lui ne la dégoûtait pas. Au contraire. Sophia Nazzal amassait les expériences sexuelles bizarres comme d'autres collectionnent les timbres-poste. Le Général l'avait toujours intriguée pour deux raisons. Elle se demandait si tout était proportionné chez lui et comment une masse pareille pouvait faire l'amour. Il y a longtemps que ce n'était plus l'apparence physique des hommes avec qui elle couchait qui déclenchait son plaisir.

L'idée de faire l'amour avec le Général Shaubak l'excitait considérablement.

Il la fixait sans répondre. La Lionne ajouta froidement :

— Décide-toi vite. C'est la première fois que je m'offre à toi. Je ne le ferai pas deux fois.

— Je sais, fit Shaubak. Puisque tu réponds de lui sur toi-même, j'accepte.

Sophia fut presque prise à contre-pied. Elle ne s'attendait pas à ce qu'il cède si vite. Mais elle ne le montra pas. Elle lui tendit la main.

— Viens.

Prenant appui sur le bureau, il se souleva péniblement. Debout, il était encore plus impressionnant. Son ventre descendait en bourrelets grasseyant jusqu'à ses genoux.

À petits pas, il précéda Sophia Nazzal jusqu'au lit. Celui-ci mesurait près de deux mètres de large et son sommier métallique avait été assemblé spécialement pour pouvoir supporter le poids du Général. Ce dernier s'y laissa tomber, écartant les dossiers d'un coup de pied et attendit, les yeux fermés.

Sophia déboutonna son chemisier et apparut la poitrine nue. Gardant son short et ses bottes, elle s'approcha du lit. Le Général allongea le bras et commença à lui caresser les seins. L'énorme gourmette en or qu'il portait au poignet droit heurta le flanc de la jeune femme. Elle se pencha et la défit. Le bijou mesurait près de trente centimètres de long et devait peser un kilo !

Un sourire énigmatique aux lèvres, la Lionne balança la chaîne d'or devant le visage du Général.

— Tu m'as humiliée, ce soir, dit-elle, en n'acceptant pas tout de

suite.

Sans lâcher la gourmette, elle le poussa aux épaules pour le faire basculer en arrière. Avec un soupir, il se laissa aller. Sur le dos, les bras écartés. Sophia s'agenouilla près de lui et entreprit de déboutonner sa chemise d'uniforme. La poitrine apparut, velue, avec des seins qui, en taille, éclipsaient presque les siens. Des dégoulinements de chair blanche et molle.

Une seconde, le dégoût effaça son excitation. Puis, la curiosité fut la plus forte. Et elle pensa à Malko, dans la cave de l'Abu Nuwar. Elle n'ignorait pas comment on traitait les espions.

Il lui fallut un effort surhumain pour arracher son pantalon au Général. Ses cuisses étaient encore plus répugnantes que son torse. Elle baissa les yeux : à l'emplacement où aurait dû se trouver le sexe, on ne voyait que des plis de graisse. Brusquement, Sophia se demanda si le Général ne s'était pas moqué d'elle. S'il n'était pas impuissant.

Elle envoya la main dans les plis graisseux et éprouva la plus grande surprise de sa vie. Ce qu'elle avait atteint était minuscule, surtout en proportion de ce corps gigantesque. Son regard remonta et avisa celui de l'officier : un mélange d'ironie et de tristesse. Elle sut instantanément que désormais, elle aurait toujours barré sur lui.

Tranquillement, elle acheva de se déshabiller, ôtant d'abord son short puis ses bottes. Ensuite, elle s'assit à califourchon sur les jambes de son monstrueux partenaire.

Le contact de sa peau parfumée ne sembla pas émouvoir ce dernier. Elle oscillait doucement d'avant en arrière, comme si elle se trouvait à dos de chameau. Peu d'hommes résistaient à ce mouvement, d'habitude. Mais le Général Shaubak restait de glace. Comme s'il avait vécu dans un autre monde...

Elle s'arrêta et ramassa la gourmette sur le lit. Ses yeux jaunes pétillaient d'une joie mauvaise.

— Tu n'es pas très galant, dit-elle.

À toute volée, elle cingla la poitrine nue du Général avec la gourmette. Il poussa un barrissement de douleur. La grosse gourmette d'or avait laissé une marque rouge et profonde sur la chair blafarde.

Sophia vit une lueur d'affolement dans les yeux du Général. Déjà, elle refrappait, de toutes ses forces. Visant cette fois les mamelons. Le gros homme essaya de se relever, mais il était trop lourd et Sophia l'immobilisait. Il gémit, se tournant dans tous les sens, pour échapper aux coups :

— Arrête, tu me fais mal, gémit-il. Pas si fort.

Sophia eut un sourire venimeux. Elle avait déjà eu des expériences sexuelles sortant de l'ordinaire, mais celle-là menaçait de battre tous les records. Et elle haïssait en même temps son avilissement.

Sans répondre, elle frappa de plus belle : coup droit et revers. La

lourde gourmette laissait des marques rouges et les seins bronzés de Sophia se balançaient au rythme de la correction, sur le visage du Général. Il parvint à en saisir un et crispa ses doigts dessus. Sophia se raidit. Mais le plaisir effaça la douleur. Elle avait oublié Malko. Il n'y avait plus que ce match entre ce monstre et elle.

Elle redoubla ses coups, atteignant le ventre gargantuesque. Le Général poussait un cri à chaque coup et tressautait à chaque coup.

Quelque chose se mit soudain à vivre sous elle : elle réprima un sourire.

Le Général Shaubak était masochiste.

Changeant de position, elle s'agenouilla à côté de lui, libérant les plis de son bas-ventre et ses cuisses. Et elle recommença à frapper cette région sensible. Le Général poussait de petits jappements, tressautait sur place, crispait ses mains sur son ventre secoué d'ondes douloureuses.

Impitoyable, Sophia continuait à frapper. Elle toucha un endroit sensible et il hurla pour de bon, cette fois. Cela n'arrêta pas la jeune femme : elle était déchaînée, aurait voulu le tuer, le déchiqueter avec sa propre gourmette, arracher toute cette graisse malsaine et blanche, retrouver la mince carcasse qui avait dû exister un jour sous cette masse. Elle s'était toujours demandé comment le Général Shaubak pouvait faire l'amour avec ses cent cinquante kilos. Le mystère s'était dissipé et cela ne l'amusait plus. Il ne restait qu'une rage froide et lucide contre son « métier » qui la forçait à s'avilir.

Sans lâcher la gourmette, Sophia s'agenouilla sur les jambes du monstre, tirant en avant le tablier de graisse. Elle eut du mal à s'empaler sur le membre mesquin. Le Général Shaubak poussa un gémissement de plaisir quand il la pénétra. Mais il était si gros qu'il ne pouvait bouger qu'en très faibles oscillations.

C'est elle qui se démena rapidement. Maintenant, elle avait hâte que cela se termine.

Elle le cingla une dernière fois avant de jeter la gourmette sur le lit. Puis elle resta immobile, épuisée et haletante.

Le Jordanien soufflait comme un bœuf à l'agonie. Il ouvrit enfin les yeux. Une profonde satisfaction se lisait sur son visage béat, en dépit des hématomes qui couvraient sa poitrine.

— Comment as-tu deviné ?

La Lionne secoua ses cheveux blonds. Elle n'avait rien éprouvé elle-même et lui en voulait. Pour se détendre, elle alluma un petit cigare et se mit debout près du lit.

— Je crois que je connais bien les hommes, dit-elle.

Il tendit les bras vers elle, lui effleurant la hanche, mais elle se détourna.

— Tu m'as fait une promesse, rappela-t-elle. Es-tu satisfait ?

Il ferma à demi les yeux.

— Oui.

Intérieurement, Sophia respira. Il jouait le jeu. Peut-être dans l'espoir de recommencer une autre séance identique. Espoir fallacieux : elle n'aurait pas tous les jours un motif aussi important de s'avilir.

— Alors, libère mon ami.

— Maintenant ?

Il essayait de tricher, le vieux gredin, sachant parfaitement que chaque seconde qui passait augmentait les chances de l'interrogateur.

— Maintenant.

— Cela ne peut pas attendre demain ?

— Non.

Ils se mesurèrent du regard quelques secondes. Puis, sans lâcher son cigare, la Lionne alla jusqu'au bureau du Général. L'étui à pistolet était accroché à une chaise. Elle l'ouvrit et en sortit un Herstatt neuf millimètres qu'elle arma d'un coup sec. Elle se retourna vers le lit :

— Washfi, si tu me fais faux bond, je te jure que je te fais sauter la tête.

Ses yeux jaunes étaient comme deux morceaux de pierre. Le Jordanien sentit instantanément qu'elle ne plaisantait pas.

— Attends, dit-il, je vais téléphoner.

— Qu'on l'amène ici, dans une voiture, précisa Sophia. Je partirai avec lui.

Avec un soupir, le Général se leva et marcha jusqu'au bureau. Il s'assit lourdement, massant machinalement ses zébrures rouges et composa un numéro. Dès qu'il eut la communication, il se mit à parler d'un ton cassant et autoritaire. Sophia le regardait, un sourire aux lèvres. Si ses subordonnés avaient pu le voir...

Washfi raccrocha, boudeur.

— On va l'amener, dit-il.

Sophia posa le pistolet sur le bureau et commença à se rhabiller.

CHAPITRE XII

Le sosie d'Omar Sharif reposa son aiguille sur la table. Frustré. Malko, encore sous le coup de la terreur viscérale qui l'avait submergé, se demandait s'il rêvait. Mais la porte de la cellule était bien ouverte et deux bédouins en casque à pointe attendaient qu'on le détache. L'officier défit les courroies sans brutalité. Malko se leva. Ses mains tremblaient et il avait encore la gorge serrée. Le Jordanien le regarda avec un rien d'ironie :

— Il ne s'en est pas fallu de beaucoup pour que vous avouiez.

Avec une nuance de regret dans la voix... Mais on ne discutait pas les ordres du Général Shaubak.

— Je vous ai dit que je n'étais pas un espion, fit Malko. L'autre ne répondit pas. Il alluma une cigarette et regarda Malko s'éloigner dans le couloir, encadré des deux bédouins. Il échappait à sa compétence. Ignorant pourquoi le Général avait ordonné qu'on l'amène chez lui, en pleine nuit, il ne savait pas qu'il le reverrait...

Maintenant, il n'avait plus qu'à rédiger son rapport.

Malko avait une furieuse envie de sauter par la portière de la Ford de la police. Mais le chauffeur et un des deux gardes de corps veillaient sur lui. L'autre était entré dans la villa du Général... Malko maintenant que le danger le plus immédiat était écarté, recommençait à avoir peur.

Où l'emmenait-on ?

Le garde réapparaît en courant et aboya un ordre. Aussitôt, le voisin de Malko le poussa dehors. L'officier attendait près de la grille ouverte. Dans l'ombre, Malko aperçut plusieurs bédouins.

— *You come*, fit le garde.

La villa était dans l'ombre. Malko se demanda soudain s'il n'allait pas tomber de Charybde en Scylla. Cette maison isolée au flanc du Djebel Amman, derrière le Palais de la Reine Zein, sentait furieusement le centre clandestin d'interrogatoire.

Une porte s'ouvrit sur le perron et une voix familière le fit presque sauter de joie :

— Comment vous sentez-vous ?

Enveloppée dans un manteau beige, la Lionne l'examinait, les

maines dans les poches.

— Venez, fit-elle.

Il entra dans un petit hall. Par une porte ouverte, il aperçut une pièce éclairée où il pénétra derrière Sophia Nazzal. Le Général Shaubak était assis derrière son bureau et Malko eut du mal à ne pas extérioriser sa surprise devant la montagne de chair.

La Lionne s'avança :

— Voilà mon ami. Général.

Ils avaient repris un ton nettement plus mondain et le Général avait pris la peine de se rhabiller entièrement. Ses petits yeux noirs examinèrent Malko avec intérêt.

— Vous avez de la chance que Madame Nazzal qui est une amie, se soit intéressée à votre sort, dit-il. Considérez-vous comme libéré sur parole. L'enquête sur vous continue. Vous n'avez pas le droit de quitter Amman.

Malko soutint le regard perçant des petits yeux noirs.

— Je vous remercie de votre compréhension. Général. Votre enquête vous prouvera certainement que je suis innocent.

Le Général ne répondit pas. Le silence se prolongea quelques secondes, puis la Lionne donna le signal du départ en serrant la main de l'officier jordanien. Quand ils sortirent de la maison, la Ford de la police avait disparu. Sophia conduisit Malko jusqu'à son Opel.

Lorsqu'elle s'assit au volant, son manteau s'écarta et il aperçut les cuisses nues gainées de noir. Leurs regards se croisèrent. Sophia Nazzal sourit froidement.

— Après ce que j'ai dû faire pour vous, j'espère que vous m'offrirez une émeraude...

Malko pensa à la masse gélatineuse derrière le bureau et en eut un frisson. Impassible, la Lionne démarra.

Belle candidate pour la médaille d'or de l'hypocrisie.

L'aiguille s'enfonça dans l'œil d'un coup sec. L'humeur vitrée coula sur la joue, fraîche et gluante. Malko roula sur le côté, tomba, hurla et se protégea le visage de la main.

Il se réveilla brutalement, en sueur, hagard. On tambourinait à la porte. Il se leva et, en passant devant la glace, vérifia machinalement que ses deux yeux étaient intacts. Le garçon entra et posa son plateau. Malko s'assit sur le lit, encore sous le coup du cauchemar. Il faisait jour, le ciel était immuablement bleu, les klaxons hurlaient. La vie continuait à Amman.

Tout lui revint d'un coup. Sophia Nazzal l'avait ramené directement à l'hôtel. Il n'avait pas eu le courage d'aller remercier

Terence Ziros et lui avait téléphoné. Quand il avait touché son lit il était près de trois heures du matin. Et il avait encore mis plus d'une heure à s'endormir, secoué de tremblements nerveux. La tension avait été trop forte.

Terence Ziros l'attendait à l'Ambassade à dix heures pour un briefing. Malko plongeait sous la douche.

— Je vais prévenir le Général Shaubak.

Sophia Nazzal avait déjà la main sur le téléphone. Terence Ziros posa la sienne dessus, l'empêchant de décrocher.

— Non.

Ils se mesurèrent du regard. Le résident de la CIA venait de révéler à la jeune Italienne la véritable raison du séjour de Malko à Amman. Et les soupçons qui pesaient sur Wadi Karak. À l'idée que le Roi puisse être en danger, le sang de la Lionne n'avait fait qu'un tour.

Depuis une heure, ils étaient enfermés dans le bureau du Premier Conseiller absent pour la journée. À faire le point.

— Il a raison, appuya Malko. Wadi Karak est trop fort pour qu'on puisse l'attaquer de front.

— Shaubak est aussi fort que lui, fit la Lionne, cinglante.

— Tout le monde est sûr du dévouement de Wadi Karak remarqua doucement Ziros. Nous ne sommes pas certains que Wadi soit l'homme que nous recherchons. Mais il y a un lien entre lui et les fedayins.

Sophia Nazzal lâcha le téléphone. L'air mauvais. Ses yeux étaient presque aussi jaunes que ceux de Malko.

— Il faut récupérer cette Anglaise, dit-elle. Et la faire parler. Elle sait sûrement quelque chose.

Ziros la toisa ironiquement :

— Vous voulez l'enlever ? Elle est bouclée dans la villa de Wadi et ne répond à personne. Même pas au téléphone. Si on emploie la force, Wadi sera immédiatement averti.

— Je suis pourtant sûr qu'on a tenté de me tuer pour m'empêcher de revoir Carole, dit Malko. Elle détient un secret qui est la clef de l'affaire.

— Si j'en parle à Shaubak, insista Sophia Nazzal, il se débrouillera pour qu'on puisse l'approcher...

— Je crois qu'elle a raison, dit soudain Malko. Nous ne nous en sortirons pas tout seuls. Qu'elle aille voir Shaubak et qu'elle lui dise la vérité. Il faut savoir ce que fait cette fille. Qui elle est vraiment.

Un ange pliant les ailes sous de lourds secrets traversa la pièce. Ziros haussa les épaules, résigné.

— Si vous y tenez. Mais vous prenez un sacré risque.

— Ne mettons pas tous nos œufs dans le même panier, proposa Malko. Retournons à Wardate. Est-ce que Fouad est toujours prêt à nous accompagner ?

— Je crois que oui, fit Ziros, mais il y a votre ange gardien...

C'est vrai ! En descendant dans le hall du Jordan, Malko avait immédiatement repéré un énorme Jordanien, du sparadrap plein le visage, avec un nez cassé de boxeur, des épaules de catcheur et les yeux injectés de sang.

Assis au bar, face à l'ascenseur. Lorsque Malko était apparu, il s'était levé et l'avait suivi à quelques mètres. Massif et discipliné. Cent kilos de barbouze dans un emballage de gabardine beige. Sa voiture, une VW, était garée devant l'hôtel. Il avait suivi Malko jusqu'à l'Ambassade.

— Tant pis, fit Malko. Après tout, nous ne faisons rien de mal. Il nous suivra.

Sophia ramena pudiquement sa jupe trop courte sur ses cuisses musclées.

— Rendez-vous au Jordan à deux heures, dit-elle. Je veux aller avec vous à Wardate. Mais avant, je vais essayer de voir Shaubak.

Le Colonel Gorgour se rasait avec un soin tout particulier, essayant de ne penser qu'à ce qu'il faisait. C'était le jour J. Il était à la fois angoissé et soulagé. Il n'aurait pas pu tenir secrets plus longtemps ses projets. Carole lui échappait un peu plus tous les jours. Les deux meurtres avaient attiré l'attention de trop de gens. Heureusement qu'il était parvenu à mettre son adversaire le plus dangereux hors circuit. S'il s'en sortait, cela serait trop tard.

Il avait passé une partie de la nuit avec Ratwa, à Wardate. À répéter tous les détails de l'opération. Sur le plan matériel, tout était au point.

Pourvu que les éléments humains ne le trahissent pas. Carole dormait, abrutie de somnifères. Il passerait la réveiller vers midi. Qu'elle ait juste le temps de se préparer. Wadi lui avait promis de passer une partie de l'après-midi avec elle.

Sa bombe de Mennen à peine reposée, Khamis Gorgour fit un faux mouvement et se coupa légèrement. Il prit vivement un mouchoir et se tamponna le visage. Il n'aimait pas la vue du sang. Quand c'était le sien. Un domestique lui avait volé son Remington tout neuf.

Ratwa et Rachid Charm avaient dormi quelques heures, après le

départ du colonel Gorgour et avaient repris leur discussion animée, à voix basse dès l'aube. L'immense camp dormait encore. Seuls, deux fedayins, en armes, enveloppés dans des couvertures, accroupis dans la ruelle, veillaient sur le petit P.C. de Ratwa.

Rachid plaidait pour son idée avec passion. C'est la première fois que la Palestinienne le voyait si emporté, si pressé de convaincre. Tous ses arguments étaient justes. Ratwa se sentait peu à peu glisser de son côté. Finalement le jeune fedayin vit dans ses yeux qu'il avait gagné. Il la prit par les épaules :

— Tu verras, nous allons être les Palestiniens les plus célèbres du monde.

À condition que tout marche bien. Mais Rachid Charm s'en portait garant. Il avait organisé l'attentat avec tout le sérieux américain, sans rien laisser au hasard. Depuis une semaine, Rachid avait tiré une centaine de cartouches avec son Garand à lunette. Il partait en Jeep dans le désert et s'installait au creux d'une dune. Tous les bédouins possédant des fusils, personne ne prêtait attention à lui.

Il tirait sur des bouteilles de Pepsi-cola. Après huit jours d'entraînement, il en faisait éclater dix sur dix à deux cents mètres.

Beaucoup plus que ce qu'il aurait à faire. Mais c'était un garçon plein de minutie et de sérieux. Il voulait être aussi sûr de lui-même que des autres.

Il faisait presque jour dans la petite pièce. Ratwa et lui se regardèrent. Dans quelques heures, le monde entier parlerait de la Jordanie. Personne n'était dans le secret du complot à part Ratwa, Rachid et le Colonel Gorgour. Les fedayins qui allaient prêter main-forte savaient seulement qu'on allait avoir besoin d'eux. Ignorant de quoi il s'agissait exactement.

Le Général Shaubak avait condamné la porte de son bureau pour mieux réfléchir. Sophia Nazzal le quittait. Après lui avoir révélé l'existence du complot en vue d'assassiner le roi. Shaubak l'avait écoutée de bout en bout, sans l'interrompre. Elle était sûrement sincère. Mais, des histoires comme celle-là, ses services en recueillant une par semaine... Évidemment, il y avait le meurtre de Fawzia, celui de l'attaché militaire espagnol, et l'étrange histoire de cet « espion » blond...

Tous ces faits restés à ce jour inexpiqués.

On frappa à la porte. Un officier entra et déposa sur le bureau un paquet. Shaubak l'ouvrit lui-même. Il contenait le poste émetteur trouvé dans la chambre de « l'espion », ainsi que son pistolet et les documents relatifs aux blindés...

Le pistolet n'intéressa pas Shaubak. Par contre il tourna longtemps le petit poste émetteur entre ses doigts. Il était tout neuf, comme s'il n'avait jamais servi. Il n'en avait jamais vu de ce modèle. Mais n'importe qui pouvait s'en procurer. Il le posa à son tour pour feuilleter les documents. Tout de suite, il tomba en arrêt devant la précision des chiffres. Entre autres pour les allocations d'obus des chars moyens... Il fallait être déjà à un très haut niveau pour connaître ce genre de choses.

Il reposa, les papiers, songeur...

L'homme qui avait signalé l'espion israélien à ses services était le Colonel Khamis Gorgour, qui commandait un régiment blindé. Donc qui était au courant de toutes ces précisions.

Un homme insoupçonnable, comme tous les Tcherkesses qui formaient l'épine dorsale de l'armée royale, avec les bédouins. Un homme à qui Shaubak lui-même aurait confié la plupart de ses secrets.

C'était ce genre d'hommes qui étaient dangereux quand ils trahissaient. Shaubak hésita. L'histoire de Sophia Nazzal était vraisemblable. Tant de gens voulaient la mort de Hussein. Mais pour qui Gorgour travaillait-il ?

Il y avait cette fille aussi, Carole. Depuis le début, ses services londoniens avaient signalé qu'elle était probablement manipulée par le MI5. Il en avait pris bonne note. Le cas échéant, cela pourrait toujours servir à faire un peu d'intox. Mais elle n'avait aucun lien avec Gorgour. À moins que ce dernier n'ait servi d'intermédiaire à Wadi Karak.

Wadi, traître à son roi ? Cela semblait tout aussi impossible que Gorgour.

Mais si Sophia Nazzal disait vrai, un des deux était l'homme à abattre.

Shaubak décrocha le téléphone.

— Passez-moi la 2^e Division blindée, demanda-t-il.

Il attendit, l'écouteur à l'oreille. Mais avant qu'on lui passe son correspondant, il raccrocha soudainement. C'était idiot d'appeler le Colonel Gorgour. Il valait mieux le mettre sous surveillance et attendre.

Fouad jetait des regards terrifiés à la barbouze royale serrée contre lui. Avec ses sparadraps et ses yeux injectés de sang, il aurait fait peur à un chimpanzé. Ses épaules tenaient presque toute la banquette arrière de la Mercedes prêtée par Terence Ziros. Le conseiller de la CIA s'était tenu prudemment à l'écart de l'expédition. Sophia Nazzal conduisait. Malko à son côté. C'est elle qui, au moment

de quitter l'hôtel Jordan avait marché droit sur la barbouze assise dans un des fauteuils du hall.

— Venez avec nous, lui avait-elle proposé avec une grande simplicité. C'est plus pratique que de prendre deux voitures...

De toute façon, il les aurait suivis. Alors, un peu plus ou un peu moins... La Lionne avait fait les présentations : il s'appelait Ma'an. Il connaissait Sophia Nazzal de vue et de réputation, pour l'avoir souvent vue au Palais d'El Homar, dans des réceptions. C'était un gage de respectabilité.

Ils arrivaient au sommet du Djebel Ashrafieh, près de la Mosquée. Tout le quartier avait été rasé en septembre et on reconstruisait lentement. La Lionne continua tout droit : vers l'énorme camp de Wardate, fief des Palestiniens. La barbouze sembla brusquement mal à l'aise. À Irbid, les fedayins avaient pris un des hommes des forces royales et l'avaient purement et simplement brûlé vif dans un mouvement d'humeur...

Tout le côté droit de la rue était bordé de clapiers en ciment où s'entassaient des milliers de réfugiés. Une Land-rover sans numéro les doubla lentement, pleine de civils en armes. Une patrouille fedayine illégale... Ils considérèrent la Mercedes avec méfiance, puis continuèrent leur chemin.

— C'est là, dit soudain Fouad.

Il désignait une ruelle qui s'enfonçait dans le camp, perpendiculairement à la route. Les premières maisons de la rangée étaient encore en ruine, détruites par l'artillerie royale.

Sophia consulta Malko du regard :

— Il vaut mieux qu'il y aille tout seul d'abord, fit-elle. S'ils sont là-bas, nous irons.

C'était la sagesse même.

Fouad sauta à terre et s'éloigna de Ma'an comme si c'était le diable. Il disparut dans la foule des gosses et des femmes qui traînaient partout.

— Ils... Ils sont partis.

Le cuisinier était livide. Il avait parlé anglais. Sophia lui posa une question brutalement en arabe.

Il répondit, la tête baissée, par bribes. À l'arrière, la barbouze poussa un grognement inquiétant. À son tour, il interrogea le cuisinier qui répondit d'une voix inaudible.

La Lionne se tourna vers Malko, décomposée :

— Nous sommes arrivés trop tard. Toute la bande est partie avec des armes. Il en reste juste un. Fouad prétend qu'il ne sait pas où sont

Ratwa et ses complices...

Malko était déjà dehors. Cette fois, Ma'an suivit sans hésitation. Guidés par le cuisinier, ils s'enfoncèrent dans le camp de Wardate. Discrètement, Ma'an fit passer son colt de son holster à sa ceinture. Ils entraient dans le domaine réservé des fedayins. Depuis des mois, l'armée n'avait pas pénétré dans le camp. Ils étaient à la merci d'une dénonciation ou d'une mauvaise rencontre.

À la queue leu leu, ils suivirent une ruelle boueuse, des enfants curieux dans les jambes. Des femmes les regardaient passer, muettes et intriguées par Sophia Nazzal et ses flamboyants cheveux blonds.

Ils parvinrent enfin à une cabane qui ne se différenciait pas des autres extérieurement. Moitié tôle ondulée, moitié ciment, avec une affiche du Fatah collée sur la porte.

— C'est là, dit Fouad.

À l'expression de ses yeux, on voyait qu'il avait une furieuse envie d'être ailleurs. Sophia Nazzal s'avança et ouvrit la porte.

CHAPITRE XIII

Wadi Karak se débarrassa de sa veste avec un soupir de soulagement, la bouche sèche.

Carole était éblouissante. Sa tunique de soie dorée portée à même la peau, ouverte à partir de la taille moulait sa poitrine comme si elle avait été coulée dedans.

Il s'approcha, glissa les mains sous la tunique et saisît Carole par ses hanches nues.

La jupe longue en soie imprimée commençait très bas sur les hanches de la jeune Anglaise. Fendue des deux côtés comme une robe chinoise, elle découvrait les jambes longues et nerveuses. Les grands yeux bleus étaient plus angéliques que jamais, mais la bouche pulpeuse semblait prête à mordre.

Carole se laissa aller souplement contre le corps de son amant.

Il la serra encore plus, enfonçant ses doigts dans la chair élastique.

Carole leva sur lui un visage aux yeux trop brillants, à la moue sensuelle accentuée jusqu'à la provocation. Elle sentait le gin.

— Tu as bu ?

Elle hocha la tête affirmativement. Avec ses hauts talons, elle avait dix centimètres de plus que lui.

Les mains de Wadi Karak quittèrent les hanches et remontèrent, effleurant le torse. Le haut doré de Carole n'avait pratiquement pas de dos. Aussi les doigts de Wadi se glissèrent facilement dessous. Quand il atteignit les seins, il frissonna littéralement de plaisir.

Carole ne disait rien, appuyée de tout son ventre contre lui.

Wadi réalisa soudain qu'il n'avait même pas besoin de la déshabiller. C'était encore plus excitant. Il la poussa doucement vers un large bureau. Quand elle y fut appuyée, ses mains redescendirent, glissèrent sur la soie noire et trouvèrent la peau nue des hanches.

Elle était aussi douce et ferme que le reste de son corps. Wadi se sentait des envies de grimper aux rideaux... Soudain, la jeune Anglaise recula :

— Attends !

Elle se dégagea. Le lourd holster de cuir soutenant le « 357 » magnum la meurtrissait. Avec une grimace, Carole entreprit de défaire les courroies. Mais elle n'y arrivait pas.

— Aide-moi, demanda-t-elle. Sinon, je vais me casser les ongles.

Wadi les aurait défaits avec ses dents, tant il avait hâte de

s'enfoncer en elle.

Le gros pistolet atterrit sur le divan et Wadi reprit Carole dans ses bras. C'était bien la première fois qu'il se débarrassait de son arme, hors de chez lui. Son pistolet ne le quittait jamais. Il dormait avec une mitraillette M.P. 5 sur sa descente de lit. Dans son living-room, il y avait autant de fusils automatiques que de cendriers. Question de survie. Depuis longtemps, les fedayins avaient mis sa tête à prix. Son escorte l'attendait dehors.

Deux bédouins et deux Tcherkesses. Armés jusqu'aux dents. C'était plus sûr que quatre de la même race. Ils ne trahiraient pas tous en même temps...

Il trouva la fermeture du haut doré et la fit sauter. Carole n'eut qu'à baisser les bras pour que le vêtement tombe par terre. Elle cambra le torse, pour donner encore plus de relief à ses seins de rêve. Avec la jupe laissant le nombril à l'air, on aurait dit une danseuse orientale.

Wadi enfouit son visage entre les seins, léchant, reniflant comme un animal.

Carole le serra encore un peu plus.

— Ne crie pas !

Wadi s'immobilisa en une fraction de seconde ! Pendant quelques secondes, il s'offrit le luxe ultime de croire qu'il s'agissait d'un cauchemar. Puis, il recula un peu et le canon d'un pistolet heurta sa nuque.

— Ne bouge pas, ne dis rien, précisa la voix inconnue. Mets les mains sur ta tête.

Wadi obéit. Il s'était déjà trouvé dans des situations délicates et savait qu'avant tout il fallait gagner du temps. Son regard croisa celui de Carole. Les lèvres de la jeune Anglaise tremblaient. Elle détourna la tête. D'une secousse, il lui cracha en plein visage. S'il s'en tirait, il la découperait en morceaux avec des tenailles. De préférence, rougies au feu.

Une main le fit brusquement pivoter sur lui-même. Les yeux bleus du Colonel Khamis Gorgour le fixaient froidement, comme s'il ne l'avait jamais vu.

— Khamis !

Le Tcherkesse ne changea pas d'expression.

— Ne dis rien, ce n'est pas la peine. Fais seulement ce que je te dis et tout se passera bien.

Wadi regarda l'officier, sans comprendre :

— Mais tu es fou, Khamis, qu'est-ce que tu veux ? Qui t'a envoyé ?

Il pensa à son escorte. Il fallait les prévenir. Ils hacheraient en pièces le Colonel Gorgour et cette salope de Carole. La haine le revigora. Il se tourna vers la jeune Anglaise qui n'avait pas bougé, les

seins nus, les bras ballants, les yeux dans le vague.

— Toi, je te ferai écarteler par des chameaux.

— Tu ne feras rien du tout, fit une voix de femme derrière lui.

Ratwa surgit à son tour de la chambre. En tenue militaire et bottes. La vraie Pasionaria. Elle ramassa le pistolet de Wadi, le sortit de son étui et le braqua sur lui.

— Bonne surprise, Wadi Karak...

Wadi ne répondit pas. C'était incroyable ! Le Colonel Gorgour, officier de la Garde Royale, complice de cette fedayine !

Le pistolet posé sur sa nuque s'éloigna. Mais à deux mètres de lui, Ratwa le menaçait avec sa propre arme.

— Si tu cries, dit-elle, j'aurai quand même le temps de te tuer avant que tes gardes entrent...

Il le savait et ne bougea pas.

Le Colonel remit son « Enfield Commando » dans son étui. L'électrophone jouait toujours la musique de « Love Story ».

— Carole, ordonna Gorgour, je préfère que vous ne restiez pas là.

La jeune Anglaise se dirigea vers la chambre comme un automate. Elle avait vidé le tiers d'une bouteille de gin, avant l'arrivée de Wadi Karak. Pour noyer sa panique. Dès qu'il l'avait touchée, elle avait eu peur de se mettre à hurler. Maintenant, elle pouvait se relaxer, pleurer. Le Tcherkesse la poussa gentiment vers la chambre, par la hanche.

— Bravo, vous avez été très bien.

Carole ne répondit pas. Elle n'avait qu'une idée : reprendre l'avion, quitter ce cauchemar, quitte à retrouver les mains baladeuses du Playboy Club. Jamais plus, elle ne travaillerait pour un Service de Renseignements. Même pour une tonne d'or.

Elle se laissa tomber sur le lit et croisa les jambes dans son attitude familière, découvrant ses longues cuisses. Le Colonel Gorgour s'assit à côté d'elle.

— C'est fini maintenant ? demanda-t-elle d'une toute petite voix.

— Oui.

Il plongea la main dans la poche de sa veste et en sortit une boule de soie. Un long collant noir brillant qu'il avait pris dans un tiroir. Quand Carole sentit la soie autour de son cou, il était trop tard. Le Colonel Gorgour serrait déjà de toutes ses forces. Carole poussa un gémissement étranglé, ses mains s'accrochèrent à la soie, deux de ses ongles se retournèrent.

D'un coup de genou dans le flanc, le Colonel la fit basculer.

Il continua à serrer. Les longues jambes de Carole se débattaient furieusement. Elle essaya de griffer, mais le tissu de l'uniforme était trop épais pour ses ongles.

La robe noire se déchira sur une hanche, découvrant le ventre

blond. Concentré sur son effort, le Colonel ne le remarqua même pas.

Carole eut un ultime sursaut et cessa de se débattre. Il était temps : le Colonel Gorgour était en sueur. Cette Anglaise avait un prodigieux instinct de conservation. Il continua à serrer quand même, par acquit de conscience, tout en comptant jusqu'à soixante. Carole n'était plus agitée que de tressaillements imperceptibles.

Enfin, il se releva lourdement et retourna le corps sur le dos. La jeune Anglaise était méconnaissable. Les yeux sortant de leurs orbites, le cou était noirâtre, les traits gonflés, les dents découvertes dans un rictus désespéré.

Le Colonel Gorgour la contempla quelques secondes. Ce n'est pas ce qu'on lui avait appris à Sandhurst. Mais cela faisait aussi partie de son métier d'officier, au Service de Sa Très Gracieuse Majesté, la Reine. Toute sa vie, il avait obéi, et il continuait. Maintenant, il ne pouvait plus reculer. L'opération était condamnée à la réussite.

Il entrouvrit la porte :

— Ratwa, amenez-le.

Jamais de familiarité avec les complices.

Wadi Karak n'arrivait pas à détacher ses yeux du cadavre de Carole. Il se sentait à la fois volé et soulagé. Elle était trop belle pour qu'il ait vraiment envie de la torturer comme il l'aurait souhaité. Même morte, il la trouvait encore excitante.

Le Colonel Gorgour ne le laissa pas s'enfoncer dans sa rêverie.

— Nous ne plaisantons pas, Wadi, dit-il de sa voix bien posée.

Ils avaient tué la fille pour l'intimider autant que pour s'en débarrasser. Mauvais signe.

— Qu'est-ce que vous voulez ?

— Que vous appeliez le Roi. Pour lui dire que Mrewed vient d'être victime d'un attentat. Qu'il le réclame. Qu'il vienne immédiatement.

Il avait repris le vouvoiement.

Wadi ne répondit pas tout de suite. Ainsi, c'était cela.

Un froid glacial montait dans sa poitrine. Il allait mourir. Même pour sauver sa vie, il était incapable de trahir le Roi. C'était un bédouin comme lui.

Ils avaient besoin de lui pour attirer Hussein hors du Palais pour commettre un attentat sur mesure. Là-bas, il fallait une division blindée pour le prendre. Et encore. Les bédouins se battraient jusqu'à la mort. Mrewed était le meilleur ami de Hussein. Ce dernier accourrait. Si Wadi le lui demandait. Il était un des rares hommes en qui le Roi avait une absolue confiance. C'était la seule façon de l'avoir. On ne connaissait jamais son itinéraire et souvent, celui-ci était

« balayé » avant son passage par des éléments sûrs.

— Pourquoi voulez-vous tuer Sa Majesté ?

Les yeux bleus du Colonel Gorgour ne cillèrent pas. Il fallait dédramatiser.

— Qui vous a parlé de tuer ? dit-il d'une voix douce. Je vous demande seulement de téléphoner pour lui demander de venir chez Mrewed. Ensuite, vous serez libre.

Wadi secoua la tête. Son dos s'était voûté de nouveau. À peine aurait-il raccroché qu'on lui tirerait une balle dans la tête. Il restait à prévenir l'escorte. Même au prix de sa vie, pour faire échouer l'attentat. S'il se jetait contre la fenêtre, Gorgour tirerait, mais les quatre hommes dehors seraient alertés. Par radio, ils demanderaient du renfort. Le Colonel et Ratwa seraient coincés dans la maison. Il n'y avait pas d'autre entrée.

Machinalement, il ramena en arrière une mèche qui lui venait dans les yeux.

— C'est vous qui avez tué Fawzia.

Ce n'était même pas une question. Il comprenait maintenant le meurtre inexpliqué de sa maîtresse.

Le Colonel regardait le téléphone, posé sur la table basse. L'atmosphère s'était tendue. Ratwa ne quittait pas des yeux Wadi Karak, le doigt sur la détente du pistolet.

— Alors, demanda le Colonel Gorgour, vous téléphonez ?

Wadi montra des dents éblouissantes. Toute sa fierté de bédouin était remontée à la surface d'un coup. Sa race avait des défauts, mais pas la lâcheté. Les hommes du Cheik Abdullah étaient prêts à charger les tanks syriens à cheval, en septembre.

— Jamais, dit-il.

Il raidit ses muscles pour bondir. Les énormes balles du magnum, allaient le tuer presque instantanément. Il fallait qu'il ait le temps de crier. De toute façon, ses hommes entendraient les détonations. Cela suffisait.

— Wadi !

Gorgour avait deviné sa pensée. Maintenant, deux pistolets étaient braqués sur lui. Il eut un sourire méprisant : on ne peut rien contre un homme qui a fait le sacrifice de sa vie.

Le coup de sonnette le fit sursauter et l'arrêta dans son élan. Beaucoup plus que la voix de son adversaire. Il dévora la porte des yeux. Qui que ce soit, cela ne pouvait que l'aider.

Le Colonel Gorgour ne bougea pas.

— Allez ouvrir Ratwa.

La Palestinienne obéit, restant derrière le panneau, le gros revolver à la main.

D'abord, Wadi ne vit qu'une femme sans âge, en robe noire, dont

le visage lui était inconnu. Puis il baissa les yeux et aperçut les deux têtes ébouriffées. Un garçon et une fille.

Nadia et Hocine. Ses enfants.

L'horreur l'empêcha de parler. Il se tassa sur place. Plus question de bouger.

Ratwa avait soigneusement refermé la porte. Le Colonel Gorgour se gratta la gorge.

— Nous avons tout prévu, Wadi, dit-il d'une voix égale. Je savais que vous êtes un homme exceptionnellement courageux. Au lieu de votre bonne, nous avons envoyé une amie chercher vos enfants à l'école... Vous pouvez les embrasser.

Nadia et Hocine se précipitèrent vers leur père. Ils ne semblaient pas effrayés. Wadi les embrassa farouchement, puis les repoussa.

Il aurait voulu être mort. Il regrettait de toutes ses forces de ne pas s'être jeté par la fenêtre une seconde plus tôt.

— Qu'est-ce que tu fais, papa ? demanda son fils.

Wadi se força à sourire.

— Je travaille, mon chéri. Reste avec ta sœur et la dame. Sois sage.

Ratwa donna un ordre bref à l'inconnue qui entraîna les deux enfants dans la cuisine. Le Colonel Gorgour vint se planter devant le Jordanien.

— Vos hommes n'avaient pas d'ordre pour empêcher vos enfants de vous rejoindre, dit-il. Ce n'est pas leur faute. Nous sommes décidés à aller jusqu'au bout... Êtes-vous prêt à téléphoner, maintenant ?

— Non.

Wadi Karak n'avait même pas élevé la voix. Ses yeux s'étaient injectés de sang. Il essayait de dissimuler son angoisse. Jamais Gorgour n'oserait aller jusqu'au bout. Il le connaissait depuis vingt ans. Ce n'était pas possible.

— Vous savez ce qui va arriver ?

Le Colonel tcherkesse n'avait pas élevé la voix. Mais Wadi eut peur. La cruauté des Tcherkesses était célèbre.

— Tue-les, si tu veux, dit-il à voix basse. Mais leur sang retombera sur toi.

Gorgour ne broncha pas. Il n'était pas superstitieux. Mais il n'avait pas beaucoup de temps.

— Ce sont des mots, dit-il. Si vous ne parlez pas, je tue votre fille. Ensuite, ce sera le tour de votre fils. Quand vous verrez leur sang couler, vous ne raisonnerez plus de la même façon. Mais ce sera trop tard.

Wadi ressemblait à un masque de pierre. Seuls ses yeux vivaient, brillant d'une haine farouche.

— Faites ce que vous voulez, dit-il.

Le Colonel Gorgour plongeait ses yeux bleus dans les siens, attendit quelques secondes, puis dit :

— Très bien.

Il se tourna vers Ratwa, qui se rapprocha. Le chien du « 357 » était ramené en arrière, prêt à tirer. Gorgour ajouta, toujours de la même voix atone :

— Si vous criez, ou si vous tentez de fuir, je tue votre fils aussi tout de suite.

Ratwa sortit un poignard de sa ceinture et le lui tendit. Wadi reconnut une arme bédouine à la lame très large et recourbée au bout presque à angle droit. C'est avec cela qu'on égorgeait les moutons. Le Colonel Gorgour disparut dans la cuisine et réapparut tenant la fille de Wadi par la main. Il traversa la pièce et ouvrit la porte de sa salle de bains. Puis, il poussa la petite fille devant lui, avant de la refermer.

Wadi se sentait devenir fou. Il apostropha Ratwa, la tutoyant.

— Tu es une femme, toi ! Tu vas le laisser faire ?

La fedayine eut un sourire venimeux.

— Tu ne disais rien quand les obus du Roi broyaient les bébés palestiniens dans les camps de réfugiés. Ta fille ne vaut pas plus qu'eux. C'est leur sang qui retombe sur toi...

Il y eut un cri, derrière la porte de la salle de bains. Wadi avança les yeux fous.

— Qu'est-ce qu'il fait...

Ratwa avait un visage de pierre.

— Il t'a prévenu. Après, ce sera le tour de ton fils.

La porte restait toujours close. Wadi pensa à son fils.

Sans vouloir croire aux menaces du Colonel Gorgour. Un bruit d'eau qui coulait dans la salle de bains le crispa encore plus. Il ne quittait plus la porte des yeux. La poignée tourna et le Colonel apparut.

Seul.

Ses yeux bleus étaient toujours aussi limpides.

— Venez.

Il s'écarta et sortit son 38 Enfield commando. Wadi Karak se rua dans la salle de bains, resta immobile, tétanisé devant la baignoire. Il ne cria même pas, tant cela lui semblait irréel... C'était trop horrible. Il avait l'impression qu'on venait d'injecter un liquide glacé dans ses veines.

Tout doucement, il se pencha et arrêta l'eau froide qui coulait, sur le visage de sa petite fille. Elle avait les yeux grands ouverts, les traits calmes. Sans l'affreuse blessure qui coupait sa gorge d'une oreille à l'autre, elle aurait eu l'air endormie.

Le corps était étendu dans la baignoire, comme si elle prenait un bain. Seule, la robe, trempée de sang et d'eau rappelait le drame. Elle

saignait encore doucement. Wadi Karak eut un cri rauque, inhumain, se pencha, l'arracha de la baignoire et la serra de toutes ses forces dans ses bras. Puis, il recula, sortant de la salle de bains.

Ratwa et Gorgour le regardaient, leurs armes braquées sur lui. Le Tcherkesse vit son regard de dément et eut peur. Il avait peut-être été trop loin. S'il basculait dans la folie. Wadi ne serait plus d'aucune utilité. Il n'était pas cruel par plaisir, mais par nécessité. Pour briser un homme comme Wadi Karak, il fallait employer des moyens inhumains. Comme de tuer ses enfants. Plus tard, quand il aurait rempli sa mission, il serait temps de s'abandonner au remords. Wadi était le seul qui pourrait faire sortir le Roi de son palais.

Il leva un peu son Enfield commando :

— Wadi, il est encore temps de sauver votre fils.

Wadi Karak s'arrêta, serrant sa petite fille. L'intensité du regard de ses yeux noirs gêna le Colonel.

Il y eut un silence interminable ! Puis, la voix du petit garçon fit sursauter les trois : de l'autre côté de la cloison, il pleurait. Pendant une fraction de seconde, le Colonel crut que Wadi allait se jeter sur eux, que tout allait échouer. Puis, le bédouin sembla se briser d'un coup. Il tituba jusqu'au canapé blanc et s'y laissa tomber, sans lâcher sa petite fille morte. Le sang continuait à dégouliner et sa chemise blanche était toute tachée.

Quand il parla, sa voix avait changé. C'était celle d'un homme vieilli, brisé, annihilé.

— Tue mon fils, dit-il.

CHAPITRE XIV

Le cri du fedayin ébranla les tôles ondulées de la « permanence » du FPLP. Tant que les habitants de Wardate s'imagineraient qu'on interrogeait un traître à la cause palestinienne, c'était parfait. Ce n'était pas la première fois qu'on torturait un peu au FPLP... Personne ne s'en formalisait.

Malko s'appuya au mur sale, épuisé moralement. Il haïssait ces brutalités dont son métier était malheureusement semé. Pourtant, il fallait que cet homme parle. Pour sauver le Roi. C'est la Lionne qui menait l'interrogatoire, en arabe. Terrifié, Fouad, le cuisinier, s'était accroupi.

Ma'an se redressa, essoufflé et désespéré. Son visage brutal était congestionné.

— Il ne veut pas parler, dit-il piteusement.

Sophia Nazzal serra les lèvres et murmura une obscénité. Couvert de sang, le visage enflé sous les coups, le fedayin ne desserrait pas les lèvres, tassé dans un coin. Depuis vingt minutes, Ma'an le frappait, à coups de pied, à coups de poing, inlassablement comme un punching-ball. Ses énormes poings lui avaient écrasé le nez, fendu les arcades sourcilières, brisé les dents. L'odeur fade du sang s'alliait aux aigres senteurs du vomi pour rendre l'atmosphère de la petite pièce irrespirable. Dépité, Ma'an envoya au fedayin un coup de pied dans l'aine qui lui arracha un cri aigu.

La Lionne tirait sur son cigare et Malko remarqua qu'elle était livide avec deux grandes rides encadrant la bouche.

Ma'an s'essuya le front. Un de ses sparadraps s'était décollé, révélant une vilaine plaie à la tempe. Sorti de la brutalité pure, il était perdu, n'avait plus d'idée.

— Tant pis, dit Sophia, abandonnons et prévenons le Roi immédiatement.

C'était la solution la plus sage. Mais si le Roi ne sortait pas du palais, il n'y aurait pas d'attentat, et ils ne démasqueraient jamais l'homme qui avait monté le complot.

La barbouze royale sortit un couteau à cran d'arrêt se pencha sur le prisonnier, l'ouvrit et lui appuya la pointe de la lame sur la gorge.

— Je vais t'égorger comme un porc si tu ne parles pas menaçant.

L'autre cracha une injure dans un flot de bulles de sang. Par moments, ces hommes souvent lâches, méprisaient totalement la

mort...

Ma'an hésita, cherchant le regard de Sophia Nazzal. Celle-ci hésitait. Fouad fixait le prisonnier, nettement inquiet. Au point où il en était... Ses 3 000 dollars risquaient de lui coûter cher. Sophia secoua la tête négativement. Le couteau s'éloigna de la gorge du fedayin.

Alors, Fouad se leva et vint murmurer quelque chose à l'oreille de Ma'an. Le visage de la barbouze se fendit aussitôt en un sourire radieux. Il s'adressa en arabe à la Lionne. Malko retint au passage le nom de Fouad.

Celui-ci entendant son nom, sourit gentiment à Malko. Ma'an tira le Palestinien et le mit debout, puis le poussa vers la porte.

— Nous l'emmenons ? demanda Malko.

— Non. Il a une idée pour le faire parler.

Le petit convoi se faufila entre les clapiers en ciment. Quelques enfants regardaient curieusement le visage en sang du Palestinien. Il ouvrit la bouche pour appeler mais Ma'an l'étrangla à moitié. Un gosse plus hardi s'avança et demanda ce qui se passait.

— C'est un traître qui va être puni, annonça sobrement le cuisinier...

Aussitôt, deux ou trois gosses commencèrent à houspiller le prisonnier, lui jetant des pierres, l'injuriant, lui donnant des coups de pied.

Sophia Nazzal et Malko fermaient la marche. Pas rassurés. Ils étaient en plein fief fedayin. Ce qu'ils faisaient était de l'inconscience, de la folle audace. Si on découvrait leur véritable appartenance, ils ne sortiraient pas vivants de Wardate... Malko admira la Lionne. Elle se comportait comme un homme.

À cent mètres, ils stoppèrent devant un clapier semblable aux autres. Malko se pencha vers la Lionne :

— Où allons-nous ?

— Chez un menuisier.

Ce n'était quand même pas pour commander un cercueil... Ils entrèrent à la queue leu leu.

La pièce était aussi sombre et sale que la « permanence ». Un Palestinien barbu, un rabot à la main, terrorisé contemplait l'invasion de son atelier. Ma'an l'apostropha sèchement. Aussitôt, le menuisier alla à son étau et en ôta la planche qu'il rabotait et resta planté devant, totalement désespéré. Un autre le poussa dans un coin. Il se fondit dans la pénombre, laissant sa tanière aux envahisseurs.

Malko se sentit mal à l'aise.

Déjà, Ma'an, houspillant le prisonnier, le poussait vers l'établi.

Il desserra l'étau au maximum. Puis tirant l'homme par les cheveux le força à se courber jusqu'à ce que sa tête soit entre les

mâchoires de l'étau. Aussitôt, il serra l'outil sans douceur. Les oreilles écrasées par les mâchoires d'acier, le fedayin hurla.

— Maintenant, il va parler dit en anglais le cuisinier. Ravi.

Joyeusement, Ma'an serra l'étau d'un quart de tour. Le cri inhumain du supplicé fit trembler les murs. Du sang coulait de ses oreilles, il était écarlate. Il vomit et se mit à crier sans interruption. Pour faire bonne mesure Ma'an lui envoya un coup de pied dans l'entrejambe.

Malko prit Sophia Nazzal par le bras.

— Faites arrêter cela, c'est affreux.

La jeune femme ne tourna même pas la tête pour lui répondre.

— Il va le tuer de toute façon. Vous ne les connaissez pas. Ils sont féroces. Alors, il vaut mieux qu'il parle avant. Si je lui dis quoi que ce soit, il me méprisera et ne m'écouterà pas.

Les cris du Palestinien devinrent plus aigus, saccadés, ininterrompus : une lente mélodie d'horreur. Lentement, inexorablement, Ma'an tournait le levier de l'étau. La douleur devait être effroyable. Malko sentit son cœur remonter dans la gorge. Il imaginait le cerveau comprimé, les nerfs torturés.

À chaque seconde, il s'attendait à voir le crâne éclater comme une noix de coco. Il aurait voulu pouvoir crier à l'homme torturé de parler de ne pas s'entêter.

Soudain, les hurlements changèrent de tonalité, Ma'an cessa de tourner et se pencha vers la tête du prisonnier. Malko distingua quelques mots au milieu des cris et des gémissements. Ma'an secoua la tête et donna encore un petit coup de poignet. Le cri aigu transperçait les tympans. La main de la barbouze s'immobilisa. Depuis le début du supplice, il avait accompli presque un tour complet.

La bouche grande ouverte, l'homme hurlait sans interruption, bavant, vomissant, secoué de spasmes. Sa main gauche agrippa la ceinture de Ma'an et celui-ci se pencha encore une fois sur lui.

Mais l'autre n'arrivait pas à articuler, paralysé par la douleur. Ma'an desserra un tout petit peu l'étau, sans lâcher la poignée. Puis il se pencha sur sa victime.

Le fedayin balbutia plusieurs phrases. Ma'an releva la tête, le visage grave, répétant à haute voix ce que l'autre balbutiait.

Au fur et à mesure, Sophia traduisit, pour Malko.

— Il parle, annonça-t-elle. Ils vont attaquer le roi vers cinq heures et demie, avenue Zein, après le Troisième Cercle. Une douzaine d'hommes très bien armés. Ils ont un complice au Palais qui les renseigne.

— Qui ?

Malko avait presque crié.

Ma'an répéta en arabe, puis hocha la tête.

— Il ne sait pas.

— Laissez-le tranquille maintenant ordonna Malko.

Fouad s'approcha de Ma'an et échangea quelques mots à voix basse avec lui. Aussitôt, la barbouze tourna l'étau d'un demi-tour. Dans le sens du serrage. Malko vit les muscles de son poignet se tendre sous l'effort.

La boîte crânienne céda avec un craquement insupportable. Le hurlement du torturé s'acheva en gargouillement. Deux jets de sang jaillirent des narines, giclant jusqu'à terre. Ma'an s'écarta précipitamment et serra encore un peu plus. De chaque côté, les mâchoires de l'étau avaient pénétré de deux centimètres dans le crâne qui n'était plus qu'une bouillie d'os ou le sang et la matière cervicale se mélangeaient.

Le prisonnier ne criait plus. Agité de quelques mouvements réflexes, il agonisait rapidement, les yeux ouverts.

Ma'an essuya le sang qui avait giclé sur ses chaussures, avec son mouchoir. Malko suivit Sophia dehors. Elle vomissait, la tête appuyée au mur.

— Dépêchons-nous, dit-elle. Il ne nous reste pas beaucoup de temps.

Indomptable.

La ruelle était déserte. Les cris du supplicié avaient fait fuir tout le monde. À Wardate, les fedayins étaient les maîtres. Ma'an sortit le dernier, escorté du cuisinier. Toujours aussi impassible. Comme s'il sortait d'une discussion amicale.

Malko prit le cuisinier par le bras.

— Pourquoi l'a-t-il achevé ?

Le Palestinien ouvrit des grands yeux devant une question aussi visiblement stupide.

— Il nous aurait dénoncés. Il valait mieux le tuer.

Devant une logique aussi évidente, il n'y avait qu'à s'incliner.

— Il faut arrêter le Roi avant qu'il ne quitte le Palais, dit Malko.

La Lionne courait déjà vers la sortie du camp.

La montre de Malko indiquait cinq heures cinq.

Ratwa ne pouvait détacher les yeux de la petite fille morte. Elle avait pensé que Karak céderait avant. De toutes ses forces, elle pensa aux enfants d'Irbid déchiquetés par les roquettes. C'était la guerre. Il fallait la faire jusqu'au bout. Elle jeta un coup d'œil au Colonel Gorgour. Si Karak tenait bon, ils étaient perdus.

Le Tcherkesse était impassible.

— J'admire votre courage Wadi, dit-il, mais il est inutile. Avez-

vous pensé que votre femme ne peut plus avoir d'enfants ? Que si je tue celui-là, vous mourrez sans descendance ? Même si vous obéissez, personne, même le Roi, ne pourra jamais rien vous reprocher. Vous avez payé votre honneur avec le sang de votre fille.

Wadi Karak se décomposa. Comment le Tcherkesse avait-il pu connaître ce secret. C'était vrai.

Gorgour décida de jouer le tout pour le tout. Rentrant son pistolet, il mit la main sur la poignée de la porte.

— Attendez.

La voix de Wadi était rauque, cassée. Il fixa le colonel.

— Que voulez-vous de moi ?

— Que vous téléphoniez au Palais et que vous demandiez le Roi. Pour lui dire que Mrewed vient d'être grièvement blessé chez lui. Qu'il le réclame.

Wadi Karak baissa les yeux, sembla réfléchir quelques secondes.

— D'accord, mais laissez partir mon fils d'abord.

Le colonel Gorgour secoua la tête :

— Non. Mais vous avez ma parole d'honneur qu'il s'en ira immédiatement après.

Wadi secoua la tête, atterré.

— C'est idiot ! Il ne viendra pas. Il sentira que c'est un piège...

Pour la première fois depuis qu'il était là, le colonel Tcherkesse sourit.

— Il viendra... Je connais le Roi. Même s'il pense que c'est un piège. Il ne laissera pas Mrewed mourir seul.

Wadi objecta :

— Il va téléphoner chez Mrewed et découvrir la vérité.

— Non. Le téléphone de Mrewed ne fonctionne pas depuis une heure. Cela n'étonnera pas le Roi. Il sait bien qu'il se détraque tout le temps.

L'air absent, Wadi serrait toujours le cadavre de sa petite fille. Le sang avait coulé sur le tapis, sur son pantalon, mais il ne le remarquait même pas. Ailleurs. Il se fermait à toute émotion. Maintenant, il n'avait plus qu'une issue, vivre pour se venger.

Ratwa s'avança vers lui.

— Combien de voitures accompagneront le Roi ?

Wadi répondit sans la regarder :

— Quatre. Comme d'habitude.

— Combien d'hommes dans chaque ?

— Quatre, plus le chauffeur.

— Armement ?

— Deux mitrailleuses de 30 et des armes légères.

— Pas de bazookas ?

— Non.

— Une radio ?

— Oui, dans une des Land-rovers.

Ratwa notait tout, au fur et à mesure, sur un bout de papier. Dans la cuisine, on entendait jouer le fils de Wadi. S'il n'y avait pas eu le cadavre de la petite fille, on se serait cru dans une simple discussion d'affaires.

La Palestinienne réfléchit un instant :

— Dans quelle voiture sera le Roi ?

— La Mercedes 300 SL.

— Elle est blindée ?

— Non.

— Une radio ?

— Non. Le roi a un walkie-talkie.

— Qui conduit ?

— Cela dépend. Parfois le Roi, parfois un bédouin.

— Le Roi est armé ?

Wadi la regarda avec une haine indicible.

— Si vous le ratez, il ne vous ratera pas. Il a son pistolet et sa mitraillette allemande, la M.P. 5.

— L'étui du pistolet serre, précisa le colonel Gorgour. Le Roi ne pourra pas le sortir facilement.

Wadi lui jeta un coup d'œil surpris. Ainsi, ils avaient pensé à tout. Mais Ratwa continuait son interrogatoire.

— Le Roi porte un gilet pare-balles ?

— Non.

Elle se tut. Le colonel Gorgour toussa :

— Bien. Il faut téléphoner maintenant.

Wadi Karak hésita, regarda le téléphone posé devant lui. Un cri de son fils traversa la cloison. Comme exorcisé, il souleva le récepteur et composa un numéro.

— Ne faites pas de bêtises, dit le colonel Gorgour calmement.

Le récepteur à l'oreille, Wadi Karak attendait que le standard, du Palais décroche.

Le téléphone sonna dans l'antichambre du bureau royal. On passait toujours Wadi au Roi. Il faisait partie des dix personnes qui pouvaient l'appeler jour et nuit.

C'est un aide de camp qui décrocha. Wadi Karak ne lui laissa pas le temps de parler :

— Prévenez Sa Majesté, dit-il. Mrewed vient d'être grièvement blessé. On a tiré sur lui sur l'avenue Zein, tout de suite après le Troisième Cercle. Il est mourant. Il réclame le Roi.

La voix de Wadi était changée par l'émotion. Pas une seconde ; l'aide de camp ne mit sa parole en doute.

— Sa Majesté est avec le Cheik Omar, cria-t-il. Je le prévien tout de suite. Où êtes-vous ?

— Près de Mrewed. Je suis venu téléphoner à l'Ambassade de Grande-Bretagne. Je retourne. Il est intransportable.

— Attendez !

L'aide de camp posa le récepteur et sortit en courant. Le Roi se trouvait au volant d'un véhicule tout-terrain qu'il se préparait à essayer. En compagnie du Cheik Omar. L'officier tapa à la portière et lui dit d'une voix hachée ce qu'il venait d'apprendre. Et par qui. Le Roi pâlit. Il n'était pas surpris. Depuis des années il vivait sur un volcan. Mrewed était son meilleur ami, l'homme vers qui il se tournait chaque fois qu'il avait besoin d'un conseil.

— J'y vais, dit-il.

Aussitôt, il sauta de son véhicule. L'officier recula et balbutia :

— Majesté, c'est peut-être dangereux. Si on a tiré...

Hussein ne l'écoula même pas. Le danger physique ne lui avait jamais fait peur.

— Vous avez peur, Ali ?

L'autre se raidit :

— Non, Sidi.

— Bien, alors, vous conduirez la voiture.

L'officier repartit en courant dans le hall et reprit l'appareil.

— Sa Majesté arrive, annonça-t-il.

Il raccrocha et composa le numéro de Mrewed : il sonnait occupé. Dehors, le Roi klaxonna impérieusement. L'aide de camp rafla un M. 16 qui traînait sur une chaise et une ceinture pleine de chargeurs et rejoignit la Mercedes. Prévenues par walkie-talkie, les Land-rovers de protection attendaient en bas à la grille, prêtes à escorter le Roi.

Jusqu'à l'avenue Zein, il y avait dix minutes, car il fallait traverser toute la ville.

Le Capitaine Ali pensa que les fedayins avaient un certain courage. L'attentat s'était produit à une centaine de mètres du Palais de la mère du Roi, toujours gardé par des bédouins. Ce qui le rassura un peu. Les autres ne s'étaient sûrement pas éternisés. De toute façon, on ne discutait pas la volonté du Roi. Plusieurs fois, déjà, il avait montré son mépris de la mort et du danger.

— Bien, dit le colonel Gorgour.

Wadi Karak ne sembla pas l'entendre. Il serrait toujours le corps de la fillette, comme s'il allait lui rendre la vie. Il avait repris un calme

apparent qui ne trompait pas le Tcherkesse. L'homme qu'il avait devant lui était mort intérieurement. Et il fallait se méfier de ces morts vivants.

— Relâchez mon fils, maintenant.

Le Colonel secoua la tête.

— Attendez cinq minutes. Il reste encore une formalité. Vous allez téléphoner au Palais, vous assurer que le Roi est bien parti. Ensuite, votre fils sera libre.

Wadi ne répondit pas, retombant dans son hébétude. Ratwa était partie depuis dix minutes. Les gardes de corps l'avaient laissée passer.

Les minutes suivantes s'écoulèrent très lentement pour le Colonel Gorgour. L'officier consultait sa montre toutes les trente secondes. Enfin, il ordonna :

— Rappelez maintenant.

Docilement, Wadi décrocha le récepteur, et appela le Palais. Tout près de lui, le Tcherkesse écoutait.

Il entendit la voix de l'opérateur puis quelqu'un annonça :

— Sa Majesté vient de partir.

Gorgour fit signe à Wadi de ne pas insister. En dépit de son sang-froid, les battements de son cœur s'accéléchèrent. Wadi Karak raccrocha.

— Votre fils est libre, annonça le colonel Gorgour.

Il appela. La vieille femme sortit de la cuisine avec le fils de Wadi.

— Votre fils sera relâché dans une demi-heure environ promit Gorgour. Vous avez ma parole.

Wadi Karak regarda son fils quand il franchit la porte puis sa tête retomba et il serra encore plus fort la petite fille morte.

La porte se referma. Le colonel Gorgour et Wadi Karak restaient seuls.

Dans moins de dix minutes, le Roi Hussein allait être assassiné.

CHAPITRE XV

Rachid Charm essuya sa paume trempée de sueur sur son blue-jean et tourna la tête vers la droite. Étendu sur la plate-forme d'un camion abandonné au milieu du terrain vague bordant l'Avenue Zein, il voyait la route presque jusqu'au Troisième Cercle.

Plus bas, la chaussée tournait et on n'apercevait que le haut de l'hôtel Jordan.

Le jeune homme, pour la centième fois, assura sa position et vérifia que le cran de sûreté de son Garand était ôté, que rien n'obscurcissait la lunette. C'est sur lui que reposait toute la mécanique délicate de l'attentat. Il restait moins d'une minute avant que le convoi Royal n'apparaisse. Un guetteur posté dans une maison du Djebel Jofé, en face du Palais, venait de signaler son départ. Il pouvait passer par deux itinéraires : soit par le centre, par King Fayçal Street, la Poste, le Premier Cercle et ensuite l'Avenue Majlis, soit plus probablement en suivant la route entre le Djebel Nasser et le Djebel Hussein. Il y avait beaucoup moins de maisons et de virages. Dans les deux cas, il allait surgir du Troisième Cercle, remontant l'Avenue Zein.

Rachid Charm, à travers sa lunette, pour s'exercer, visa la Mercedes arrêtée sur l'Avenue : fabuleux. Il aurait presque pu lire les cadrans. Le lourd Garand était une arme extraordinaire de précision et de force. Rachid avait encore l'épaule endolorie à la suite de son entraînement. Mais il était parvenu ainsi à un réglage parfait de la lunette pour la distance à laquelle il allait se servir de l'arme.

Il était capable de faire éclater une orange. Sa cible allait être beaucoup plus grosse : la tête d'un homme.

Un bruit de moteur le fit sursauter. Un vieux camion chargé de cageots de légumes montait l'Avenue Zein, venant du Troisième Cercle où il était jusque-là en panne. Le cœur de Rachid battit plus vite. Si le camion avait démarré, c'est que l'action était imminente.

Il cala ses coudes et examina le conducteur du camion dans la lunette. Il sourit en reconnaissant Djamal, un fedayin qu'il connaissait bien, la tête enroulée dans son Kouffieh rouge. L'air parfaitement innocent. Il conduisait très lentement, un œil sur le rétroviseur. Tout reposait sur lui. Trois cents mètres plus haut, l'Avenue était barrée par une patrouille de bédouins qui gardaient le Palais de la Reine mère. Toute la circulation était déviée par de petites rues à gauche pour reprendre l'avenue plus loin, à la hauteur d'une étrange antenne de

T.V. en forme de tour Eiffel, érigée sur le toit d'une villa.

Rachid Charm posa le doigt sur la détente de son fusil, parfaitement maître de lui.

Enfin, il était plongé dans l'action. Et quelle action ! La plus grisante, la plus dangereuse : l'attentat politique où il jouait sa vie. Il avait refusé de revêtir un uniforme : il portait son vieux blue-jean acheté à Hollywood et un pull de laine.

De l'autre côté de l'Avenue, les quatre hommes de la Land-rover stationnée au milieu du terrain vague, étaient prêts. Les deux mitrailleuses de 30 prenaient l'avenue en enfilade. C'était une idée de génie d'avoir peint deux Land-rovers fedayins aux couleurs « sable » de l'armée royale. Les hommes qui l'occupaient portaient eux aussi le Kouffieh rouge et la tenue kaki. L'escorte royale ne s'approcherait pas assez près pour entendre leur accent palestinien... L'astuce suprême était de les avoir disposés de part et d'autre de l'avenue Zein, visibles comme des mouches dans un bol de lait.

Insoupçonnables.

Le camion avait bien parcouru cent mètres. Rachid jura pour lui. Si le convoi tardait encore, il serait obligé de s'arrêter et cela risquait d'éveiller les soupçons des bédouins gardant le Palais de la Reine Mère.

La première Land-rover grenat jaillit du Troisième Cercle à près de cinquante à l'heure. La mitrailleuse de 50 pointait vers le ciel et la 30 était braquée vers l'arrière par un bédouin qui la tenait à deux mains.

Derrière, le second véhicule surgit aussitôt, un peu décalé, puis un troisième. Les deux n'avaient que des « 30 », deux chacune.

La Mercedes grise collait à la dernière. Fiévreusement, Rachid Charm cadra la plaque d'immatriculation dans son viseur : le numéro était nettement lisible : 310. La voiture du Roi. Rachid remonta la lunette à hauteur du pare-brise et commença à la suivre. Pendant les prochaines secondes il ne vivrait plus qu'à travers le cercle lumineux où son œil droit était collé. Il n'avait même plus peur.

Derrière la voiture royale, deux autres Land-rovers, surgirent, roulant côte à côte, fermant la marche. La dernière avait une grande antenne de radio qui se balançait à l'arrière et une seule mitrailleuse.

Pendant quelques secondes, la scène sembla figée dans le viseur. Devant, le camion poussif qui grimpait la côte à vingt à l'heure ; ensuite le convoi compact se rapprochant très vite du camion ; enfin la Mercedes noire portant le fanion de l'Ambassade d'Espagne, arrêtée tout de suite après le Troisième Cercle sur le côté gauche de la route.

L'extrémité du canon du Garand oscilla un peu. Le convoi allait si

vite que ce n'était pas facile d'isoler une cible. Enfin, Rachid parvint à caler son viseur sur la vitre avant de la Mercedes. La tête du conducteur était juste au milieu du cercle. Il expira lentement l'air de ses poumons et ne pensa plus à rien. L'homme qu'il tenait au bout de son fusil n'avait plus que quelques secondes à vivre.

Djamal, le Palestinien, regardait dans le rétroviseur les Land-rovers grenat grandir à toute vitesse. Déjà le conducteur de la première lui faisait signe énergiquement de la main de se garer : règle absolue en Jordanie. Quand le roi passait, tous les véhicules s'arrêtaient sur le bord de la route et ne repartaient que le Roi passé.

Djamal tourna légèrement son volant à droite, tout en ne laissant pas assez d'espace pour que les Land-rovers puissent passer. L'Avenue était bordée d'un large fossé et elles ne pouvaient déborder sur le terrain vague.

En même temps, il frappa de la main gauche la cloison de tôle derrière lui. Puis il s'accrocha solidement au volant. Il eut le temps de compter jusqu'à trois. Il y eut une explosion sourde. Le camion se souleva de l'arrière, retomba lourdement et s'immobilisa en travers de la route, presque dans le fossé. La roue jumelée arrière gauche partit comme une fusée et atterrit dans le terrain vague.

Le détonateur de grenade avait cassé net l'essieu à la sortie du pont. L'arbre venait de creuser une longue entaille dans le bitume. Il faudrait une grue pour bouger le camion qui bloquait toute la largeur de l'Avenue.

Djamal sourit, à lui-même, coupa son contact et plongea la main sous sa banquette pour attraper sa mitraillette.

Dans le rétroviseur, il vit un bédouin qui accourait vers le camion, un fusil automatique G3 au bout du bras. Un des hommes de la première Land-rover. Le convoi royal s'était immobilisé, resserré sur une trentaine de mètres. Pas vraiment inquiets. Ils avaient tous vu le camion zigzaguant sur la route et la roue s'en aller. C'étaient des accidents assez fréquents en Jordanie et plusieurs bédouins éclatèrent même de rire. L'explosion du détonateur n'avait pas été assez forte pour qu'on l'entende des Land-rovers.

Le bédouin sauta sur le marchepied du camion, écumant de rage, le Kouffieh en bataille :

— Imbécile, hurla-t-il. Le Roi est derrière toi. Dégage tout de suite !

— Je ne peux pas, mon frère, mon camion est cassé, dit doucement Djamal.

Le bédouin n'eut pas le temps de répliquer : Djamal venait de

relever le canon de sa mitrailleuse Colt et appuyait sur la détente. Son front vola en éclats dans un nuage de sang et il sembla s'envoler du marchepied, repoussé par le choc des balles. Pour faire bonne mesure, Djamel accompagna le corps dans sa chute. Au moment où son chargeur se terminait, il entendit la kalachnikov de son compagnon, caché dans les cageots, crépiter. Dans le rétroviseur, il vit le pare-brise de la première Land-rover se désintégrer et une gerbe de flammes jaillir d'un des jerricans d'essence fixés sur les ailes avant.

Une longue flamme cacha le véhicule et la route. Djamel en profita pour sauter à terre, après avoir remis un chargeur dans sa mitrailleuse.

Les deux mitrailleuses de la Land-rover placées devant Rachid Charm ouvrirent le feu au moment où le bédouin retombait du marchepied. Visant chacun un véhicule de l'escorte. À une aussi courte distance, c'était le massacre.

Le servant de la grosse « 50 » eut le temps tout juste d'abaisser son canon avant d'être haché par les balles. La seconde Land-rover prit feu à son tour et une boîte de munitions explosa dans une grande lueur jaune. Tués ou grièvement blessés, par les volées de balles, les bédouins ne ripostèrent même pas ; l'un d'eux eut le temps de sauter, mais tomba en avant, coupé en deux par une rafale.

Avec une seconde de décalage, la seconde Land-rover fedayin, placée de l'autre côté de l'Avenue ouvrit le feu à son tour. Le véhicule placé immédiatement derrière la Mercedes du Roi explosa aussitôt, touché au réservoir d'essence. Deux des bédouins furent projetés à plusieurs mètres en l'air et la carcasse bascula dans le fossé. Les hommes de la seconde Land-rover furent tués presque immédiatement, à l'exception du mitrailleur arrière. Cramponné à son arme, inondé de sang, il continua à tirer, balayant la route au hasard, jusqu'à ce qu'il tombe sur le bitume, face contre terre.

Le conducteur de la troisième Land-rover eut le temps de reculer brutalement. L'opérateur radio secoua frénétiquement son émetteur.

— Nous sommes attaqués !

C'est tout ce qu'il eut le temps de hurler. Les balles de la « 30 » hachèrent la radio devant lui et il tomba, une balle dans l'œil. Le servant de l'unique mitrailleuse avait ouvert le feu en même temps. Sa première rafale balaya la Land-rover des fedayins, blessant mortellement les servants des deux armes automatiques qui s'effondrèrent.

Le chauffeur de son propre véhicule était affalé sur son volant, le ventre déchiré par plusieurs balles. Fiévreusement, il voulut tourner sa

mitrailleuse pour prendre en enfilade le second véhicule attaquant. La fumée du véhicule incendié lui cachait la Mercedes du Roi, qui n'était pourtant qu'à vingt mètres devant lui.

Il se pencha pour saisir une nouvelle boîte-chargeur, échappant à une rafale de kalachnikov tirée de la Land-rover dont il avait fait taire les mitrailleuses.

En se relevant, il aperçut soudain la Mercedes arborant le fanion noir et jaune de l'Espagne. La voiture avançait vers lui. Pendant une seconde, il se demanda si le chauffeur n'était pas fou : on tirait de tous les côtés et la route était totalement obstruée par les épaves des Land-rovers en flammes. Au moment où il engageait sa boîte de cartouches, il vit le canon de la mitrailleuse sortant de la glace avant de la Mercedes.

Il n'eut pas le temps de saisir sa propre arme.

La Mercedes – volée la veille au soir – stoppa et quatre hommes en jaillirent, armés de fusils d'assaut et partirent en courant vers la voiture du roi.

La tête était exactement au centre du viseur et la Mercedes du Roi était arrêtée. Tout n'avait pas duré plus d'une minute, mais il semblait à Rachid que les détonations claquaient dans ses oreilles depuis un siècle.

Les colonnes de fumée se voyaient à un kilomètre et les bédouins de garde au Palais de la Reine Mère n'allaient pas tarder à intervenir ; et aussi ceux du poste de police situé à côté de l'Ambassade égyptienne, tout de suite avant le Troisième Cercle.

Rachid Charm appuya doucement sur sa détente. Le choc du recul sur son épaule arracha son œil de la lunette. Quand il l'y recolla, la tête coiffée du bérêt rouge était affalée contre le volant, la nuque broyée par sa balle.

La portière arrière de la Mercedes royale s'ouvrit et un officier apparut, une mitrailleuse au poing. Il fallut moins de deux secondes à Rachid pour le cadrer et appuyer sur la détente. Cette fois, il vit à l'œil nu, l'homme rejeté contre la carrosserie, porter les mains à sa gorge.

Presque au jugé, Rachid tira une seconde fois, en pleine poitrine. La mitrailleuse tomba à terre et l'homme bascula en avant.

Le canon du Garand revint sur l'intérieur de la Mercedes. Accroupi sur les coussins à l'arrière un capitaine tirait à travers la lunette qu'il avait cassée à coups de crosse. Sa mitrailleuse cracha vers les hommes sortis de la Mercedes diplomatique et deux tombèrent.

Rachid Charm attendit patiemment d'interminables secondes. Le Capitaine se pencha en arrière pour ramasser un chargeur sur le

plancher, offrant son dos.

Le jeune homme pressa la détente. Toujours le choc dans l'épaule et la secousse sur l'œil. Quand il le rouvrit, le Capitaine était effondré sur la banquette, immobile. Plus personne ne bougeait dans le convoi massacré. L'attaque n'avait pas duré plus de deux minutes.

Deux Land-rovers continuaient à brûler. Le véhicule intact des fedayins lâchait encore de courtes rafales pour achever les blessés.

Une sirène hurla du côté du Palais de la Reine mère. Rachid tourna la tête et vit dévaler du haut de l'avenue une Land-rover couverte de bédouins venant au secours du convoi attaqué. Les yeux bleus du jeune Arabe étincelèrent de joie. Il fit pivoter le canon de son arme, assura sa prise, visa une seconde à travers la lunette et tira.

La Land-rover se mit instantanément à zigzaguer, avant de foncer droit dans le mur d'une villa qu'elle prit de plein fouet. Une grande flamme jaillit, tandis que les bédouins roulaient à travers, assommés ou blessés.

Rachid Charm posa son fusil à lunette et se releva. Il avait fait plus que sa part. Apparemment tout s'était bien passé. Devant lui, la Land-rover survivante démarra, lâchant encore une rafale sur les bédouins qui arrivaient à pied et fila à travers le terrain vague. La Mercedes corps diplomatique reculait à toute vitesse, tirant pour couvrir sa fuite. Rachid sauta de son camion, abandonnant son arme. Il traversa le terrain vague, en courant. Son scooter était posé contre le mur d'une villa.

Au moment où il l'atteignait, il sentit un choc à l'épaule gauche, puis, aussitôt une douleur violente lui paralysa tout le côté. Il se retourna et vit le bédouin, à genoux dans le terrain vague, qui l'ajustait avec son G3. Il leva le bras dans un geste de défense au moment précis où une autre balle lui traversait la gorge, déchirant la trachée-artère. Sans lâcher la poignée du scooter, il tomba sur le dos.

Le bédouin tira encore deux coups sur le corps inerte, puis chercha une autre cible. Pour venger l'attaque sacrilège. Les ruines des Land-rovers incendiées continuaient à brûler avec une fumée noire.

Un bédouin vociférant surgit devant le pare-brise, ivre de rage et le doigt sur la détente. Sophia Nazzal avertit, un peu pâle :

— Attention, ils sont très nerveux.

Encore un *understatement*... un barrage de bédouins barrait le Troisième Cercle, arrêtant tous les véhicules, fouillant les gens, affolés, ivres de rage, tirant sans raison sur tout ce qui bougeait.

Ma'an sortit de la voiture et fonça sur un lieutenant en uniforme bleu. L'autre était si énervé qu'il refusa d'abord de regarder sa carte de

la Sécurité militaire jordanienne.

— Qu'est-ce qui se passe ? Pourquoi la route est-elle barrée ? demanda Ma'an.

— Faites demi-tour, dit l'officier. Il est arrivé quelque chose de grave. Partez vite.

Il lui tourna le dos et vociféra un ordre à des bédouins qui partirent en courant. Un bédouin qui venait de tirer en l'air braqua son G3 sur la voiture d'un air menaçant. Sophia Nazzal hésita. Quand ils étaient dans cet état-là, on pouvait tout craindre des bédouins. Une confusion extraordinaire semblait régner. Des Land-rovers bloquaient tout le quartier.

Sophia allait remonter en voiture quand elle aperçut une haute silhouette bondissant d'une Dodge. Zeid, un de ses meilleurs amis commandant de l'armée royale. Elle agita le bras :

— Zeid !

Il se retourna et vint vers elle. Il semblait affolé et désespéré.

— Zeid, qu'est-ce qui se passe ?

— Ils ont tué le Roi !

Il pouvait à peine parler. La jeune femme pâlit : ils étaient arrivés trop tard. Elle fit signe à Malko de sortir de la voiture.

— Laisse-nous venir avec toi, je t'en prie.

L'officier donna un ordre et les bédouins qui bouclaient l'Avenue Zein s'écartèrent. Il partit en courant suivi de Malko et de Sophia Nazzal. Ma'an discutait toujours avec son lieutenant.

Deux cents mètres plus loin, c'était le désastre. Les véhicules brûlaient encore. Partout des bédouins en armes, le doigt sur la détente. Trois corps étaient étendus sur le bord de la route, déchiquetés et pleins de sang. L'un d'eux n'avait plus de visage. L'autre avait le dos ouvert. On voyait la masse grise de ses reins...

Des bédouins traînaient par les pieds les cadavres des fedayins pour les aligner à côté des autres. L'un, qui n'était pas tout à fait mort, remua un peu. Immédiatement, un bédouin envoya un coup de pied à l'agonisant.

Malko et Sophia parvinrent enfin à la voiture du Roi. Plusieurs officiers jordaniens l'entouraient. On sortait avec précaution le corps du Capitaine dont tout un côté avait été déchiré. Le chauffeur était encore affalé sur son volant qu'il n'avait pas lâché. Son béret était tombé sur son nez et il semblait dormir. Partout, des armes, des débris de verre, des taches de sang. À côté des autres véhicules, la Mercedes semblait étrangement intacte. Des bédouins essayaient de dégager les corps de leurs camarades, pris dans la Land-rover brûlée. Des carcasses noirâtres et racornies. Le Commandant Zeid s'approcha de plusieurs officiers qu'il connaissait et se mêla à leur groupe. Sophia et Malko restèrent à quelques mètres en arrière. Malko inspectait le

spectacle de désolation. Il était arrivé trop tard.

Zeid revint vers eux, le visage sombre.

— Où est le Roi ? demanda Sophia Nazzal la gorge serrée.

Zeid baissa la voix.

— Il a disparu.

CHAPITRE XVI

Le bruit de la fusillade fit relever brusquement la tête à Wadi Karak. Les coups de feu semblaient si proches qu'on avait l'impression qu'on se battait au bout de la rue. Il est vrai que le Troisième Cercle n'était qu'à 200 mètres à vol d'oiseau.

Le colonel Gorgour posa la main sur la crosse de son Enfield commando. Soulagé. Tout s'était passé comme prévu. Il restait une formalité délicate pour que l'opération soit bouclée : l'élimination de Wadi Karak. Pas question de laisser un témoin aussi gênant même s'il était impuissant dans le nouveau régime. Personne ne devait jamais savoir comment le roi avait été tué.

Ni lier le MI5 au coup d'État.

Karak n'avait pas dit un mot depuis le départ de son fils. Toujours prostré sur le divan, il serrait dans ses bras le corps de la fillette vidée de son sang. Comme s'il n'existait plus. Le plus simple eût été évidemment de lui tirer une balle dans la tête, sans même qu'il s'en aperçoive. Solution humanitaire qui n'aurait pas déplu au Colonel Gorgour, ennemi des violences inutiles.

Malheureusement, les gardes du corps de Wadi Karak étaient toujours dehors. Et au premier coup de feu ils accourraient. Il n'y avait qu'une solution : les éloigner d'abord.

Le Colonel s'approcha de Wadi :

— Je dois vous emmener quelque part, dit-il. Mais avant, il faut que vous donniez l'ordre à vos gardes de s'éloigner...

Il avait parlé d'une voix égale, sans hausser le ton, sans menacer. Un homme dans l'état psychologique de Karak n'était pas facile à manier. Trop choqué. Il risquait tout simplement de se bloquer dans une attitude suicidaire, de refus total. En sachant parfaitement qu'en se suicidant de cette façon, il entraînait le Colonel Gorgour. Les gardes du corps ne se laisseraient pas surprendre.

Une seule chance en sa faveur : le désir de vengeance forcené de Wadi Karak. Tant qu'il était vivant il pouvait espérer se venger, tuer le Colonel. C'est là-dessus que jouait l'officier tcherkesse. Tout en sachant que l'autre savait. Karak était intelligent.

Lentement, il leva la tête vers le colonel, sans répondre. Ses yeux noirs n'avaient aucune expression.

— Où voulez-vous m'emmener ?

Sa voix était neutre. On aurait pu croire qu'il n'y avait rien entre

les deux hommes. À un certain degré, la haine n'est plus exprimable.

— À Wardate. Vous serez libéré ensuite... Quand tout sera réglé.

Nouveau silence. Interminable. Wadi Karak n'avait pas lâché sa petite fille.

— Que voulez-vous que je fasse ?

Le Colonel Gorgour eut du mal à dissimuler son soulagement.

— Nous allons traverser le jardin, tous les deux, expliqua-t-il ; je serai derrière vous et si vous tentez quoi que ce soit, je vous abats. Vous ouvrirez la porte du jardin et vous ordonnerez à vos gardes de partir.

« Ensuite, nous attendrons dans la maison qu'ils se soient éloignés.

Délicat euphémisme pour signifier à Wadi Karak qu'il serait exécuté dans la villa. Son adversaire ne pouvait pas se permettre de le liquider en pleine rue. Il y avait trop de patrouilles de bédouins. Bien sûr, il y avait le poignard, mais Karak ne se laisserait pas faire. Il était solide et entraîné. Autant que le Colonel. Et sa haine doublait ses capacités de résistance...

Wadi Karak inclina la tête docilement. Il semblait brisé. Doucement il posa sur le canapé le cadavre de sa petite fille et se leva.

— Allons-y, dit-il d'une voix lasse.

Le Colonel tira de son étui son Enfield Commando et en releva le chien. Prudent, il laissa un mètre entre lui et Wadi Karak, le canon de l'arme braqué sur ses reins. À cette distance-là, une balle de 38 ne pardonnait pas.

Karak lui jeta un coup d'œil et se dirigea vers la porte sans se presser, les épaules voûtées. Ils descendirent le perron. Le gravier crissa sous leurs pas. Le Colonel s'était raidi. Si Karak tentait quelque chose, ce serait maintenant. Il ignorait s'il ne disposait pas d'un code pour correspondre avec ses gardes, s'il ne pouvait pas les prévenir à son insu.

Mais la grille était déjà devant eux. Le Colonel pressa le pas et posa le canon du revolver sur la nuque de Karak.

— Attention, dit-il d'un ton menaçant.

Sans répondre, Karak ouvrit la grille d'un mouvement naturel, se tenant dans l'entrebâillement. De l'extérieur, on ne pouvait apercevoir le colonel et le pistolet. La Mercedes était juste devant la porte.

Un civil en jaillit et s'apprêta à entrer. Wadi Karak l'arrêta d'un geste.

— Vous pouvez partir, dit-il d'une voix absolument naturelle. Revenez vers dix heures.

Aussitôt, il referma la grille et se tourna vers le Colonel toujours aussi indifférent.

— Vous êtes satisfait ?

Le colonel Gorgour se détendit imperceptiblement. Cela avait été

plus facile qu'il ne l'avait pensé.

Wadi Karak, sans attendre sa réponse, repartit à grands pas vers la villa, encore plus voûté. Le Tcherkesse dut se dépêcher pour ne pas lui laisser prendre d'avance. Le bruit de la Mercedes qui démarrait le paya de toute sa tension... La perspective d'abattre Wadi Karak lui était totalement indifférente. C'était la guerre. On ne pleure pas sur l'ennemi.

Quand il revint dans le salon, Wadi Karak était devant le corps de sa petite fille. Son regard chercha celui du Colonel.

— Laissez-moi lui dire au revoir, dit-il.

Pour la première fois depuis le début de la soirée, le Tcherkesse éprouva quelque chose qui ressemblait à de la pitié. Il se détourna imperceptiblement, gêné, tandis que Wadi Karak se baissait vers l'enfant morte. Il la prit dans ses bras et se tourna vers le Colonel Gorgour.

Le cadavre de la fillette frappa ce dernier en plein visage, comme un sac. Instinctivement, il tira, mais le coup fut dévié par sa perte d'équilibre. Il tomba en arrière, luttant pour se débarrasser du petit corps, tira encore au jugé. Il y eut un bruit de vitre brisée. Il se releva juste à temps pour voir Wadi Karak passer à travers la fenêtre.

Comme un fou, il se rua vers la porte, perdit au moins deux secondes à l'ouvrir, dévala le perron.

Wadi Karak était déjà presque au fond du jardin. Le Colonel ne commit pas l'erreur de le poursuivre. Il s'arrêta et visa, tenant son Enfield à deux mains. Il tira au moment où Karak arrivait à la grille. Il le vit chanceler sous l'impact, tomber sur le côté. Il n'y avait plus qu'à l'achever.

D'un bond, il sauta sur la pelouse. Wadi Karak s'était relevé, luttait contre la porte. Il plongea dehors au moment où le Colonel le rejoignait. Celui-ci tira encore. Cette fois, il vit l'impact sur la cuisse et Wadi Karak tomba par terre au milieu de la chaussée.

Sans se relever, il roula sur lui-même jusqu'au trottoir opposé, laissant de larges marques de sang. Gorgour tira encore, mais le rata.

Des cris éclatèrent dans la maison voisine. Wadi Karak franchit le trottoir en rampant et plongea la tête la première sur la pente du Djebel, disparaissant aux yeux du Colonel.

Ce dernier traversa à son tour. Karak était déjà trente mètres plus bas, roulant sur la pente caillouteuse. Il n'y avait rien pour l'arrêter jusqu'à la route en contrebas. Et sur cette route, une Land-rover de la police montait à toute vitesse. Le Tcherkesse leva son pistolet et le rabaissa, bouillonnant de rage. Il n'y avait plus qu'à souhaiter que Wadi Karak meure sans avoir parlé.

Dans cinq minutes, tout le quartier serait en ébullition. Il rentra son pistolet et partit à pas rapides vers l'église. Il fallait échapper aux

bédouins quelques heures encore. Ensuite, il pourrait reparaître au grand jour. Depuis un mois, il avait loué un petit appartement près de l'Ambassade Américaine. Sous un faux nom. Sa propriétaire, une Tcherkesse comme lui, n'était jamais à Amman et persuadée que le Colonel avait besoin d'une garçonnière.

Il était furieux. Karak l'avait surpris au seul moment où il avait relâché sa méfiance. Son mouvement de pitié risquait de lui coûter cher. Il se consola en se disant que la situation politique réglée, il lâcherait des tueurs sur Wadi Karak pour se débarrasser de ce témoin gênant, doublé d'un ennemi mortel.

CHAPITRE XVII

Sophia Nazzal sauta d'une Land-rover qui redémarrâ immédiatement et s'engouffra dans le hall du Jordan Intercontinental. Malko se leva et alla à sa rencontre. La jeune femme avait les traits tirés, des cernes sous les yeux, sa saharienne beige était froissée et poussiéreuse. Malko nota qu'elle ne portait quand même rien dessous... Dans les circonstances les plus tragiques, elle ne perdait pas le sens de l'érotisme.

— Alors ?

Elle regarda autour d'elle, avant de répondre :

— Rien, fit-elle à voix basse. C'est incroyable. Offrez-moi un whisky...

Au bar, elle se laissa tomber dans un fauteuil, épuisée. Le roi avait disparu depuis vingt-quatre heures maintenant Sophia avait passé une partie de la journée avec le Général Shaubak. Sans rien apprendre. Ratwa, le Colonel Gorgour et leurs complices s'étaient volatilisés. Les plus folles rumeurs couraient dans les milieux diplomatiques d'Amman. On disait que le Roi avait été tué dans un attentat et qu'on n'osait pas encore l'avouer.

— Les Bédouins sont nerveux, laissa tomber la Lionne. Bientôt on ne va plus pouvoir les tenir. Le Cheik Fouad monte du Wadi-Rum⁽⁷⁾ avec ses hommes. Il veut égorger tous les Palestiniens d'Amman. L'armée ne lui barrera pas la route, ce sont des hommes de sa tribu. Lui aussi croit que le roi a été tué et qu'on le cache. Si on ne retrouve pas le roi très vite, cela risque de tourner au massacre.

Malko trempa les lèvres dans son J & B. La vodka était infecte. L'hôtel était étrangement calme. Au Jordan, à part lui, personne ne savait que le Roi Hussein avait été enlevé la veille au soir. On avait bien entendu parler de l'attentat, mais ce n'était pas le premier. Officiellement, le Roi se terrait à Homar, tandis qu'on recherchait les coupables. Seuls, quelques officiers étaient au courant de la vérité.

Mais, peu à peu, des rumeurs se répandaient dans le peuple. Les premiers bédouins arrivés sur les lieux de l'attentat avaient retrouvé tous les cadavres, sauf celui du Roi...

Et la Mercedes était le seul véhicule du convoi à n'avoir pas servi de cible aux mitrailleuses fedayins... Un black-out complet régnait sur le pays et l'aéroport avait été fermé. Les câbles étaient retenus et seules les Ambassades disposant d'un réseau radio ou télex

indépendant pouvaient communiquer avec leurs pays respectifs.

— C'est insensé, fit Malko. Ils n'ont pas pu aller loin. L'armée est intervenue tout de suite.

Les yeux de Sophia Nazzal flamboyèrent.

— Ils sont en ville, j'en suis sûre. Les routes ont été bouclées immédiatement. Même en temps ordinaire, tous les véhicules sont fouillés aux portes d'Amman. Il leur aurait fallu un hélicoptère. Depuis hier, ils ont fouillé maison par maison tout le Djebel Ashrafieh, y compris Wardate. On a découvert des caches d'armes. Mais pas le Roi.

— Et s'ils s'étaient réfugiés dans une Ambassade ?

La jeune femme secoua la tête.

— Certaines ambassades ont été fouillées également. Les autres ne sont pas susceptibles d'être des alliées de ces gens.

L'attentat avait été préparé méticuleusement. Trois hommes seulement de la garde d'Hussein avaient survécu. Du Roi, on n'avait retrouvé que son béret. Rien, aucun témoignage. Dans la confusion, on avait d'abord cru qu'il se trouvait parmi les morts et l'alerte pour le rechercher n'avait été donnée qu'avec dix minutes de retard. Le temps à ses ravisseurs de parcourir plusieurs kilomètres. Mais Amman était entourée de collines nues comme la main et truffées de postes militaires, on ne voyait pas où ils avaient pu aller. Pour Malko la situation était catastrophique. Les Américains voulaient savoir coûte que coûte si le roi était mort ou vivant. Terence Ziros avait couché dans son bureau et envoyait télégramme chiffré sur télégramme chiffré. Discrètement, l'Ambassadeur avait commencé à prendre contact avec certains Jordaniens susceptibles de former un gouvernement. À tout hasard.

— Mais pourquoi diable ont-ils enlevé le Roi ?

Sophia Nazzal haussa les épaules :

— C'est incompréhensible. Aucun des ravisseurs n'a donné signe de vie, personne n'a rien réclamé. J'ai peur que le roi ne soit déjà mort...

Sa voix se brisa. Malko la regarda en coin. Les traits tirés et les yeux égarés de la jeune Italienne en disaient long sur ses sentiments. Malko essaya de lui remonter le moral.

— On aurait retrouvé son cadavre. Ce serait stupide de le garder avec eux... Non, il est toujours vivant. Quelque part à Amman. Pas de traces de Ratwa non plus ?

Sophia sursauta.

— ... Elle est avec lui... C'est ce qui me fait peur... Elle hait le Roi.

— Pourquoi ne l'a-t-elle pas tué, alors ? C'était facile hier soir. On a tué son chauffeur d'une balle dans la tête, au fusil à lunette. Et au contraire, épargné le roi avec beaucoup de soin. Ce n'est pas pour le

tuer maintenant.

La Lionne soupira sèchement.

— Shaubak a décidé d'attendre vingt-quatre heures encore. Ensuite il faudra bien avouer que le Roi a été enlevé par les fedayins. Ce sera la Révolution et rien ne pourra l'arrêter... Les Bédouins vont vouloir venger leur honneur, ce sera un bain de sang...

Il y en a que cela ne gênerait pas beaucoup... Les Bédouins n'étant pas précisément des non-violents...

Le silence retomba. Un ange aux ailes chargées de diverses horreurs, traversa le bar silencieux.

Malko pensa soudain au massacre de Kuthein Street.

— Et Wadi Karak ?

— Il est à l'hôpital italien. On essaie de le sauver. On lui a ôté la moitié du poumon droit. Il a tellement envie de se venger que je crois qu'il vivra. On enterre sa fille aujourd'hui. Sans lui, on ne saurait même pas que le Colonel Gorgour était le cerveau de l'affaire. Il a seulement révélé un point intéressant : à son avis le Colonel voulait abattre le roi et non le kidnapper.

« Mais le Colonel a disparu, lui aussi. Et ce n'est pas Carole, l'Anglaise, qui nous aidera.

Carole... Malko revoyait l'apparition éblouissante sortant de l'ascenseur du Philadelphia. Dieu, que la guerre était bête.

Une intuition fulgurante l'arracha brutalement à son brusque coup de cafard. Comme chaque fois qu'il était excité par une idée, ses yeux ressemblaient à deux taches d'or liquide.

— Pouvez-vous vous procurer un hélicoptère pour une heure ou deux, demanda-t-il soudain à la Lionne. Sophia Nazzal le regarda avec surprise :

— Un hélicoptère ? Pour quoi faire ?

— Chercher le roi.

La jeune femme hésita quelques secondes :

— Oui, si je le demande à Zeid, je pense que c'est possible... Vous avez une idée ?

— Oui.

La Lionne écrasa son cigare dans le cendrier et se leva.

— Je vais appeler Zeid. Ils sont tellement affolés qu'ils tenteraient n'importe quoi.

Malko regarda sa silhouette un peu lourde disparaître par la porte vitrée. C'était une femme de décision. Et une femme tout court. Sa crinière blonde faisait se retourner tous les mâles sur son passage.

Il souhaitait être plus heureux que les centaines de bédouins qui passaient Amman au peigne fin depuis la veille. Pourtant, un groupe d'hommes armés avec un prisonnier, cela ne passait pas inaperçu.

Malko pensa au spectacle de désolation après l'attaque. Les

cadavres à demi carbonisés, les voitures détruites, les morceaux de chair arrachés par les mitrailleuses lourdes. Un bédouin de l'escorte qui avait reçu une balle de calibre 30 en plein front. Sa tête avait éclaté comme une orange et il ne restait plus sur ses épaules que des débris sanglants... La Mercedes 300 SL du roi était pleine de sang aussi, les vitres éclatées, de la cervelle sur le volant.

Une boucherie.

— Nous y allons.

Malko sursauta. Sophia Nazzal se tenait devant lui. Il ne l'avait pas entendue revenir.

— J'espère que votre idée est bonne, ajouta-t-elle acidement. Il a fallu que j'insiste.

— Je l'espère aussi.

Ratwa jouait nerveusement avec le cran de sûreté de son parabellum modèle « artillerie ». Une arme étonnante avec un canon de huit pouces, d'une précision fabuleuse. La Palestinienne n'avait dormi que deux heures. Depuis un long moment, elle contemplait le Roi Hussein étendu par terre, sur une couverture. Il avait les mains liées derrière le dos, les jambes entravées et de larges bandes de sparadrap noir lui couvrant les yeux et la bouche. Couché sur le côté, il tournait le dos à Ratwa. Au cours de sa capture, il avait reçu un coup de crosse à la tempe qui l'avait étourdi et dont il gardait encore une grosse ecchymose.

Le large dos du souverain attirait le regard de Ratwa comme un aimant. C'était si facile d'appuyer sur la détente du parabellum. Il n'y aurait plus qu'à s'enfuir discrètement et à tenter de quitter Amman.

— Il dort ?

Ratwa sursauta. C'était Ahmed. Un gamin de quatorze ans, portant éternellement un bonnet de laine enfoncé jusqu'aux oreilles. Mortellement détaché et calme. Et, en dépit de son âge, un des membres les plus sûrs du commando.

— Je n'en sais rien, fit-elle de mauvaise humeur. Sans mot dire, Ahmed fit demi-tour. Ratwa était le chef puisque Rachid Charm était mort.

Le Roi se retourna. Fugitivement Ratwa regretta qu'il ne puisse la voir. Elle s'était changée. Avec sa jupe très courte, ses bas noirs et son pull de grosse laine noire, elle se trouvait plutôt appétissante. En dépit des grosses lunettes de myope.

La fedayine détourna la tête. Sans qu'elle se l'avoue le Roi l'intimidait. Il n'avait pas dit un mot depuis sa capture, n'avait même pas demandé ce qu'ils voulaient faire de lui. Elle n'avait pas osé le détacher pour le faire manger et l'avait nourri elle-même, comme un enfant... L'oreille tendue, elle guetta les bruits de l'extérieur. Il fallait prendre une décision. Ils ne pouvaient pas rester cachés éternellement.

— Quel imbécile, gronda-t-elle entre ses dents.

Elle venait de penser à Rachid Charm. Elle avait été folle de se rallier à son plan. À première vue, cela semblait logique. Le jeune homme avait fait remarquer qu'en cas de meurtre du roi les bédouins allaient égorger des milliers de Palestiniens dans leur rage de vengeance, que rien ne les arrêterait, que la répression serait féroce et que cela ne changerait rien au problème : les hommes les plus haïs des Palestiniens prendraient le pouvoir à Amman.

Son plan était follement audacieux : refaire avec le Roi le coup des otages de Zarka. Tous les journaux du monde en avaient parlé ! Et cette fois, la sympathie des gens irait aux fedayins. Même dans les autres pays arabes... Quelle humiliation pour le souverain ! Être kidnappé dans son propre pays, dans sa capitale, au milieu de ses bédouins.

Ils le garderaient quelques jours, organiseraient une conférence de presse pour les journalistes étrangers et le relâcheraient ensuite, définitivement déconsidéré. Après avoir révélé à l'opinion qu'il se préparait à abandonner Jérusalem. Il serait évidemment obligé de nier et ne pourrait plus ensuite se dédire.

Ratwa revoyait l'excitation de Rachid. Subjuguée par son jeune amant, elle avait fini par dire « oui ». En gardant le secret le plus absolu. Le Colonel Gorgour, bien entendu, n'avait pas été mis dans le secret. LUI voulait liquider le Roi, un point c'est tout. À la réflexion, Ratwa s'était posé certaines questions. L'attitude de l'officier était bien ambiguë. Ce qui avait plu à la fedayine dans le plan de Rachid, c'est qu'elle se servait du Colonel Gorgour, au lieu qu'il se serve d'elle.

Seulement, Rachid était mort et elle avait le Roi sur le dos. Elle réalisait un peu tard que le plan du jeune Palestinien était idiot, irréaliste, que le Roi en sortirait gagnant. L'action d'éclat serait vite oubliée et il se vengerait.

Ratwa se leva, déterminée. Elle passa le long canon du Luger dans sa ceinture de cuir et s'avança vers le Roi.

Quand elle fut près de lui, elle s'accroupit ; la chemise du jeune souverain était ouverte sur un torse puissant. Elle eut brutalement envie de lui. Quelle expérience de faire l'amour avec un roi avant de le tuer. Mais il fallait être deux...

— Sidi, tu vas mourir, dit-elle. Comme ça tu ne livreras jamais Jérusalem aux Juifs.

Elle prit le lourd parabellum à sa ceinture et l'arma. À part Ahmed, les autres dormaient. Ils seraient mis devant le fait accompli.

Le Roi ne réagit pas. Comme s'il n'avait pas entendu.

Elle leva son arme d'une main ferme.

Le Colonel Gorgour achevait de se raser soigneusement. Cela avait toujours été sa détente avant l'action. Torse nu, il s'examina devant la glace. Sur la table était posé son Enfield commando. Quelque chose n'avait pas marché comme prévu. Ratwa devait venir le chercher, immédiatement après la mort du Roi. Personne s'était manifesté. À moins que l'attaque ait échoué, que le Roi soit encore vivant...

On frappa soudain à la porte. Deux coups, puis un, puis trois, tous très espacés. Calmement, le Colonel posa son vieux Remington, prit son Enfield Commando et se plaqua contre le mur. Infiniment soulagé. C'était le signal convenu avec Ratwa.

— Qui est-ce ?

— Zuweira.

Il avait reconnu la voix de la femme qu'ils avaient utilisée pour enlever les enfants de Wadi Karak. Enfin, il allait savoir ce qui se passait ! Sans lâcher son pistolet, il ouvrit. La femme se glissa à l'intérieur de la pièce. Grise de terreur, tassée sur elle-même.

Gorgour la regarda sans comprendre, flairant la catastrophe.

— Alors, fit-il rudement. Pourquoi m'avez-vous laissé sans nouvelles ?

Zuweira éclata en sanglots. Par bribes, elle raconta tout. La mort de Rachid, l'enlèvement du Roi. Elle avait vu les hommes de Ratwa l'entraîner dans une voiture après l'attaque du convoi !

— Mais pourquoi ont-ils fait cela ? Ils sont devenus fous ! Alors Hussein est vivant.

Elle ne savait rien de plus. C'était incroyable. Ratwa l'avait trahi.

— Je ne comprends pas avoua-t-il. Je me cache ici depuis hier soir. J'attendais que vous veniez me chercher.

Il avait travaillé pour rien. C'était à lui de réparer cela. Et vite.

Gorgour secoua lentement la tête. Un seul homme pouvait avoir eu cette idée saugrenue. Il se revit, égorgeant la fille de Wadi, le sang giclant dans la baignoire. Toute cette horreur pour rien.

— C'est Rachid, dit-il. Je me suis toujours méfié de lui. C'est un illuminé. Ratwa a insisté pour qu'il participe à l'opération parce que c'est un tireur d'élite. Il faut le retrouver.

Zuweira sanglota encore plus fort :

— Les bédouins l'ont tué, gémit-elle. J'ai vu son cadavre. Mais Wadi Karak est à l'hôpital.

Le Colonel Gorgour réfléchissait désespérément. Où allait-il retrouver Ratwa ? Elle n'avait jamais voulu lui révéler ses cachettes. Quelque part dans le Djebel Ashrafieh. Ou dans la Vallée du Jourdain. Mais, le roi vivant, Wadi Karak était encore tout-puissant. Et dans ce cas, la peau du Colonel Gorgour ne valait pas une peau de chameau...

Il fallait réagir. Il se leva et prit Zuweira par le bras.

— Cesse de pleurer et rentre chez toi. Rien n'est perdu. N'aie pas peur, tu ne crains rien.

Gentiment, il la raccompagna à la porte, la mit dehors. Il avait besoin d'être seul. Elle se laissa faire docilement.

La porte refermée à clef, il essaya de mettre un peu d'ordre dans ses idées. Avant tout, survivre. La moustache rasée et avec des vêtements de femme, il passerait à travers les mailles du filet.

Ensuite, retrouver Ratwa et le Roi.

Ce n'était pas à lui de juger les Services de Sa Très Gracieuse Majesté. Les ordres étaient de tuer le Roi, il tuerait le Roi.

L'eau bouillait dans la petite casserole. Il arrêta le feu, et versa l'eau bouillante sur le thé. Cela risquait d'être son dernier thé. Chaque pas en ville représentait un danger mortel. Car pour trouver Ratwa, il fallait sortir de sa cachette.

CHAPITRE XVIII

Une vieille femme en train de laver des hardes s'enfuit devant l'hélicoptère volant au ras des toits. Un vent rabattant secoua l'appareil et Malko dut s'accrocher à la porte pour ne pas être projeté contre le pilote. Au-dessous d'eux, les pentes du Djebel Nadif étaient parsemées de pauvres maisons en aggloméré, accrochées sur la pente caillouteuse. Des Land-rovers de l'armée, hérissées de mitrailleuses stationnaient dans le creux. Une colonne de fumée noire montait du Djebel Asrahfieh, à quelques centaines de mètres. Les bédouins avaient eu la main un peu lourde.

Le dôme de la mosquée Al Hussein étincelait au soleil. Malko reprit son observation. Ils arrivaient à la limite de la ville.

— Alors ?

Sophia Nazzal était assise derrière lui, à côté du commandant Zeid. Impatiente et fébrile. Malko avait donné l'ordre au pilote de tourner en spirale au-dessus de la ville, à partir de l'endroit de l'attentat. Sans révéler l'idée qui l'avait frappé au Jordan.

Jusque-là, il n'avait rien remarqué d'anormal. D'innombrables maisons couvraient les pentes des collines composant Amman. Les bédouins les fouillaient, une par une. Comme le camp de Wardate.

— Je ne vois encore rien, cria Malko. Continuons... L'hélicoptère plongea, comme un ascenseur en chute libre. Ils descendaient le long de la pente du Djebel Nadif.

C'était un quartier pauvre, avec des entrepôts, des parcs de camions, des grossistes en fruits et légumes. Une route rectiligne partait vers le Sud, vers Akaba. Ensuite, il n'y avait plus que les vallonnements du désert. Malko allait donner l'ordre de faire demi-tour quand il aperçut enfin ce qu'il cherchait.

— Descendez sur la droite, cria-t-il au pilote. L'hélicoptère s'inclina. Vers un rectangle verdoyant émergeant de la grisaille du désert à côté d'un dépôt de vieilles voitures. Un cimetière.

Ils passèrent rapidement au-dessus des tombes, et se retrouvèrent le long de la route d'Akaba.

— Revenez, cria Malko. Survolez encore le cimetière. Sophia Nazzal se pencha sur son épaule :

— Qu'est-ce que vous voulez faire au cimetière ?

— Vérifier quelque chose.

Ils étaient maintenant assez près pour distinguer les tombes.

Malko ne voyait rien d'anormal, que des tombes modestes et quelques cryptes émergeant du gazon. L'une d'elles était aussi grande que les clapiers de Wardate.

À petits coups de palonnier, le pilote maintenait l'appareil immobile. Le commandant Zeid se pencha au hublot. Le cimetière était totalement vide, à l'exception d'un employé avec un râteau, médusé par l'apparition de l'hélicoptère.

— Posez-vous, demanda Malko. Pris d'une inspiration subite.

L'appareil atterrit dans une allée, entre deux rangées de stèles ressemblant à des bornes kilométriques. Tandis que les pales du rotor bruissaient encore, le commandant Zeid s'empara du micro et se mit à parler à toute vitesse.

— Qu'est-ce qu'il fait ? demanda Malko.

Sophia Nazzal sauta à terre.

— Il dit où nous sommes.

Malko descendit à son tour, suivi de l'officier jordanien. En courant, ils sortirent du champ des pales et regardèrent autour d'eux.

— Je veux regarder cette crypte, là-bas, expliqua Malko.

Un petit bâtiment en pierre grise avec une porte de fer. Le commandant Zeid se dirigea vers le coin du cimetière. Il n'avait pas fait dix pas que plusieurs coups de feu claquèrent. Malko plongea derrière un tumulus. Le commandant Zeid s'arrêta et tomba d'un coup, le visage en avant, perdant sa casquette dans la chute. De l'autre côté du sentier, la voix de Sophia Nazzal hurla :

— C'est là ! Ils sont là !

Elle rejoignit Malko, les cheveux en bataille, essoufflée.

— Comment avez-vous eu l'idée de venir ici ?

— Un article dans *l'Orient*. On y disait que l'Armée Royale avait découvert des caches d'armes dans un cimetière, à Irbid. Quand vous avez mentionné l'enterrement de la fille de Wadi...

Un bruit de moteur interrompt Malko. Une Land-rover disparaissant sous une grappe de bédouins venait de stopper devant la grille du cimetière. Sophia poussa un cri de joie sauvage. Une nouvelle rafale claqua et le corps immobile du commandant tressauta sous les impacts.

Malko courut vers les bédouins. Si c'étaient vraiment les ravisseurs qu'il venait de découvrir, il s'agissait maintenant de sauver le Roi. S'il était encore vivant.

À travers les découpures de la porte de la crypte on apercevait les uniformes bleus des bédouins. Le cimetière grouillait de soldats. Des Land-rovers et des camions bloquaient la route. Une mitrailleuse

lourde, montée en hâte sur un pan de mur, menaçait les tombes silencieuses. Le corps du commandant Zeid était toujours à la même place. Derrière sa Kalachnikov, le jeune Ahmed était aussi calme qu'à l'exercice, prenant en enfilade, toute l'allée jusqu'à la grille. C'est lui qui avait abattu l'officier.

— Vas-y maintenant, dit Ratwa.

Elle poussait devant elle un autre fedayin, blême de peur, ceinturé de cartouchières.

— Ils vont me tuer, protesta-t-il.

Ratwa tapa du pied :

— Imbécile. S'ils te tuent, je tue le roi !

Peu soucieux de ce noble échange, le fedayin continuait à hésiter, Ratwa cria, de toute la force de ses poumons :

— Quelqu'un va sortir. Si vous tirez dessus, je tue le Sidi.

Sa voix portait loin dans le cimetière silencieux.

Elle attendit quelques secondes, puis entrouvrit la porte de la crypte, poussant le fedayin dehors.

— Va leur dire. Et reviens vite.

C'était la seule façon de s'en sortir. C'est encore Rachid qui avait eu l'idée du cimetière. Il avait repéré la crypte, avait forcé la porte et découvert qu'elle était vide. On aurait pu y enterrer un dinosaure...

L'homme demeura d'abord quelques secondes immobile, tétanisé, s'attendant à être haché par les mitrailleuses bédouines qui truffaient le cimetière.

Mais pas un coup de feu ne l'accueillit. Il s'enhardit alors et fit quelques pas dans l'allée. Le sable crissant sous ses semelles lui semblait un bruit irréel. Il aperçut derrière une tombe la silhouette d'un bédouin. Il voulut appeler mais réalisa que sa gorge refusait de laisser passer le moindre mot. Serrant toujours sa mitraillette, il continua à avancer comme un automate, vers la grille. En dépit de leur nombre, les bédouins n'avaient pas encore tiré un seul coup de feu vers la crypte. Par peur de blesser le roi...

— Par ici !

La voix le fit sursauter si fort qu'il faillit appuyer sur la détente de son arme. Un officier, caché derrière un tumulus, hors du champ de tir de Ratwa et d'Achmed, lui faisait signe, un Herstal à la main. Docilement le fedayin obliqua. En quelques secondes, il se trouva devant celui qui l'avait appelé. Un capitaine en kaki, qui le toisait, les yeux brillants de haine.

— Où est le Sidi ?

Khaleb, le fedayin humecta ses lèvres sèches.

— Là-bas, dans le... l'abri, fit-il d'une voix blanche.

Brusquement il réalisa la situation et se mit à trembler. Les bédouins allaient le hacher, l'écorcher vif, pour avoir touché à leur

roi...

— Tu sais ce qui va t'arriver, dit l'officier.

Il cracha par terre, bouillonnant de haine.

Le Général Shaubak arrivait aussi vite qu'il le pouvait escorté de Sophia et de Malko. L'énorme masse du Jordanien parut frapper Khaleb de terreur.

Shaubak examinait le fedayin de ses petits yeux noirs, impénétrables.

— Pourquoi t'a-t-on envoyé ?

Il annonça d'un ton monocorde et effrayé :

— Il faut nous laisser sortir et nous donner une voiture. Nous partirons quand vous aurez évacué le cimetière. Il ne faudra pas nous suivre, mettre des vivres, de l'eau et deux jerricans d'essence dans la Land-rover...

Il se tut, terrorisé par sa propre audace. Plusieurs officiers s'étaient approchés. L'un d'eux proposa aimablement.

— Arrachons les yeux de ce chien...

Shaubak eut un geste de la main qui fit taire la rumeur. Il examinait le fedayin.

— Si nous refusons, que se passera-t-il ?

Le fedayin hésita. Cela avait quand même du mal à passer. Puis il se lança, les yeux baissés.

— Le Roi sera tué.

— Par qui ?

Le fedayin hésita quelques secondes...

— Par notre chef, murmura-t-il.

Il y eut un silence de mort, rompu par le Général Shaubak. Il demanda lentement :

— Toi aussi, tu veux tuer ton Roi ?

Pris de court, le fedayin secoua la tête :

— Non.

— Alors, aide-nous. Tu auras la vie sauve.

— On tire du côté du cimetière. Il y a des bédouins partout...

Le colonel Gorgour s'immobilisa. C'est un Jordanien essoufflé qui venait de confier la nouvelle à un marchand en train d'astiquer ses oranges.

Personne ne le remarquait. C'est plein d'Arabes aux yeux bleus à Amman. Son déguisement était parfait. À la façon des femmes du désert, il maintenait son voile entre ses dents, cachant en partie son visage sous le tissu noir. Accroché à sa ceinture, sous les robes superposées, il y avait une mitraillette M.P. 5 et plusieurs chargeurs.

Plus l'Enfield Commando glissé dans la ceinture.

Pour usage personnel.

Plusieurs fois, le colonel avait croisé des patrouilles de bédouins, mais dans ce quartier animé et populeux, personne ne prêtait attention à cette femme marchant lentement, un panier plein de fruits à la main.

Quant à sa voix, elle était assez détimbrée pour ne pas choquer. Les bédouines avaient souvent des voix cassées et rogommes.

Balançant son panier à bout de bras, il accéléra montant l'avenue serpentant au flanc du Djebel Ashrafieh. Il avait peur de prendre un taxi. Le cimetière était à deux kilomètres. En marchant vite il y serait en vingt minutes.

— Alors, tu refuses...

Le fedayin secoua la tête...

— C'est impossible. Elle va se méfier quand je vais revenir. Et il y a Ahmed. Il ne m'aime pas.

Un lourd silence fit écho à ses paroles. Chacun des assistants était en train moralement de le découper en morceaux. Le Général Shaubak dit d'une voix égale.

— Tu vas repartir. Dans une demi-heure nous aurons évacué ce cimetière. Une Land-rover, sera devant la grille, avec de l'eau, des vivres et de l'essence. Combien êtes-vous ?

— Cinq.

Il se mordit les lèvres, puis ajouta :

— Notre chef a dit qu'il ne faudrait empoisonner ni l'eau, ni la nourriture. Qu'elle la fera goûter au roi d'abord...

Personne ne répondit. Shaubak se demandait comment il allait convaincre les bédouins de se retirer du cimetière. Il y en avait pratiquement un derrière chaque tombe...

— Si tu changes d'avis, souviens-toi que mon offre tient toujours, dit le général Shaubak.

Sa masse énorme semblait plantée dans le cimetière. Comme un cyprès.

Khaleb fit demi-tour, sans un mot. Les bédouins l'observaient sans bouger, avec un regard brûlant.

La porte du caveau était entrouverte, laissant apparaître le canon de la kalachnikov d'Achmed. Khaleb se força à marcher normalement. Derrière lui aussi, il y avait des doigts qui caressaient les détente. Un silence pesant régnait dans le cimetière. Les bédouins avaient fait fuir les oiseaux. Lorsqu'il fut tout près de la crypte, la porte s'ouvrit juste assez pour le laisser passer. Il cligna des yeux dans la pénombre. Une main s'accrocha à son épaule et le fit pivoter.

L'extrémité du canon du Parabellum se posa sur sa gorge. Ratwa cherchait son regard.

— Alors ?

Il balbutia.

— Ils acceptent. Dans une demi-heure...

Le parabellum ne quitta pas sa gorge.

— Ils t'ont proposé quelque chose ?

Il hésita, paniqué.

— Rien, rien, je te jure.

— menteur !

La Palestinienne le gifla. Il vit dans ses yeux qu'elle allait le tuer. À toute vitesse, il avoua :

— Ils m'ont demandé de vous trahir...

— Comment ?

La voix avait claqué comme un coup de fouet :

— Ils voulaient que je vous tue... fit-il à voix basse. Contre la vie sauve.

— Tu les as crus ?

Il hésita :

— Non.

Le silence se prolongea plusieurs secondes. Tout à coup, la voix d'Ahmed cria :

— Ils s'en vont !

Ratwa s'écarta de Khaleb et regarda dehors. Les bédouins quittaient le cimetière par petits groupes. Elle entendit une Land-rover démarrer. L'orgueil lui arracha presque un cri de joie. Ainsi, elle dictait sa loi à la puissante armée royale ! Elle, la fedayine, la Palestinienne, jadis traquée par les canons des chars. Quelle revanche !

Maintenant, elle bénissait l'hélicoptère survenu au moment où elle allait abattre le roi. Il serait toujours temps de le tuer. Mais, avant, elle avait d'autres projets en tête. Son pouvoir établi, elle s'offrirait sa vengeance jusqu'au bout.

— Nous allons partir dans vingt minutes, annonça-t-elle. Je marcherai derrière le Sidi. Ahmed me couvrira. Si quelque chose m'arrive, qu'il tue le Sidi immédiatement.

Ahmed, c'était le seul en qui elle avait entièrement confiance. Il tuerait le Roi, même s'il restait seul.

— Où allons-nous ?

C'est Mahmoud, le copain d'Ahmed qui avait posé la question. Ratwa se ferma comme une huître.

— Vous verrez. Ayez confiance en moi. Bientôt, nous serons célèbres et libres et nous aurons fait avancer la cause palestinienne...

Elle se tourna vers le Roi. Celui-ci était toujours dans la même

position.

— Nous allons partir d'ici, annonça-t-elle, d'un ton brutal. Je ne vous conseille pas de tenter de vous évader. Vos troupes ont accepté de me laisser quitter Amman, ajouta-t-elle, pleine de défi.

Le Roi ne répondit pas. Il se demandait comment tout cela allait finir. Maintenant, Ratwa avait été trop loin pour reculer. C'était sa vie contre la sienne.

Elle se détourna et fit deux pas vers Khaleb.

Celui-ci s'était assis sur le tabouret, sa mitrailleuse entre les genoux. Ratwa passa derrière lui. Quand il sentit quelque chose c'était trop tard.

La détonation du parabellum se répercuta entre les murs de la crypte. Khaleb plongea en avant sans un cri.

Trois fedayins se dressèrent d'un bloc la main sur leurs armes, face à Ratwa. Seul, Ahmed ne bougea pas, surveillant la porte.

La Palestinienne désigna le corps allongé du bout de son parabellum.

— Ils l'avaient acheté, dit-elle. Il nous aurait trahis. Je l'ai senti.

Elle lut l'incrédulité dans les yeux de ses compagnons et ajouta durement.

— Nous aurions tous été livrés aux bédouins... Ils nous auraient tués sur place. Il n'y a pas de place pour les traîtres, ici.

Lentement, les fedayins se relâchèrent. Pas convaincus, mais avec un petit doute au cœur. Suffisant pour qu'ils acceptent l'exécution de leur camarade. Maintenant, le petit groupe était soudé par la peur, encore plus qu'avant. Ratwa regarda le cadavre. Elle ne pensait pas que Khaleb ait été disposé à trahir. Mais il y avait une chance sur 10 000. Dans la situation où elle se trouvait, elle ne pouvait s'offrir de risques.

Même minimes.

Après tout, il était mort pour la Révolution. Plus tard, on en ferait un héros.

Elle se tourna vers le coin où le Roi était allongé.

— Que son sang retombe sur toi, fit-elle avec emphase.

D'un seul mouvement, tous les bédouins se dressèrent, l'arme au poing, les yeux fous. Bien qu'étouffée par les murs de pierre, la détonation avait été parfaitement audible.

Shaubak blêmit. Si les bédouins fonçaient, c'était foutu. D'un geste rapide, il arracha un mégaphone à l'officier qui se trouvait près de lui.

— Restez où vous êtes, hurla-t-il. Ce n'est rien. Sa voix balaya le cimetière, formidable. Lentement les bédouins reprirent leurs

positions. Il s'en était fallu de rien. Un colonel se précipita vers Shaubak, hagard :

— Il suffit de cinq hommes quand ils vont sortir. Il y a cent volontaires. Cinq balles et c'est fini... Je vous en prie.

Le Général Shaubak remua ses multiples mentons en signe de dénégation.

— Non. Si je vois un homme sortir son arme, je le tue moi-même. Car, si l'un de vos cinq hommes a une demi-seconde de retard, le Roi est mort. Nous ne savons pas quel est le plus fanatique, celui qui tuera en étant lui-même en train de mourir...

Malko écoutait, sans prendre part au débat. Lui aussi était partisan de la prudence. Le général Shaubak quittait le cimetière à pas lourds, donnant l'exemple. Les bédouins se regroupaient cent mètres plus bas. Un entrepôt et quelques maisons avaient été évacués en face du cimetière. Au croisement plus au Sud, les bédouins détournaient la circulation.

Les fedayins devaient être à bout de nerfs. À la moindre alerte ils risquaient de tuer le roi.

— Je veux que tous les hommes se replient encore de 200 mètres ordonna Shaubak. D'ici un quart d'heure, Colonel, vous êtes responsable sur votre vie.

Le Jordanien, blême, fit demi-tour et partit en courant. Sa tâche n'était pas facile.

Shaubak regarda gravement la Lionne et Malko :

— Dans cinq minutes, nous saurons si Sa Majesté est bien vivante. Ce sera le premier point.

À pas lents, ils quittèrent le cimetière. L'hélicoptère s'enleva dans un nuage de poussière. Seul restait le cadavre du commandant Zeid, que personne n'avait pensé à ôter.

— Laisse-moi passer, je te dis, j'habite à côté du cimetière.

Le bédouin grommela une injure. Avec sa Land-rover, il barrait la route menant au cimetière. Depuis cinq minutes cette grosse paysanne tournait autour de lui, geignant, le suppliant. Il cracha par terre.

— Fous le camp.

Un petit groupe de Palestiniens observait le groupe avec crainte. Les bandes étaient engagées dans les mitrailleuses, les bédouins leur jetaient des regards de haine. Il ne fallait qu'une étincelle pour déclencher un bon petit génocide...

— Mais enfin, pourquoi je ne peux pas rentrer chez moi ? glapit la grosse bédouine.

Le soldat soupira :

— Je t'ai dit que j'ai l'ordre d'empêcher les gens de passer et c'est tout.

L'autre se rapprocha encore.

— Écoute, je suis de la tribu du Cheik Amar. Je ne suis pas une Palestinienne.

Elle parlait avec l'accent du Wadi-rum. Effectivement, ce n'était pas une Palestinienne. Le Bédouin excédé s'écarta rapidement et grogna :

— File. Et ne dis pas que je t'ai laissé passer.

Le colonel Gorgour était déjà de l'autre côté de la Land-rover. Il se hâtait, sa mitraillette lui battant les mollets sous ses robes. La discussion avait mis ses nerfs à rude épreuve. Il se passait quelque chose de grave au cimetière pour que les bédouins bouclent le quartier aussi hermétiquement. Comme on n'entendait pas de coups de feu, ce n'était pas un coup de main contre les Palestiniens. Il ne restait qu'une possibilité...

Dès qu'il fut hors de vue du barrage, il se mit à courir. La rue était déserte.

Soudain, au croisement, il aperçut plusieurs dizaines de bédouins barrant la route d'Akaba, juste avant le cimetière. Ceux-là ne le laisseraient pas passer. Et il y avait des officiers qui risquaient de le reconnaître.

Il obliqua brusquement dans une ruelle à gauche. En passant derrière les maisons, il pourrait parvenir jusqu'au cimetière. Dès qu'il fut hors de vue, il s'accroupit dans une encoignure et tira sa M.P. 5 de sous ses jupes. Rapidement, il engagea un chargeur, déplia la crosse et l'arma... Vidant son panier de fruits, il enfouit l'arme dedans et remit quelques oranges par-dessus.

Il se remit en marche. Même la ruelle était déserte. Il entendit plusieurs coups de sifflet, des voitures qui démarraient, puis un vrombissement étrange.

Tout à coup, un hélicoptère s'éleva au-dessus du cimetière. Le colonel jura entre ses dents : il allait arriver trop tard. Retroussant ses jupes, il se mit à courir.

— Les voilà !

Debout sur le capot d'un camion plus haut que le mur du cimetière, Malko ne quittait pas la crypte des yeux. D'abord il vit un fedayin sortir, puis la silhouette reconnaissable du Roi, nu-tête, les mains liées derrière le dos...

Ratwa surgit ensuite. Même de loin, le long canon du Parabellum était impressionnant. Elle marchait derrière le Roi, le bras tendu, le

doigt sur la détente. Son arme braquée sur le dos du souverain. Aussitôt, un autre fedayin très petit, avec un bonnet enfoncé jusqu'aux oreilles les rejoignit et se plaça sur le côté, son arme braquée sur le roi... Deux autres fermèrent la marche... Aucun ne ressemblait à celui qui était venu parlementer.

— Il en manque un, remarqua Malko ; voilà l'explication du coup de feu.

La Lionne, debout à côté de Malko dévorait des yeux le petit convoi qui avançait lentement vers la grille. L'homme de tête fit un léger crochet pour éviter le corps du commandant Zeid. Les grilles du cimetière étaient grandes ouvertes. Devant se trouvait une Land-rover vide, le capot tourné vers le Sud, un gros paquet sur le siège arrière. Comme les bédouins n'avaient pas trouvé assez d'eau, ils avaient mis une caisse de bouteilles de Vichy pillée dans une épicerie voisine.

— Les salauds, murmura Sophia Nazzal.

L'homme de tête arrivait à la grille. Il s'arrêta et regarda autour de lui.

Ratwa cria :

— Vite, montez.

Elle poussa le Roi sur le siège arrière et le fit monter, sans cesser de le menacer. Le premier homme avait pris le volant. Encore quelques secondes et ils seraient hors d'atteinte.

Il régnait un silence presque irréel dans la rue, déserte comme dans un cauchemar.

Le colonel Gorgour courait à perdre baleine. Il avait été obligé de faire un détour pour revenir vers le cimetière. Enfin, il venait de trouver une ruelle qui aboutissait juste devant le cimetière. Il était sûr que quelque chose d'important s'y passait.

En rapport avec le Roi.

Il émergea sur la route d'Akaba juste au moment où une Land-rover passait à toute vitesse, devant lui. En une fraction de seconde, il reconnut les lunettes carrées de Ratwa et le bonnet vert enfoncé jusqu'aux oreilles d'Ahmed. Le temps de fouiller dans son panier et de sortir sa mitraillette, le véhicule était déjà à cent mètres...

Le colonel se rejeta vivement dans sa ruelle, ivre de rage ! À quelques secondes près, il avait réussi sa mission. Il aurait suffi de balayer la Land-rover au M.P. 5. Maintenant, le Roi et ses ravisseurs étaient partis Dieu sait où !

Deux Land-rovers passèrent devant lui à vive allure, roulant de front, pleines de bédouins, aux visages fermés. De nouveau, l'hélicoptère bourdonna dans le ciel, partant vers le Sud. Accroupi

derrière un pan de mur, le colonel Gorgour réfléchissait. Les autres avaient pris la direction du Sud, donc d'Akaba. Où allaient-ils ? Pas à Akaba, ni en Arabie Saoudite, favorable au roi. Une horrible pensée l'assaillit une seconde. Et si ces fous avaient décidé de livrer le roi à Israël ? Tout était possible.

Non, ils devaient aller vers l'Irak, le seul pays qui leur soit favorable. 300 kilomètres de désert à traverser. À moins qu'ils ne tuent le roi en route, ce qui l'arrangerait bien. Malheureusement, s'ils s'étaient donnés le mal de l'épargner, ils avaient une raison. Qu'il ignorait totalement, hélas.

Maintenant, c'était un flot de Land-rovers hérissées de mitrailleuses qui passait sur la route d'Akaba. Les bédouins lancés à la poursuite de leur roi... Peu à peu, les gens sortaient de leurs maisons, cherchant à savoir ce qui s'était passé. Rapidement, le colonel raccrocha sa M.P. 5 sous ses robes et se releva. Il n'avait plus qu'à faire comme les autres : trouver un véhicule et suivre Ratwa et ses fedayins.

CHAPITRE XIX

Le désert ocre s'étendait à perte de vue. Bordé de montagnes au Nord, avant l'oasis d'El Azrak, ondulant en dunes rocailleuses au Sud. Quelque part vers le Nord, il y avait le fameux aéroport de la Révolution où séchaient au soleil les carcasses des Jets sabotés par les fedayins, en septembre 70. Parfois le désert devenait plat comme un lac brillant, sur plusieurs kilomètres. Des traînées de sel réfléchissaient le soleil, éblouissantes. Mais dès mai, il y régnait une chaleur horrible, desséchante.

Une rafale de vent fit frissonner Ratwa. C'est le souvenir des Jets sabotés qui lui avait donné l'idée de venir là. Debout sur la terrasse du château d'El Kharana, elle examinait l'horizon piqueté à l'est de petites taches rouges : les Land-rovers des bédouins qui les encerclaient. Mais, pour l'instant ils étaient impuissants.

Ratwa respira à pleins poumons et expliqua à Ahmed :

— Nous sommes en sécurité. Pour quelques jours. Ils n'oseront pas s'approcher.

Le jeune fedayin hocha la tête.

— Il faudra quand même partir d'ici.

Cela faisait à peine trois heures qu'ils étaient arrivés dans le « Château du désert ». C'était l'un des cinq construits onze siècles plus tôt par les Khalifes d'Omayyades, comme pavillons de chasse. Totalement isolés en plein désert, à l'est d'Amman, avec des murs épais de près d'un mètre qui avaient résisté aux ans. Certes, ils étaient en ruine, mais dans celui-là, par exemple, plusieurs pièces du rez-de-chaussée, les anciennes écuries, avaient encore un toit et abritaient du froid. En dépit de leur âge, les châteaux étaient faits pour soutenir un siège, avec leurs ouvertures étroites et longues.

Le roi avait été installé dans l'ancienne salle de bains à droite de l'entrée où on distinguait encore des fresques peintes. La Land-rover se trouvait dans la cour intérieure.

En arrivant, Ratwa avait fait sauter d'un coup de pistolet le cadenas fermant la porte de fer, moderne, celle-là. Et installé immédiatement deux guetteurs sur la terrasse balayée par le vent. El Kharana était bâti sur un repli de terrain et on surveillait le désert sur 360°. De jour, on cuisait, mais la nuit on grelottait. Ils n'étaient qu'à deux heures de route d'Amman et c'était déjà un autre monde. Le désert.

Maintenant qu'elle était sortie d'Amman, Ratwa se sentait mieux et se demandait si le plan insensé de Rachid n'allait pas réussir.

— Regarde-les, fit-elle. Ils n'osent pas avancer.

Pas question de surprise à El Kharana. Dans la cour, Mahmoud et Saladih étaient occupés à démonter un des phares de la Land-rover, pour servir de projecteur improvisé. Mais le silence du désert était tel que le moindre bruit était perceptible. Impossible de s'approcher du château. De plus, la lune éclairerait les dunes presque comme en plein jour.

Même si quelques bédouins avaient pu se glisser jusqu'aux murs de huit mètres de haut, qu'auraient-ils pu faire ?

Grâce aux vivres et à l'eau de la Land-rover, Ratwa et sa troupe pouvaient tenir une semaine. La Palestinienne espérait bien avoir quitté El Kharana d'ici là.

Toujours imperturbable, Ahmed tourna des yeux sérieux vers elle.

— Qu'allons-nous faire ?

— Venger la mort de nos compagnons écrasés par les tanks de Hussein. Ensuite, nous foncerons jusqu'à la frontière d'Irak. Dès que nous serons en sécurité, nous relâcherons le Sidi... Quand le monde saura ce que nous avons fait, les gens croiront à la cause palestinienne.

Au fur et à mesure qu'elle pariait, l'excitation faisait monter le ton de sa voix.

— Comment vas-tu faire ? demanda Ahmed intéressé.

Lui aurait été d'avis de liquider le Roi tout de suite et de filer la nuit dans le désert, vers l'Irak. Les bédouins croyant le Roi avec eux, n'oseraient pas les attaquer. Mais il était discipliné.

— Je t'expliquerai tout à l'heure, dit Ratwa. Reste là, j'ai quelque chose à faire.

Laissant le jeune fedayin, elle redescendit l'escalier de pierre à demi écroulé. Elle s'approcha de Mahmoud en train de démonter le phare.

— Tu vas prendre la Land-rover, ordonna-t-elle. Tu iras à un kilomètre d'ici, à la première borne et tu laisseras un message bien en vue, avec ta chemise. Roule lentement et reviens vite...

Devant l'expression de l'homme, elle sourit venimeusement.

— Tu n'as rien à craindre. Toi, tu ne les approcheras même pas. N'aie pas peur. Attends, je vais écrire le message.

Une lueur rose, du côté d'El Azrak, illuminait le château d'El Kharana comme s'il avait été un décor de théâtre. Le soleil se levait sur le désert Malko frissonna, les épaules couvertes d'une couverture de bédouin en grosse laine. Le café brûlant n'arrivait pas à le

réchauffer. Et il n'était là que depuis deux heures ! Il avait fallu faire le siège de tous les amis de Sophia Nazzal pour être autorisé à rejoindre les bédouins dans le désert. Amman murmurait l'incroyable nouvelle : le Roi avait été enlevé ! En dépit de la censure féroce, plusieurs journaux étrangers avaient imprimé des histoires, à partir de Bagdad et de Damas. Du Caire, le docteur Habbache avait publié un communiqué annonçant la mort du Roi et déclarant qu'il formait immédiatement un gouvernement en exil pour mettre fin à la tyrannie de la dynastie hachémite... Avant de quitter Amman, Malko avait été voir Terence Ziros : l'homme de la CIA n'avait pas fermé l'œil de la nuit, occupé à envoyer d'interminables télégrammes chiffrés à Washington...

— Ils sont ivres de rage, avait-il avoué piteusement. Ils nous accusent de nous être laissé rouler par les fedayins. Il paraît qu'on vous avait justement envoyé pour que ce truc ne se produise pas...

Malko avait haussé les épaules, agacé :

— Je ne suis pas Dieu le Père. Tant que le Roi est vivant, il y a de l'espoir.

— Qu'Allah vous entende, ou n'importe qui... En tout cas, la Sixième Flotte cingle vers les côtes libanaises. Ils sont fichtrement excités. Deux bataillons sont prêts à partir de Turquie.

Malko réfléchissait :

— Pour qui travaille ce colonel Gorgour ?

Ziros avait ricané :

— C'est curieux, les Anglais ne disent rien sur ce coup. On ne les voit même pas au Palais... Comme s'ils n'étaient pas bien dans leur peau.

— Les Anglais, sursauta Malko. Mais ils ont fabriqué Hussein, ils l'ont soutenu, il va tout le temps en Angleterre, il a une femme anglaise...

Ziros avait levé les yeux au plafond. Ce prince autrichien serait toujours un incorrigible romantique.

— Vous n'avez jamais entendu parler de la perfide Albion ? Souvenez-vous de la facilité avec laquelle, il y a quelques mois, les Anglais ont relâché Leila Khaled qui avait attaqué le Boeing israélien. Elle a eu des entretiens avec pas mal de gens du MI5 avant de repartir...

« Ils jouent contre nous, c'est de bonne guerre. Dans ce coin du monde, ils ont toujours été très forts.

Malko avait quitté l'Ambassade plutôt découragé. Sophia l'attendait dans une Land-rover de l'année. Ils n'avaient pas dit un mot durant le trajet, secoués projetés l'un contre l'autre par les cahots de la piste. À l'entrée du désert, un poste de bédouins les avait arrêtés et examiné les laissez-passer avec une minutie tatillonne. Avec son

uniforme bleu, ses cartouchières et son poignard d'argent, l'officier bédouin semblait échappé de « Lawrence d'Arabie ». Sauf pour le M. 16 automatique.

Ils avaient encore été stoppés plusieurs fois, au hasard de la piste, jalonnée tous les kilomètres d'un monticule de pierres, seul point de repère. Le désert fourmillait de bédouins en armes encerclant le château d'El Kharana, jadis un des hauts lieux du tourisme jordanien.

Sous la tente de commandement qui ressemblait à une grosse chenille marron posée sur le désert, ils avaient retrouvé le Général Shaubak. Ses yeux, rougis par la fatigue, le manque de sommeil et le vent, disparaissaient sous la graisse. On avait installé son énorme masse sur des coussins. Il avait passé la nuit là.

Sophia s'éveilla à son tour, s'étira rapidement.

— Il s'est passé quelque chose cette nuit ?

Shaubak secoua ses bajoues.

— Dès qu'il a fait nuit, j'ai envoyé quelques-uns de mes meilleurs hommes, les pieds entourés de chiffons de laine, vers le château... Ils n'ont pas fait cent mètres. Les autres ont tiré un coup et en ont blessé un. Il n'y a rien à faire. En plus, ils ont trouvé un projecteur et s'en sont servis toute la nuit. Grâce au moteur de la Land-rover, ils peuvent recharger leurs batteries...

— Impossible de prendre le château d'assaut : ils auraient dix fois le temps d'égorger le Roi.

Malko tourna les yeux vers la haute silhouette ocre, se découpant nettement sur les dunes. Le ciel était immaculé et le vent était presque tombé. Une journée splendide en vue. Dans trois heures, dès que le soleil serait haut, il allait faire très chaud...

— Ils finiront bien par manquer de vivres, soupira-t-il.

Le Général Shaubak souleva à grand-peine ses paupières rougies.

— Vous ignorez une chose. Hier soir, ils nous ont fait parvenir un ultimatum. Ils exigent que, d'ici vingt-quatre heures nous leur livrions le chérif Nasser et cinq colonels. Ils accusent ces six hommes d'être responsables des morts palestiniens de septembre... Si nous refusons, ils exécutent le Roi demain matin à l'aube.

Le Général Shaubak était livide.

Malko regarda le château : rien ne bougeait. Le campement des troupes bédouines semblait plongé dans une étrange apathie. Cinq soldats, le visage enveloppé dans leur kouffieh, dormaient les uns sur les autres, dans une Land-rover découverte.

— Les bédouins sont au courant ? demanda Malko.

Shaubak haussa les épaules.

— Oui. Ils sont prêts à tout pour sauver le Roi. Ils sont d'accord pour obéir à l'ultimatum. Même s'ils doivent y laisser leur vie.

— Les autres doivent-ils relâcher le Roi en échange ?

Le Jordanien eut un sourire triste :

— Ils ne sont pas fous... Non, ils vont le garder.

Un grondement leur fit lever la tête. Un hélicoptère bleu tournait au-dessus du camp, à basse altitude.

La situation était sans issue. Shaubak but encore un peu de café et ajouta amèrement :

— Nous risquons de sacrifier ces hommes pour rien car les bédouins n'accepteront pas de les laisser passer en Irak. Ils attaqueront les fedayins sur la route et le Roi sera immanquablement tué.

— Pourquoi en Irak ?

— Où voulez-vous qu'ils aillent ? Ni la Syrie, ni le Liban ne veulent d'eux. Ils se perdraient dans le désert d'Arabie Saoudite. Impossible de traverser le Wadi-Rum en moins d'une semaine. Ils n'ont pas assez d'eau.

Une rafale d'arme automatique fit sursauter Malko. Des balles traçantes montèrent verticalement vers le ciel. Shaubak n'avait pas bronché.

— Ils s'énervent, remarqua-t-il. Ce sont des hommes frustes. Pour eux l'humiliation est pire que la mort. Ils vont finir par exploser et prendre le château d'assaut, quelles que soient les conséquences.

Sophia Nazzal plongea le nez dans son café ; les conséquences étaient simples : la mort du Roi.

— Comment doit-on livrer les otages ? demanda Malko.

— À pied, dès qu'il fera jour. Sans escorte.

Malko leva ses yeux dorés sur l'officier :

— J'irai avec eux, dit-il.

Toute la masse gélatineuse du Général tressauta :

— Vous êtes fou ! Qu'est-ce que vous voulez faire ?

— Je n'en sais rien encore, fit calmement Malko. Nous avons une journée pour réfléchir. C'est beaucoup. Je me suis trouvé dans des situations pires.

La Lionne ne quittait pas Malko des yeux, buvait ses paroles, le visage soudain illuminé.

— Vous feriez cela, murmura-t-elle.

Shaubak plongea la main dans une de ses poches et ramena une poignée de pistaches.

— Vous êtes fou, répéta-t-il. Ils risquent d'abattre les otages avant même qu'ils arrivent au château. Pour impressionner les troupes et ne pas prendre de risques.

Malko fit la moue.

— Je ne suis pas de votre avis. Ils risqueraient au contraire de déchaîner les bédouins. Et puis, tout cela n'est qu'un bluff, peut-être.

Le Jordanien secoua la tête :

— Non. Les Palestiniens haïssent Chérif Nasser. Ils disent que c'est

lui qui a donné l'ordre de tirer sur le camp de Wardate, en septembre. S'il tombe entre leurs mains, ils le tueront immédiatement.

Malko acheva son café amer et fort. C'était la seule chance de reprendre la situation en main, de surprendre ses adversaires et surtout Ratwa. Certes, le risque était énorme. Mais il avait appris à connaître les Arabes. Ce n'étaient jamais complètement des professionnels. Il ne se serait pas livré à ce petit jeu avec des Allemands ou des Russes qui ne lui auraient laissé aucune chance. Avec les fedayins et l'illusion lyrique, on pouvait courir le risque.

— J'ai un avantage sur tout le monde, dit-il soudain. Je connais Ratwa personnellement, sa façon de réagir. Je peux aussi peut-être la fléchir.

— Elle vous tirera une balle dans la tête, fit sombrement Shaubak. Comme le type qu'on a trouvé dans le cimetière.

Malko soupira. Ce château lui rappelait le sien, en Autriche. C'est peut-être pour cela qu'il le fascinait. Évidemment, il risquait de mourir bêtement d'une rafale de fusil d'assaut avant même de pouvoir parler à Ratwa. Mais dans ces moments-là, il se dédoublait, poussé par une sorte de donquichottisme qui n'avait rien à voir avec l'appât du gain, ni même le goût de l'aventure. C'était l'attrait du risque gratuit, comme dans les duels d'étudiants allemands, où on risquait sa vie pour le plaisir de se prouver qu'on osait le faire.

Mais c'eût été difficile à expliquer au Général Shaubak. Sophia Nazzal, elle, semblait avoir saisi la pensée de Malko. Elle se rapprocha de lui.

— Je voudrais pouvoir venir avec vous, murmura-t-elle.

— Vous vous suicidez, fit Shaubak. À deux cents mètres du château, ils verront que vous n'êtes pas des nôtres. Ils vous tueront.

Malko regarda le ciel clair et la lumière aveuglante du désert. La piste serpentait jusqu'au château de El Kharana, presque en ligne droite.

Si Ratwa avait des jumelles, il était mort.

CHAPITRE XX

Le roi bougea et se dressa sur son séant. Mahmoud sauta aussitôt sur sa Kalachnikov et la braqua sur le prisonnier. Avec un sourire méprisant, le souverain reprit sa position initiale. Le souffle du fedayin redevint normal. Il n'en pouvait plus. La nuit était tombée depuis une heure et il lui semblait déjà sentir les poignards effilés des bédouins sur sa gorge.

Son regard chercha le roi. Il suffisait de le détacher, de monter l'escalier de pierre et de sauter de la terrasse. Évidemment, il y avait huit mètres. Mais, tout de suite, ils seraient protégés par les bédouins qui feraient pleuvoir le feu et la destruction sur El Kharana, dès que le roi n'y serait plus. Puis il pensa à Ratwa et au parabellum dont elle ne se séparait jamais.

Comme si elle avait deviné ses pensées, la jeune Palestinienne se matérialisa soudain à l'entrée de la pièce. Elle avait ôté ses lunettes, laissé ses cheveux sur ses épaules et portait sa mini de cuir noir. Son chemisier de même couleur, était largement ouvert, dévoilant la naissance de ses seins. Le long parabellum était passé dans la ceinture et elle souriait :

— Tu es fatigué, Mahmoud.

Comme si elle avait senti le trouble du jeune fedayin. Il se redressa, paniqué. Ratwa était impitoyable, elle l'avait montré... Si elle soupçonnait ce qui se passait dans sa tête, il était perdu.

— Non, ça va, assura-t-il. Il me semblait entendre du bruit dehors. C'est tout.

Ratwa s'approcha encore. Mahmoud était le plus beau de la bande. Grand, les épaules larges, avec des yeux clairs comme elle les aimait.

— Ahmed va te remplacer, dit-elle. Viens sur la terrasse. Tu prendras l'air.

Elle appela le jeune Ahmed qui apparut, toujours aussi impassible. Ratwa sortit, précédant Mahmoud. Ils montèrent en silence le large escalier de pierre. Le vent soufflait plus fort et ils coururent jusqu'à un coin de mur pour s'abriter. Sur l'autre terrasse, de l'autre côté de la cour intérieure, Saladih et Omar manœuvraient le projecteur. Le désert, tout autour de la butte d'El Kharana était piqueté de lumières immobiles : les camps des bédouins encerclant les feddayins.

On entendit un bruit de moteur et un grincement caractéristique.

— Ils ont des chars, murmura Mahmoud.

Ratwa s'appuya au mur de pierre, regardant le ciel. Comme si elle n'avait rien entendu. Ils restèrent ainsi un long moment. La peur du jeune Palestinien se dissolvait peu à peu, remplacée par un sentiment plus terre à terre : il avait envie de Ratwa. La jeune femme tourna la tête vers lui. Leurs regards se croisèrent. Pendant quelques secondes, Ratwa venait d'éprouver une panique viscérale, atroce. Elle s'était vue en un éclair broyée par les chenilles d'un blindé. Il fallait laver l'image horrible à tout prix. Sentant que Mahmoud l'observait, elle vint se planter devant lui. Posément, elle déboutonna son chemisier jusqu'à la taille. Le vent fit frémir les pointes de ses seins, écartés et pleins. À deux mains, elle écarta le tissu, la tête un peu rejetée en arrière.

— Qu'est-ce que tu attends ?

Fasciné, Mahmoud fixait la poitrine de Ratwa. Il avala difficilement sa salive. Timidement, le bout de ses doigts effleura la peau douce, au-dessus du mamelon. La Palestinienne avança un peu et la main de l'homme emprisonna tout son sein d'un coup. Sa respiration était plus courte. Hâtivement, il posa la Kalachnikov le long du mur.

Sous ses paumes, les seins vivaient, chauds et fermes. Ratwa avait fermé les yeux. Le plaisir dissolvait lentement la boule d'angoisse, au creux de son ventre. Ces mains d'homme sur elle, à la fois timides et possessives, la faisaient fondre. Elle se vit une seconde dans la peau d'une des courtisanes que les Khalifes emmenaient dans leurs châteaux du désert pour agrémenter leurs parties de chasse.

Le faisceau du projecteur balaya la terrasse, les effleurant. Mahmoud ne bougeait pas, les mains crispées sur les seins de Ratwa. Celle-ci approcha la bouche de son oreille :

— C'est tout ce que tu veux ?

Le ventre serré dans le cuir noir s'appuya contre la toile rude de l'uniforme de Mahmoud.

Celui-ci resta comme tétanisé, collé à Ratwa. Une fusée verte monta dans le ciel, du côté des bédouins, mais il n'y prêta même pas attention. Le Parabellum lui meurtrissait le ventre, il n'osait pas le retirer.

Ratwa s'écarta une seconde et l'enleva spontanément, le posant sur le rebord de la terrasse. Pour qu'il ne risque pas de partir en tombant, elle poussa le cran de sûreté sur « gesichert ». Puis, elle fit face à Mahmoud, les jambes ouvertes tendant la jupe noire.

Il se jeta littéralement sur elle, l'adossant contre le mur de pierre. Ses doigts avides relevèrent brutalement la mini, faisant craquer une couture. Il poussa un grognement ravi, en ne trouvant que la peau nue. Frénétiquement, il se libéra à son tour. Ratwa l'aidait de son mieux, mais il était tellement excité, qu'il ne parvenait pas à se

déshabiller.

Ensuite, il se rua en elle, les deux mains crispées sur ses hanches. Ratwa avait passé les bras autour de son cou et essayait de garder son équilibre sous cette délicieuse tornade, oubliant les pierres jaunes qui lui meurtrissaient les reins. Par saccades, les coups de boutoir furieux de Mahmoud la décollaient presque du sol.

Le jeune fedayin était si excité qu'il avait l'impression que son sexe allait transpercer Ratwa, se heurter au mur de pierre. Mais sa cavalcade furieuse ne dura pas.

Ratwa murmura des mots incompréhensibles qui furent emportés par le vent, le griffa. Il resta enfoncé en elle, immobile, se vidant de sa substance, merveilleusement détendu.

Ratwa profitait pleinement de cet instant, les yeux fermés. Elle était la femme la plus puissante du monde : le roi était en son pouvoir et cet homme jeune et viril lui donnait le meilleur de lui-même.

Pourtant, elle s'arracha à l'étreinte la première. Avec une idée grisante.

Tranquillement, elle remit le parabellum dans sa ceinture et referma son chemisier, comme pour garder la chaleur des mains de Mahmoud.

— Je reviendrai te voir, cette nuit, dit-elle à mi-voix. Ne t'endors pas.

Grâce à la clarté de la lune, la nuit n'était pas très sombre. Ratwa se guida sans peine vers l'autre terrasse, le ventre encore brûlant. Omar avait posé sa Kalachnikov sur le mur et surveillait la piste, en contrebas, qui filait sur El Arzak et l'Irak. Dès qu'elle fut près de lui, il annonça :

— Le vent se lève... Demain, il y aura du khasin⁽⁸⁾.

Ratwa ne lui prêta qu'une oreille distraite. Demain serait un jour de gloire. Elle tuerait de sa main Chérif Nasser. Khasin ou pas khasin.

— Ne crains rien, dit-elle, Allah veille sur nous.

Calmement, elle commença à déboutonner son chemisier.

Le Colonel Gorgour s'approcha de la Land-rover de la police du désert. Le conducteur regardait venir sans méfiance cette grosse bédouine. Le Tcherkesse avait eu un mal fou, à cause des barrages, à parvenir jusqu'à ce poste, ultime halte avant le désert.

Un petit fort de pierre carré avec des créneaux dominait l'entrée de la piste, entouré de quelques maisons de torchis. Des nomades arrivés la veille disaient que les fedayins occupaient le château d'El Khardana avec des forces importantes... Il fallait tenir compte de l'exagération arabe... Il porta la main à son front :

— Salam alekoun...

Poliment, le conducteur lui rendit son salut :

— Malekoun salam...

Que lui voulait cette vieille ? Elle se pencha sur lui, comme pour lui confier un secret. Presque immédiatement, une douleur brûlante lui perça le côté droit. Il ouvrit la bouche pour crier, mais la lame du poignard lui coupa pratiquement le foie en deux. Et la main du Colonel Gorgour était devant sa bouche. L'Anglais fit opérer un quart de tour à son poignet, sectionnant les grosses artères du foie. Encore un truc que l'on n'apprenait pas à Sandhurst.

Tenant le bédouin par le cou, il le fit glisser hors du véhicule et regarda autour de lui. La Land-rover était garée un peu à l'écart du fort, au milieu du hameau. Aucun policier du désert n'était en vue.

Il sauta dans la voiture et mit le contact. Le réservoir était plein et en prime, il avait deux mitrailleuses de « 30 » avec leurs munitions. Cela pouvait toujours servir... Il démarra et s'engagea à droite, vers la piste de El Azrak. Un vieux bédouin assis sur le porche de sa cabane, cacochyme et tout tordu, avait assisté à la scène. Il prétendait avoir 120 ans... Le corps du soldat saignait à mort à quelques mètres de lui. Le vieux eut la velléité de lui porter secours, mais ses rhumatismes étaient trop douloureux. Les dix mètres à parcourir lui semblaient une immensité. Il se traîna à l'intérieur de sa cabane pour ne pas avoir d'ennuis, laissant le bédouin agoniser. Il avait vu tant de gens s'étriper...

La Land-rover volée par le Colonel Gorgour n'était plus qu'un petit nuage de poussière sur la piste d'El Azrak. Heureusement, il savait se diriger dans le désert, car le khasin se levait, soulevant des tourbillons de poussière. En un sens, c'était une chance pour lui, s'il était poursuivi.

Il passa rapidement un des monticules de pierres jalonnant la piste, espacés d'un kilomètre environ. Le château d'El Kharana se trouvait droit devant à deux heures de route... s'il ne s'égaraient pas et franchissait les barrages de bédouins. On lui avait dit que tout trafic était interrompu entre El Azrak et Amman, à cause des fedayins. Son plan était simple : éviter les camps de l'armée et foncer sur le château. La Land-rover étant un véhicule militaire, Ratwa et les fedayins croiraient à une attaque surprise des bédouins et tueraient le roi.

Malko se réveilla en sursaut. Il lui fallut quelques secondes pour réaliser où il se trouvait. La tente laissait entrer le jour.

C'était l'aube. Une rafale de vent fit claquer la toile de la tente. Malko frotta doucement ses yeux dorés. Dans deux heures, il serait

peut-être mort.

Il était à peine six heures du matin.

Il sortit de la tente. Autour du camp, le désert était mauve, violet, ocre. Tout de suite, il fut frappé par la violence du vent. Des tourbillons de poussière jaune se soulevaient brusquement, cachant parfois les tentes. Placides et serrés les uns contre les autres, les chameaux de la police du désert s'abritaient derrière les tanks et les camions. C'est une véritable armée qui assiégeait El Kharana. Le Cheik Mafrak était arrivé la veille au soir, venant du Wadi-Rum à marche forcée.

Sophia Nazzal sortit à son tour de la tente voisine et huma l'air tiède :

— C'est le khasin, remarqua-t-elle. Quelquefois, il souffle pendant une semaine et on ne peut plus circuler dans le désert.

C'était peut-être le petit coup de pouce du destin qui allait faire tourner la chance. Par moments, on ne voyait même plus les murs du château d'El Kharana...

Malko ouvrit la bouche et une poignée de sable s'engouffra aussitôt jusque dans son gosier. Il toussa, cracha, tourna le dos à la tempête pour reprendre son souffle. En dix minutes, la violence du vent était devenue terrifiante. Quand les six hommes avaient quitté le camp bédouin, ce n'était encore qu'un vent un peu fort qui soulevait de la poussière.

Maintenant, on n'y voyait plus à dix mètres devant soi. Impossible de respirer autrement qu'à travers le kouffieh. Les yeux rouges et pleins de larmes, Malko essayait de ne pas perdre de vue l'homme qui le précédait, le colonel Hashim. Il avait l'impression de se trouver dans un nuage de coton. Le camp de l'armée s'était dissous dans la tornade et El Kharana n'était pas encore visible. Il se demandait comment Hashim parvenait à ne pas perdre la piste. La poussière voletait même au ras du sol, effaçant les traces de véhicules.

Les six otages avançaient lentement, courbés en deux pour lutter contre le vent, les vêtements pleins de sable. À cinq ou six mètres les uns des autres. Tous, comme Malko, portaient un uniforme kaki sans galon et sans armes. Les présentations avaient été vite faites au départ. Le général Shaubak avait expliqué aux cinq officiers que Malko désirait effectuer une ultime tentative pour sauver le roi... Personne n'avait dit mot. L'étrangeté de la situation paraissait avoir anesthésié ces hommes rudes et courageux. Avant de partir, Shaubak s'était approché de Malko, tenant quelque chose dans son énorme main : son pistolet extra-plat.

— Vous pouvez en avoir besoin.

C'était son seul viatique. Il n'avait pas de plan précis. Il avait glissé son arme dans sa ceinture, le long de sa colonne vertébrale.

Sa seule chance était de mettre rapidement Ratwa hors de combat pour influencer les autres fedayins.

Autant dire une chance sur mille.

Hashim se retourna et s'arrêta. Ses yeux étaient encore plus rouges que ceux de Malko.

— Il faut faire demi-tour, cria-t-il. Nous risquons de nous perdre.

Malko cria encore plus fort :

— Non. Jamais nous n'aurons une meilleure chance. Avec la poussière, ils ne me reconnaîtront pas de loin... Continuons.

Effectivement, avec son kouffieh et son uniforme, Malko ne détonnait pas dans le groupe. Il regrettait amèrement de ne pas avoir pris ses lunettes, à cause du vent, mais avait craint que Ratwa ne s'en souvienne.

Dépassant le Colonel Hashim, il prit la tête de la colonne. D'après ses calculs, ils ne devaient pas se trouver à plus de cinq cents mètres du château d'El Kharana.

Le Colonel Gorgour avançait à vingt à l'heure, le nez sur le pare-brise. Deux fois, déjà, il était sorti de la piste. La seconde, il avait eu la chance de tomber sur un berger immobile au milieu d'un troupeau de chèvres. L'homme lui avait indiqué la direction d'El Kharana contre trois cigarettes. Poussiéreux et résigné, il attendait que le khasin s'apaise.

On n'y voyait presque plus. Si le colonel n'avait pas connu le désert par cœur, il aurait fait demi-tour. Mais il avait emprunté cette piste des dizaines de fois, du temps où les Irakiens avaient un aéroport entre El Kharana et l'oasis d'El Azrak.

Par prudence, il avait d'abord filé au Sud, pour éviter les concentrations de bédouins et il remontait maintenant plein Nord, suivant une petite vallée parsemée de quelques arbres rabougris. Le lit d'un oued éternellement desséché. À travers les tourbillons de poussière, il lui sembla apercevoir une construction : El Kharana ! Il stoppa et arrêtant le moteur, il descendit pour écouter.

La force du vent le stupéfia. Il faillit littéralement s'envoler. Accoté à la Land-rover, les yeux fermés, il écouta ; pas de bruits de moteur, pas de coups de feu.

Il repartit, dans la direction où il avait aperçu quelque chose. Un kilomètre plus loin une misérable cahute de berger surgit de la poussière : ce qu'il avait pris pour El Kharana...

Il était perdu. De nouveau, il stoppa, descendit. Le vent sifflait avec furie dans ses oreilles. Découragé, il frotta ses yeux irrités. Soudain, un bruit domina la rumeur du vent sur sa gauche. Une rafale

de coups de feu.

Il sauta dans la Land-rover. Pleines de sable, les mitrailleuses ne seraient d'aucune utilité, mais il lui restait sa mitraillette, posée près de lui sur le siège. Sous sa défroque de bédouine.

Ahmed écarquilla les yeux. Il lui avait semblé apercevoir des silhouettes dans la tourmente ocre. Il hurla pour appeler Ratwa.

— Ratwa !

La fedayine se trouvait dans la cour centrale. Mortellement inquiète. Avec le khasin, son principal avantage avait disparu. Les bédouins pouvaient encercler de près le château sans qu'elle les aperçoive. Devant un assaut rapproché et brutal, ses quatre hommes risquaient de ne pas tenir le coup. En dépit du traitement de choix qu'elle leur avait offert toute la nuit. Si elle avait un enfant, ce serait sûrement un bon guerrier...

À toute vitesse, elle grimpa l'escalier de pierre. Le roi était seul dans l'ex-salle de bains, mais il était si solidement ligoté qu'il ne risquait pas de se libérer.

Puis elle rejoignit Ahmed. Il tendit le bras :

— Regarde !

À cause de ses lunettes, elle y voyait un peu mieux. Presque aussitôt, elle distingua plusieurs silhouettes à pied, avançant lentement en file indienne, vers le château.

Les otages.

Son cœur lui sauta dans la gorge. Ses adversaires étaient brisés : ils avaient cédé à ses exigences les plus féroces ! Toute son angoisse s'évanouit d'un coup.

— Ce sont les otages, annonça-t-elle triomphalement. Ils ont tenu parole.

— Je les tue ? demanda Ahmed.

Ratwa hésita. Quelle tentation de les abattre à quelques mètres des murs, de les voir agoniser dans la tornade, eux les bourreaux des Palestiniens. Mais il y avait un risque : que certains ne soient que blessés et puissent échapper dans la poussière jaune. C'était trop dangereux d'aller les chercher dehors.

Les otages liquidés, il n'y avait plus qu'à partir avec le roi et gagner la frontière de l'Irak. Le khazin était leur allié.

— Pas tout de suite, ordonna Ratwa. Nous les tuerons au fur et à mesure qu'ils entreront.

— Attention !

Une voix de femme venait de hurler un ordre, emporté par le vent. Malko prêta l'oreille. Ils n'étaient plus qu'à une trentaine de mètres du château d'El Kharana. Tellement bousculé par le khasin qu'il avait l'impression que le sable avait pénétré sous sa peau !

En dépit du danger mortel, Malko avait hâte d'atteindre les hauts murs de pierre. Tout plutôt que ce sable qui s'infiltrait partout, aveuglait, coupait le souffle. Ses poumons devaient ressembler à ceux d'un vieux mineur rongé de silicone...

Le Colonel Hashim qui avait repris la tête, s'arrêta. Il le rejoignit. En clignant des yeux, ils pouvaient distinguer deux silhouettes sur les remparts. Impossible de dire laquelle des deux était Ratwa.

— Qu'est-ce qu'elle crie ?

Hashim colla sa bouche contre son oreille :

— Elle veut que nous stoppions ici et que nous allions ensuite un par un jusqu'à la porte en fer.

C'était prévisible. Mais qu'allait-il se passer ensuite ? Les quatre autres otages avaient rejoint le groupe. La haute silhouette de Chérif Nasser, l'oncle du roi, les dominait. Le visage entièrement abrité par son kouffieh, on ne voyait que ses yeux noirs.

— Je vais y aller le premier, proposa-t-il.

Malko l'arrêta.

— Non, pas vous.

Le colonel Hashim s'interposa.

— J'y vais. Inch Allah.

Avant que Malko ait pu dire quoi que ce soit, il s'était mis en marche. À cause du vent, il était impossible de se parler à plus de deux ou trois mètres. Il redoublait de violence. On aurait dit que El Kharana brûlait tant la poussière ocre était dense en haut de ses murs...

À grand peine, Malko suivait la silhouette du Colonel Hashim qui avançait courbé en deux vers la porte verte. À chaque instant, il s'attendait à entendre un coup de feu et à voir tomber le corps de l'officier. Mais ce dernier atteignit la porte sans encombre. Les cinq hommes ne le quittaient pas des yeux. Son sort préfigurait le leur.

La porte s'entrouvrit soudain d'un mètre et le canon d'une Kalachnikov apparut. Les cinq virent Hashim lever les bras très haut au-dessus de sa tête, sans bouger. L'homme qui se trouvait derrière la porte, était hors de leur champ de vision.

Le battant s'entrouvrit un peu plus et l'officier jordanien entra et disparut. La porte se referma aussitôt. Pour offrir moins de prise au vent, les cinq hommes s'accroupirent, les uns contre les autres, à la façon des moutons. Aucun ne parlait. Deux d'entre eux comprenaient d'ailleurs à peine l'anglais.

La rafale fut si brève qu'ils eurent l'impression d'avoir rêvé. Quatre ou cinq coups. Cela venait de l'intérieur du château. Chérif Nasser se releva d'un bond et tendit le poing vers les hautes murailles en crachant une injure en arabe. L'écho des détonations retentissait encore dans le cerveau de Malko. Ainsi, Ratwa ne prenait pas de risques : au fur et à mesure, elle allait les abattre. Son calcul était simple : aucun n'était assez lâche pour se retirer maintenant... Elle les tenait à sa merci.

La voix cria quelque chose des créneaux. Chérif Nasser se leva d'un bond. Mais Malko fut plus rapide que lui. En trois enjambées, il l'eut dépassé.

— Attendez, cria-t-il. J'ai une idée.

Il se mit à marcher vers la porte verte, encore fermée.

CHAPITRE XXI

La porte de fer du château d'El Kharana n'était plus qu'à quelques mètres de Malko. Il essuya les larmes qui coulaient de ses yeux. Il n'avait pas marché plus de trente mètres et avait l'impression d'avoir traversé le Sahara ! Le vent hurlait dans ses oreilles, les rafales le bouscullaient, il était complètement étourdi.

Il réalisa brutalement l'inanité de sa mission. Malheureusement, il était trop tard pour reculer. Lui, Altesse Sérénissime, Chevalier de l'ordre de l'Aigle noir et Chevalier de Malte, n'allait pas montrer de lâcheté devant ces bédouins.

Tant pis pour lui. Tout se paye dans la vie. Même une certaine idée de soi-même.

La porte s'ouvrit de quelques centimètres. Une voix cria quelque chose en arabe et il s'arrêta. La tête enveloppée dans le Kouffieh à carreaux rouges dissimulait ses traits.

Ahmed, avec son bonnet de laine enfoncé jusqu'aux oreilles, apparut derrière le canon d'une Kalachnikov. Il avait l'air d'un enfant et son arme était plus grande que lui. L'Arabe cria encore quelque chose. Malko leva les bras au-dessus de sa tête. Aussitôt, la porte s'ouvrit un peu plus et le jeune fedayin lui fit signe d'avancer.

Lentement, gêné par sa position qui l'empêchait de lutter contre le vent, il marcha vers le battant peint en vert. C'était la minute de vérité. Avant d'entrer, il se retourna : on ne voyait rien autour du château, que la masse ocre des tourbillons de poussière...

Comme un décor irréel de cauchemar.

Une main le tira brutalement à l'intérieur et la porte se referma. Abruti, il s'appuya pour reprendre son souffle, surpris du silence soudain. Il se trouvait dans une entrée voûtée où on n'y voyait pas grand-chose, donnant sur une cour intérieure. De chaque côté, il distinguait des ouvertures desservant d'autres pièces.

Il voulut baisser les mains, mais le canon de la Kalachnikov s'enfonça brutalement dans ses reins et il reprit sa position. De lui-même, il se dirigea vers la cour. La comédie n'allait plus durer longtemps... Il trébucha sur un bidon vide et faillit tomber. Aussitôt, Ahmed fit un bond en arrière, prêt à tirer. Ils ne prenaient vraiment pas de risques... le sable faisait encore crisser ses dents et ses yeux étaient pleins de larmes. Une panique atroce lui serra la gorge. Il allait mourir, il n'aurait rien le temps de tenter. Ratwa et ses complices

étaient trop brutaux, trop sur leurs gardes.

Il déboucha dans le patio carré. Une oasis de calme et de paix. Immédiatement, il vit le corps du Colonel Hashim étendu face contre terre dans une mare de sang contre le mur du fond. Les balles avaient arraché des éclats au vieux mur ocre. C'est là qu'ils fusillaient.

Ratwa l'attendait, le visage sévère derrière ses lunettes. Plus Pasionaria que jamais. Il essaya de se souvenir de ses longues jambes gainées de noir, de son délire érotique à l'Ambassade d'Espagne. Mais tout ceci se passait dans un autre monde... Sèchement, elle lui dit une phrase en arabe qu'il ne comprit pas.

Le mieux était de faire l'idiot, d'essayer de gagner quelques secondes. Tant que le fedayin à la Kalachnikov était derrière lui, il ne pouvait rien tenter sans être immédiatement haché par les balles du fusil d'assaut.

Son pistolet extra-plat ne se voyait pas sous l'uniforme. S'il parvenait à le saisir, il pourrait peut-être liquider Ratwa et le fedayin. Il y en avait trois autres, pour le moment invisibles. Et le roi. À cause de l'exécution des otages, ils ne seraient pas alertés par des coups de feu.

De nouveau, Ratwa l'interpella en arabe. Comme il ne répondit pas, elle sortit de sa ceinture le long parabellum et marcha sur lui. D'un geste brusque, elle arracha son kouffieh.

Pendant une seconde, elle demeura interdite, stupéfaite. Malko esquissa un geste vers sa ceinture et poussa un cri, le fedayin venait de le frapper par derrière avec le canon de son arme. Il remit les mains en l'air.

Ratwa était revenue de sa surprise :

— Vous !

Malko fixa sur elle ses yeux dorés rougis par le vent :

— Je suis venu en parlementaire, dit-il. Ce que vous faites n'a pas de sens. Je voudrais...

Elle le coupa brutalement.

— Taisez-vous ! Vous travaillez pour les Américains, C'est eux qui ont donné des armes à Hussein pour qu'il écrase mon peuple. Des canons, des chars, des fusils. Puisque vous avez eu la bêtise de venir ici, vous allez mourir.

Le parabellum décrivit un arc de cercle et l'extrémité du canon se plaça à quelques centimètres de la tempe de Malko.

— Appuyez-vous à la Land-rover, ordonna Ratwa. Les mains en avant sur l'aile...

La vieille position de fouille de la police américaine.

Malko obéit.

Aussitôt, Ahmed remit son arme à la bretelle et le fouilla avec soin, des chevilles aux épaules. Évidemment, au deuxième passage,

l'Arabe trouva le pistolet. Il l'arracha de la ceinture de Malko avec un hennissement de joie. Les yeux de Ratwa étincelèrent derrière ses lunettes :

— Imbécile ! C'est pour cela que vous étiez venu... Allez vous mettre contre le mur là-bas, je vais vous tuer de ma main.

Lentement, Malko reprit la position verticale. Son cerveau travaillait à toute vitesse. Il n'avait pas eu le quart d'une chance et maintenant il était désarmé. Avec quelques secondes à vivre. L'illusion lyrique se terminait.

— Dépêchez-vous, ordonna Ratwa.

Il ne bougea pas.

— J'ai le droit de choisir l'endroit où je meurs. Je suis très bien ici.

Elle haussa les épaules :

— Si vous voulez.

Son bras se détendit. Malko se força à tourner la tête pour fixer le canon du parabellum par où allait jaillir la mort. Il aperçut derrière le visage fermé et haineux de la Palestinienne. Grisée par sa puissance. Il n'y avait rien à en espérer. Sa pomme d'Adam se bloqua, l'image d'Alexandra passa devant ses yeux. Il s'y accrocha de toutes ses forces, pour vaincre la panique viscérale qui le submergeait.

L'index de Ratwa bougea légèrement sur la détente. Un picotement insupportable courait sur le dessus des mains de Malko.

Le coup ne partit pas. L'index de Ratwa pressa plus fort sur la détente. Sans plus de résultat. Aussitôt, elle aboya un ordre et recula vivement, examinant le parabellum. Malko n'avait pas bougé d'un millimètre : Ahmed se trouvait derrière lui, prêt à tirer.

Le visage de Ratwa s'éclaira d'un sourire mauvais. Du pouce, elle repoussa le cran de sûreté, oublié la nuit précédente. Heureusement que cela ne s'était pas produit en plein combat... Ahmed ne dit rien. Ce n'était pas à lui que des choses pareilles arriveraient.

Un appel vint de la terrasse. Malko leva la tête et aperçut deux fedayins enveloppés de poussière. L'un d'eux cria de nouveau quelque chose qui fut emporté par le vent.

Ratwa allongea le bras, comme au stand de tir. L'énorme pistolet avait bien trente centimètres. Une longue chose noire et venimeuse.

Malko ferma les yeux.

La porte de fer peinte en vert sembla voler en éclats. Comme si une main gigantesque avait donné un coup de poing dedans. Dans un fracas effroyable, une tornade de poussière s'engouffra dans la cour intérieure du château.

Il y eut un rugissement de moteur et quelque chose chargé de débris fit irruption dans la cour, fauchant au passage Ahmed. Le jeune fedayin poussa un cri et son corps décrivit une gracieuse arabesque dans les airs. Son bonnet et sa Kalachnikov s'envolèrent de leur côté.

Ratwa était restée une fraction de seconde immobile. Le véhicule qui venait de surgir dans le château la frôla, la séparant de Malko avant d'aller emboutir la Land-rover des fedayins. Le choc fut terrible et les deux véhicules prirent feu immédiatement.

Malko roula par terre. Il ignorait qui venait de surgir ainsi, mais c'était son ultime chance. Le parabellum claqua derrière lui, sans qu'il sache si c'était lui qui était visé, il ne voyait qu'une chose : la Kalachnikov d'Ahmed tombé à quelques mètres devant lui.

— Mahmoud ! Le Sidi !

C'est Ratwa qui avait crié à se faire péter les poumons. Sans viser, elle tira trois fois dans la Land-rover qui avait défoncé la porte. À cause de la fumée on ne voyait pas qui s'y trouvait. Ahmed, étendu près du corps du colonel Hashim, bougea un peu et essaya en rampant de se rapprocher de son arme. Son visage d'enfant sérieux était déformé par la douleur et il ne parvenait pas à se relever, la colonne vertébrale brisée...

Par la porte arrachée, la poussière jaune s'engouffrait dans le château, ajoutant encore à la confusion.

Ratwa, accroupie dans un coin, hurla de nouveau :

— Mahmoud, tue le roi !

Malko, protégé par la Land-rover, atteignit enfin la Kalachnikov d'Ahmed.

Le Colonel Gorgour revint à lui et se secoua. Il ne s'était pas vraiment évanoui, mais son menton avait cogné contre le volant au moment où il avait défoncé la porte. Il n'avait pas freiné à temps et embouti la seconde Land-rover. L'odeur de la fumée le paniqua. Au même moment son pare-brise s'étoila. Il s'aplatit sur la banquette, chercha à tâtons sa M.P. 5. Ce qui lui sauva la vie, car la seconde balle de Ratwa fit voler le volant en éclats et lui aurait traversé la poitrine.

Une troisième balle frappa le tableau de bord. Juste au moment où il mettait la main sur la mitrailleuse. Une fumée noire et nauséabonde enveloppait les deux véhicules.

D'un coup d'épaule, le Colonel Gorgour ouvrit la portière de son côté et se laissa glisser à terre, roulant sur lui-même. Il espérait bien ne pas avoir à tuer le roi. Avec ce remue-ménage, son gardien n'allait pas hésiter. Sans le khasin, il ne serait jamais parvenu à franchir les barrages des bédouins. Les desseins d'Allah étaient imprévisibles.

Encore un que le MI5 devait manipuler...

Le Colonel Gorgour se redressa, la crosse de la M.P. 5 bien calée contre son ventre replet, les jambes écartées. Le chargeur de l'arme contenait 32 cartouches. Un fedayin dégringolait l'escalier de pierre, venant de la terrasse. Gorgour ouvrit le feu, au coup par coup.

Le Palestinien tituba, lâcha son fusil automatique, porta les mains à son ventre et tomba en avant, roulant jusqu'en bas de l'escalier.

Le second, du haut de la terrasse, tira une rafale en direction du colonel, mais le rata. Par contre, le Tcherkesse leva son arme et tira quatre coups très vite. L'homme oscilla d'avant en arrière, puis bascula d'un coup dans le vide.

Le parabellum cracha à son tour Ratwa tirait à deux mains, visant soigneusement. Trois fois de suite. Une de ses balles atteignit le colonel à l'épaule gauche, le faisant pivoter et tomber sous la force de l'impact. Avec un cri de joie, Ratwa se redressa et courut vers lui, contournant la Land-rover. À ce moment, elle aperçut Malko qui venait de ramasser la Kalachnikov d'Ahmed.

Fiévreusement, elle le mit en joue.

Le Colonel Gorgour, n'avait pas lâché sa mitraillette en tombant. Sans se relever, couché sur le côté droit, il visa Ratwa et tira. Toujours au coup par coup, le corps secoué par chaque impact, avec une grimace de douleur.

La première balle atteignit Ratwa en plein ventre. Elle resta la bouche ouverte une fraction de seconde, puis se plia en deux. Le parabellum parut soudain trop lourd pour elle. Son bras se détendit et l'arme tomba à terre. Paisiblement, le colonel Gorgour continua à tirer. Une autre balle brisa la cuisse de la fedayine, une autre encore s'enfonça dans sa hanche au moment où elle tombait... Elle resta couchée sur le dos, les mains vides, ses lunettes brisées, la bouche ouverte.

Très lentement, le colonel se dressa sur un genou. La balle de 38 avait fait des dégâts terribles dans les muscles de son épaule. Il sentait le sang couler sous son aisselle, comme une fontaine. La tête lui tournait. D'un effort prodigieux, il se mit debout : avant tout, tuer le roi. Mais il fallait le trouver. Il avait déjà visité Kharana : les pièces les plus à l'abri se trouvaient à droite en entrant.

En titubant, il prit cette direction. Ratwa bougeait encore. Il stoppa près d'elle, appuya à bout de bras le canon de la M.P. 5 sur son oreille et pressa la détente.

Le visage de la fedayine se déforma d'un coup, la balle étant ressortie sous l'œil gauche, arrachant la moitié de la joue.

Malko jura avec désespoir. Dans sa chute, le levier d'armement de la Kalachnikov s'était coincé. Impossible de le débloquer : l'arme était inutilisable.

Le temps lui avait semblé très long mais à peine une minute s'était écoulée depuis que le colonel Gorgour avait fait irruption dans la cour. Lui sauvant la vie.

Il se dressa, la Kalachnikov inutilisable à bout de bras. Juste à ce moment-là, le colonel Gorgour l'aperçut. Il leva sa mitrailleuse mais Malko plongea derrière la Land-rover.

Gorgour hésita. La douleur dans son épaule était insupportable. Il avait peur de s'évanouir. Malko ne l'intéressait pas. Il n'était pas dangereux puisqu'il ne tirait pas sur lui. Il se baissa et rafla le parabellum de la fedayine. Il fallait terminer son travail. Il ne se faisait guère d'illusions sur la suite : blessé, à pied, il ne pourrait pas échapper aux patrouilles du désert.

Sans plus s'occuper de son adversaire désarmé, il partit à la recherche du roi.

Malko jeta la Kalachnikov inutilisable et regarda autour de lui. Le temps qu'il traverse la cour pour récupérer le fusil automatique du fedayin tombé ou celui de l'homme qui gisait sur les marches, le colonel aurait dix fois le temps de trouver le roi et de le tuer.

Tout à coup, il vit les mitrailleuses sur la Land-rover en train de brûler. L'une était tordue, mais celle de l'arrière, vissée sur un trépied, semblait utilisable.

D'un bond, il sauta sur la voiture entourée de fumée. Une bande était engagée dans l'arme. Comme on le lui avait appris jadis à Fort-Worth, il manœuvra deux fois le levier d'armement, afin d'être certain qu'une cartouche se trouvait dans la chambre. Puis, il tourna le canon de l'arme vers le colonel Gorgour qui courait lourdement. Il savait qu'il n'arrêterait pas un homme de cette trempe avec des mots. Mais il lui répugnait de lui tirer dans le dos...

Priant pour que le sable et l'accident n'aient pas détérioré la « 30 », il appuya sur la détente, visant l'entrée de la porte où le colonel allait s'engouffrer. Les détonations l'assourdirent et l'arme tressauta sur son trépied. Des éclats de pierre jaillirent partout, en un pointillé mortel. Vivement, le colonel se rejeta en arrière.

Le canon de la mitrailleuse le suivit. Il y eut une seconde de tension insupportable. La M.P. 5 était braquée sur Malko. Il avait vu comment le colonel savait s'en servir. Mais il savait aussi que son dernier geste serait d'appuyer sur la détente de l'arme automatique, même en agonisant. Il y avait encore 200 cartouches dans la boîte... De quoi transformer le colonel Gorgour en bouillie sanglante.

— Lâchez votre arme, colonel, cria-t-il. Vite ou je vous tue.

Des mouches de lumière passaient devant les yeux du Tcherkesse.

Il avait perdu beaucoup de sang. Une brusque fatigue l'envahit. Il voyait la porte à quelques mètres de lui. De l'autre côté, il était sûr qu'il y avait le roi. Mais il savait aussi que cet espace était infranchissable. On ne passe pas entre les balles d'une mitrailleuse. Pas à cette distance-là.

Bien sûr, il pouvait tuer Malko. Il y avait de bonnes chances pour qu'il y parvienne. Mais pas assez vite pour qu'il ne meure pas aussi.

Tout lui était égal maintenant. Le fatalisme slave reprenait le dessus. Il avait perdu.

Sans même s'en rendre compte, il laissa tomber sa M.P. 5 par terre et resta là, les yeux dans le vide, détaché, paisible.

Chérif Nasser franchit le premier en courant la porte de fer. Suivi des trois autres otages. D'abord, ils ne distinguèrent rien dans la fumée. Puis le Jordanien aperçut Malko accroché à la mitrailleuse et il poussa un rugissement de joie.

— Où est le roi ?

Malko secoua la tête :

— Je ne sais pas.

Les Jordaniens aperçurent alors le colonel Gorgour et s'arrêtèrent net. Ils connaissaient son rôle dans le complot.

Aussitôt, à l'exception de Chérif Nasser, ils se ruèrent sur l'homme immobile, le frappant à coups de poings, de pieds, le renversant, le piétinant. Un des colonels alla ramasser une grosse pierre et s'apprêta à écraser le crâne du blessé avec.

C'en était plus que ne pouvait supporter Malko. Il leva légèrement le canon de la mitrailleuse et appuya sur la détente. La rafale claqua sur la voûte faisant tomber une pluie de débris sur les officiers. Tous se figèrent, abasourdis. Ce n'était plus du jeu. Devant l'expression de Malko, pas un ne broncha.

— Le roi vous attend, fit sèchement ce dernier. Je croyais que vous alliez le délivrer immédiatement. Cet homme n'est plus à craindre...

Personne ne répondit. Chérif Nasser leur cria quelque chose en arabe et se dirigea en courant vers l'intérieur. À regret, les autres le suivirent, abandonnant le corps inanimé du colonel Gorgour.

Malko descendit de la Land-rover. Il alla se pencher sur l'officier tcherkesse, prit sa mitraillette : c'était quand même plus maniable qu'une mitrailleuse. Le colonel remua un peu et ouvrit les yeux.

Leur bleu n'avait pas pâli. Malko s'agenouilla près de lui, découvrant sa blessure. Le Tcherkesse grimaça :

— Vous auriez mieux fait de tirer tout à l'heure.

Un glapissement suivi d'injures, fit tourner la tête à Malko. Un des colonels venait de surgir, traînant un jeune fedayin, l'air totalement hébété et terrorisé.

— Ce chien gardait le roi, expliqua l'officier. Il n'a même pas osé tirer sur nous.

À bout de bras, il balançait la mitraillette tchécoslovaque du Palestinien. En passant près du colonel Gorgour, il cracha. Le Tcherkesse ne tressaillit même pas. Comme s'il était déjà mort. Malko se releva et gagna la cour. Il détourna les yeux devant le cadavre de Ratwa. C'est elle qui était responsable de ce massacre.

Un grondement domina le bruit du khasin. Une automitrailleuse surgit de la poussière et stoppa devant la porte de fer.

CHAPITRE XXII

D'énormes corneilles noires et agressives voletaient lourdement autour de l'homme cloué au sol caillouteux, derrière la grande tente marron du cheik Mafrak. Le cri horrible, vrillé, donna la chair de poule à Malko. Son regard croisa celui de Sophia Nazzal. Impassible, elle fumait un de ses petits cigares. Comme s'il avait rêvé.

— C'est abominable, dit-il.

La Lionne fit tomber la cendre de son cigare.

— Il n'a que ce qu'il mérite.

La jeune Italienne et Malko étaient restés au campement du Cheikh Mafrak en vue d'El Kharana, invités par le chef bédouin.

Les blindés et les unités de l'armée royale étaient repartis sur Amman. Pour fêter la libération du roi, le Cheikh avait organisé en l'honneur de Malko un grand dîner. Le geste courageux et audacieux de cet étranger aux yeux d'or l'avait beaucoup impressionné...

Le khasin était tombé et le ciel de nouveau bleu. Le roi Hussein avait regagné sa résidence d'Homar, après avoir remercié Malko très simplement.

Sans les tortures infligées au colonel Gorgour, la joie de Malko aurait été complète.

De nouveau, le gémissement s'éleva à quelques mètres de lui. Atroce, désespéré, inhumain.

Malko serra les dents. Il avait l'impression de souffrir. Quelques heures plus tôt, les bédouins avaient traîné le colonel Gorgour dont on avait sommairement pansé la blessure, jusqu'au Cheikh Mafrak.

Le bédouin ne lui avait dit que quelques phrases, puis s'était détourné avec dégoût. Sophia Nazzal avait alors expliqué à Malko :

— Wadi a délégué ses pouvoirs de vengeance à Mafrak. Ils sont vaguement cousins...

Le conseiller du roi luttait contre la mort à l'hôpital italien d'Amman. Une heure après que Gorgour avait été amené, il avait entendu des cris horribles, venant de la tente où on l'avait enfermé. Le roi venait de partir, mais le général Shaubak était encore là.

Son visage de méduse s'était assombri et il avait remarqué :

— Nous ne pourrons jamais le faire parler.

Malko ne comprenait pas :

— Pourquoi ne l'interrogez-vous pas ?

Shaubak avait hoché la tête.

— Il appartient aux bédouins. Ils ne me laisseraient pas l'emmener. Vous ne les connaissez pas.

En voyant le Cheikh ressortir de la tente, un poignard encore plein de sang à la main, Malko avait été presque soulagé. Mort, le colonel Gorgour risquait moins que vivant.

Et puis, les cris avaient commencé...

N'y pouvant plus, Malko fit le tour de la tente et s'arrêta :

Gorgour était étendu à même le sol caillouteux vêtu seulement d'un short de toile, les poignets et les chevilles attachés à des piquets de bois. Sa tête dodelinait régulièrement de gauche à droite, d'un mouvement régulier. Les corneilles sautillaient tout autour du corps étendu et parfois montaient sur lui et picoraient son visage.

C'est à ce moment qu'il hurlait.

Les traits de l'officier étaient méconnaissables à cause du sang qui avait coulé et formait un masque rougeâtre, horrible. Comme un masque du théâtre japonais. Les chairs avaient enflé sous les coups, la bouche était énorme. Mais les yeux étaient insupportables à regarder. Deux boules rouges pleines de pus.

Sophia Nazzal avait rejoint Malko. Elle le prit par le bras, le tirant en arrière.

— Ne restez pas ici, cela ne vous regarde pas...

Malko ôta ses lunettes. Il avait du mal à parler.

— ... Que lui a-t-on fait ?

La Lionne ne répondit pas tout de suite, mal à l'aise. Puis elle baissa la voix, machinalement.

— Mafrak lui a arraché les yeux puis il a mis à la place des hannetons. Ensuite, il a demandé à une femme de recoudre les paupières.

Malko resta silencieux. Que dire devant tant de férocité ?...

Mais il y avait aussi la petite fille de Wadi Karak saignée dans sa baignoire comme un porc à l'abattoir. Comment juger ? Les Arabes avaient toujours pratiqué la cruauté comme vertu cardinale. Subitement, le colonel Gorgour se mit à hurler, secouant la tête : des cris de dément, à vous glacer le sang dans les veines. Les hannetons devaient être au travail... Malko imaginait leurs pattes griffues écorchant le nerf optique à vif... Abominable.

Il aurait voulu lui dire qu'il était là, qu'il n'avait pas voulu cela... Il se revit derrière la mitrailleuse...

— Combien de temps va-t-il rester là ?

— Jusqu'à ce qu'il meure. Trois jours, quatre jours, plus s'il est résistant. On lui donne à boire de temps en temps. Sinon, il mourrait très vite.

Malko se força à regarder le supplicié. Sa poitrine se soulevait régulièrement, il était bien bâti, à part son épaule couverte d'un

pansement rudimentaire, il ne portait aucune blessure sérieuse. Il pouvait durer une semaine...

— Il faut le détacher, dit-il.

Sophia Nazzal lui jeta un regard de mépris.

— Ne dites pas de bêtises. Cela ne nous regarde pas.

Malko se hérissa choqué par cette sauvagerie froide et lucide :

— C'est en partie grâce à moi que le roi a été sauvé. J'exige en remerciement que cet homme soit détaché et soigné. Même s'il doit être fusillé ensuite.

« Si personne n'ose. Je le ferai moi-même... »

Sophia Nazzal le prit par le bras :

— Regardez le bédouin, à côté de la tente.

Malko tourna la tête. Un bédouin était accroupi non loin du corps, son fusil entre les genoux, indifférent. Sans un regard pour les suppliciés.

— Oui. Et alors ?

— Il est là pour veiller sur le prisonnier. Si quelqu'un essaie de le détacher. Il tirera. C'est un ordre du Cheikh Mafrak. Je sais que vous avez sauvé le roi et tous les bédouins de sa tribu se feraient tuer pour vous. Une seule chose n'est pas en leur pouvoir : retirer sa vengeance à Wadi Karak.

— Et si je lui demandais ?

Les lèvres épaisses de la Lionne s'ouvrirent en un sourire sans joie.

— Inutile, il vous donnera plutôt sa main droite. Cet homme a tué froidement son enfant. C'est un crime inexpiable. Même si vous étiez son frère, même si vous aviez sauvé sa propre vie, il ne pourrait pas. Il se tuerait plutôt lui-même.

Malko allait répondre quand un bédouin accourut vers eux. Il dit quelque chose en arabe à Sophia Nazzal et repartit.

— Le Cheikh Mafrak veut vous voir, dit la Lionne.

Malko la suivit, après un dernier regard pour le colonel Gorgour. Il ne gémissait plus que par intermittence, comme si la douleur avait rongé ses cordes vocales. Il avait l'impression d'abandonner un ami dans la détresse. Et pourtant, Gorgour l'aurait tué sans hésitation et avait tenté de le faire. Mais la guerre était finie. Et il ne pratiquait pas la loi du talion. Question d'éthique.

Le Cheikh Mafrak enveloppé dans une superbe robe bleu nuit couverte de cartouchières et de ceintures d'argent, attendait Malko devant sa tente. Massif, avec une légère bedaine et des traits burinés par la vie dans le désert, il portait un kouffieh blanc avec élégance. Le nez busqué émergeait du tissu blanc comme un croc. Il prit les deux

maines de Malko dans les siennes, en murmurant quelque chose d'incompréhensible. Il semblait terriblement ému. Sophia Nazzal traduisit.

— Il ne sait comment vous remercier. Vous pouvez partager sa tente aussi longtemps que vous le désirez. Vous êtes comme son fils.

Malko remercia en anglais. Tout le monde s'assit sur des coussins, autour d'un plateau de cuivre posé sur une grosse bûche. Aussitôt, un bédouin s'approcha et distribua des tasses. Ensuite il versa dans chacune très peu de café à la cardamome, brûlant.

— Si vous n'en voulez plus, buvez-le et rendez votre tasse au serviteur en la secouant, souffla Sophia.

Malko but le liquide noirâtre. Cela avait un goût étrange, vaguement amer. Il secoua sa tasse et la rendit.

Le soleil commençait à chauffer sérieusement. Malko pensa à l'homme écartelé sous le soleil et la poussière... Un jour, quelqu'un retrouverait le nom du colonel Gorgour dans un dossier poussiéreux et le barrerait. Sans savoir jusqu'où il avait servi Sa Très Gracieuse Majesté. Si les déductions de Terence Ziros étaient exactes... Il eut envie de demander la grâce de l'officier au Cheikh, puis se ravisa.

Le bédouin n'était pas accessible à la pitié. La torture était un rituel, plus qu'un châtiment physique...

Le Cheikh le contemplait, plein d'amitié. Il plongea la main dans sa large ceinture et en sortit un grand poignard au fourreau d'argent repoussé, incrusté de pierres de couleur à la lame recourbée comme un cimeterre. Il le tendit à Malko en lui adressant une longue phrase. Sophia Nazzal buvait ses paroles.

— Le Cheikh possède ce poignard depuis qu'il est tout jeune, expliqua-t-elle. C'est un cadeau de son père, il s'est battu avec et il ne l'a jamais quitté. Il vous l'offre.

Ému, Malko repoussa l'arme :

— Je suis flatté, mais je ne peux accepter.

— Acceptez, fit Sophia. Sinon, vous le vexeriez mortellement. C'est le plus grand honneur qu'il puisse vous faire...

Effectivement, le visage du bédouin s'était imperceptiblement rembruni devant l'hésitation de Malko. Celui-ci prit enfin le poignard et sortit à demi la lame de son fourreau. L'acier bruni était creusé de gracieuses arabesques. Et le fil en était redoutablement aiguisé.

— Dites-lui que j'accepte, dit Malko. Que je suis extrêmement honoré par son geste.

Sophia traduisit :

Le Cheikh se lança dans un long discours. La Lionne traduisait au fur et à mesure.

— Que cette arme vous serve à vous défendre de vos ennemis, aussi longtemps que vous vivrez. N'hésitez jamais à l'utiliser contre

ceux qui vous trahiront ou vous tromperont...

Le Bédouin avait une idée assez particulière de la vie en société...

— Ce soir, conclut Sophia Nazzal, il y aura une grande fête. Vous êtes son hôte d'honneur.

Le Cheikh se leva pour signifier la fin de l'entretien. Malko n'osait pas se rapprocher de la tente près de laquelle agonisait le colonel Gorgour.

La CIA devait se demander pourquoi il était resté dans le désert. Sa mission à Amman était terminée, le roi sauvé. Et ce n'est pas le colonel Gorgour qui allait faire des révélations sur le complot.

Le poignard du Cheikh Fayçal à la main, il se mit à marcher entre les tentes. Se demandant pourquoi il ne partait pas.

Sophia Nazzal était resplendissante. Une longue robe bédouine couverte de broderies, au profond décolleté carré, mettait sa poitrine plus en valeur qu'un vêtement européen. Ses longs cheveux blonds auréolaient son visage bronzé, pour une fois maquillé, d'un cercle d'or.

La soirée tirait à sa fin. Malko avait mangé debout avec ses doigts, le plat de résistance : un « mensalt », du mouton fraîchement égorgé, cuit à la broche, coupé en morceaux et servi dans d'énormes plats de riz mélangé à des amandes. On mangeait avec les mains, en faisant des boulettes gluantes de riz et de viande mélangée.

Le Cheikh Mafrak avait invité Malko à sa droite...

Ensuite des serviteurs lui avaient versé sur les mains de l'eau parfumée...

Au dessert les premiers coups de feu avaient claqué. Un grand gaillard hirsute était venu se planter devant la Lionne. Hilare, il avait vidé en l'air le chargeur de son G3. Après ça, pendant une heure, on se serait cru à El Alamein.

Les bédouins dansaient, tiraient des coups de feu en l'air, poussaient des cris sauvages. Sous le regard bienveillant du Cheikh Mafrak. À un moment, Sophia s'était levée et avait dansé avec eux, pieds nus, les cheveux fous, offerte comme un bel animal. Les hommes tournaient autour d'elle, brandissaient leurs armes, la défiaient du regard, fous de désir devant cette superbe femelle blonde.

Intouchable puisqu'elle était l'hôte de leur Cheikh.

Depuis un quart d'heure les coups de feu s'estompaient... Discrètement, le Cheikh s'était retiré sous sa tente après avoir souhaité une bonne nuit à Malko.

Les cris de la fête avaient couvert les hurlements du colonel Gorgour. Avec le soir, les hannetons étaient devenus plus voraces.

Parfois, Malko tendait l'oreille et saisissait une plainte isolée. Qu'il était le seul à remarquer.

Il s'arracha à son siège de coussins :

— Je vais me coucher.

Sophia, en train de boire l'arak, le fixa de ses yeux jaunes. Les jambes repliées sous elle, elle regardait des bédouins danser pour elle.

— Je reste encore un peu, dit-elle.

Telle qu'il la connaissait elle allait s'offrir une orgie de bédouins...

La nuit était fraîche et Malko fut heureux de retrouver la tiédeur de la tente en dépit de l'odeur des couvertures... Il s'étendit après s'être déshabillé, ne gardant que son slip. Il n'avait pas sommeil et pourtant, la fatigue fermait ses yeux.

Le rideau de la tente se souleva et il se dressa sur son séant. La Lionne était devant lui.

Elle le contempla en souriant quelques secondes, puis, sans un mot, fit passer sa robe par-dessus sa tête. Dessous, elle était intégralement nue. Moqueusement, elle s'approcha de Malko :

— Est-ce que vous donneriez douze chamelles pour m'avoir ?

Il eût fallu être le contraire d'un galant homme pour discuter un échange aussi raisonnable.

— Certainement, dit Malko.

Par moments, Sophia était un peu trop imprégnée de folklore... Encouragée par sa réponse, elle se laissa tomber à genoux au pied de la couche et se pencha sur Malko. Froid comme un poisson mort il se laissa faire. L'esprit ailleurs. Par instants, il lui semblait que le vent lui apportait la plainte insupportable du colonel Gorgour...

Sophia Nazzal se rendit compte très vite de son manque d'intérêt. Elle se redressa brusquement. Flamboyante de dépit.

— Vous n'avez pas envie de moi ?

Malko sourit galamment :

— Si, pourquoi ?

Il crut qu'elle allait le mordre.

— POURQUOI ?

La direction de son regard était plus éloquente que la pire des insultes.

— Ce doit être la fatigue. Je vous trouve très belle, ajouta Malko sincèrement.

Elle plongeait ses yeux dans les siens :

— J'ai envie que vous me fassiez l'amour.

De nouveau, elle se pencha sur lui. Mais avec un acharnement nouveau, une technique impeccable, un souffle inépuisable. Elle avait

fait le tour de la couche et se tenait perpendiculaire à Malko, un bras passé autour d'une de ses cuisses, comme pour le soutenir.

Ses mains jouaient sur lui, avec une savante et énervante lenteur.

Malko craignit un moment d'être trahi par son corps et de se conduire comme une vulgaire et subalterne barbouze et non comme une Altesse Sérénissime.

Mais une sorte de vent charriant la plainte du colonel Gorgour réduisit à néant les efforts de la Lionne.

Elle se redressa d'un coup, ivre de rage.

— Je vous hais, fit-elle à voix basse. Il y a dans le camp des hommes qui couperaient la gorge de leur frère pour faire l'amour avec moi... Et vous, vous... Elle en bégayait.

Sa bouche s'ouvrit sur un flot d'obscénités, arabes, anglaises et italiennes.

Elle se leva, ramassa sa robe et sortit de la tente, son vêtement à la main. Si les hommes du Cheikh Mafrak la croisaient dans cette tenue, il y aurait de l'égoïsme dans l'air. On entendait encore quelques coups de feu : les derniers bédouins vidaient leurs chargeurs avant d'aller retrouver leurs femmes.

Malko écouta les bruits de la nuit et les battements de son propre cœur. Le plaisir qu'il venait de refuser lui donnait une lucidité désespérée et impitoyable.

Les yeux ouverts il contemplait les étoiles par l'ouverture de la tente. Sa situation était étrange. En ce moment, il aurait pu se trouver à Beyrouth en train de fêter sa victoire, ou chez le roi, ou dans un Boeing de l'Allia, volant vers l'Europe. Et il était dans une tente de bédouins, au milieu du désert.

Malko se réveilla en sursaut et éternua. Pendant plusieurs secondes, il écouta les bruits de la nuit, furieux de s'être laissé surprendre par la fatigue... S'il n'avait rouvert les yeux qu'à l'aube, il ne se le serait jamais pardonné.

D'après la fraîcheur de la nuit, il ne devait pas être loin de cinq heures.

Malko passa rapidement son blue-jean, et se glissa hors de la tente. Il fut surpris par le froid. On grelottait presque. Heureusement la lune brillait et il pouvait se diriger sans peine. Il ne lui fallut qu'une dizaine de minutes pour arriver derrière la tente où le colonel Gorgour était attaché. Il s'accroupit dans l'ombre et observa les lieux.

L'officier était toujours à la même place : son corps écartelé faisait une tache plus sombre sur le sol ocre. Il fallut presque une minute à Malko pour repérer le bédouin en garde. Probablement endormi, il

s'était adossé à une autre tente, dans l'ombre. Malko resta rigoureusement immobile et compta lentement jusqu'à deux cents. La moindre fausse manœuvre et il était perdu. Un chien aboya au loin.

Puis tout doucement, il commença à ramper vers le colonel Gorgour, Centimètre par centimètre, en un exercice comme il n'en avait pas fait depuis longtemps.

Après chaque reptation, il s'arrêtait pour observer le bédouin. Si ce dernier se réveillait, il ne pourrait même pas se défendre : son pistolet extra-plat récupéré à El Kharana après le combat était resté dans la tente.

Il lui fallut un temps interminable pour atteindre le corps, craignant sans cesse que le ciel ne s'éclaircisse à l'est, que le camp soit inondé de lumière. Le plus dur restait à faire. De nouveau, il s'immobilisa, écoutant la respiration du supplicié. Elle était courte et régulière. Avec des secousses, des brusques gémissements. Les hannetons devaient dormir, engourdis par le froid de la nuit, et le colonel prenait un peu de répit.

S'il ne comprenait pas ce que voulait Malko, il risquait de crier, d'alerter le garde. Malko risquait de se retrouver couché à côté de lui, le lendemain matin.

Il se dressa sur ses genoux, dominant le visage du Tcherkesse. Brusquement il posa sa main sur la bouche de l'homme endormi. En même temps, il se pencha à son oreille et murmura :

— C'est moi, le prince Malko.

Le colonel Gorgour eut un sursaut quand la main de Malko se posa sur ses lèvres glaciales et enflées. L'imperceptible gémissement qui jaillit de ses lèvres, sembla un grondement de tonnerre à Malko.

Le garde ne se manifesta pas. Il devait être en train de rêver aux cheveux blonds de la Lionne. Pour être bédouin, on n'en est pas moins homme...

Malko souleva tout doucement sa main, prêt à étouffer un cri impossible. Le colonel Gorgour pouvait avoir envie de se venger, se sachant perdu lui-même. Mais ses lèvres ne se desserrèrent pas. Alors, en détachant bien les mots, Malko lui souffla à l'oreille ce qu'il avait l'intention de faire. Ses lèvres étaient collées au cartilage du blessé, de façon à ce qu'aucun son ne s'échappe. Il parlait très lentement, ignorant l'état mental du Tcherkesse. Il était déjà peut-être devenu fou. Finalement, Malko demanda :

— Si vous êtes d'accord, serrez-moi la main deux fois.

Dans l'obscurité, il prit la main du colonel. Celui-ci, dès qu'il sentit les doigts de Malko, les emprisonna, avec une force inattendue.

Puis il les relâcha et les reprit encore.

Malko respira profondément. Le sort en était jeté. Il ne pouvait plus reculer. Sa main droite chercha le poignard qu'il avait glissé dans

la ceinture de son blue-jean. Il serra les lèvres et en appuya la pointe sur la poitrine du colonel, dans le creux entre deux côtes.

Il resta ainsi une fraction de seconde, sans oser appuyer. Les doigts du Tcherkesse se serrèrent soudain impérieusement autour des siens. Comme pour lui dire : « Qu'attendez-vous ? » Alors, de tout son poids, Malko pesa sur le manche du poignard. La lame s'enfonça presque trop facilement, avec un bruit écœurant. Les doigts du colonel griffèrent la main de Malko. Il fit « han », son corps fut pris d'un tremblement incoercible, sa tête oscilla de droite à gauche. Malgré lui, son corps luttait contre la mort. À travers le manche du poignard, Malko sentait les pulsations désespérées de son cœur.

Cela dura plusieurs interminables secondes. La poitrine se souleva d'un coup, se rabaissa et ne se souleva plus. Malko n'avait pas bougé, sans même penser au garde. Il se souvint tout à coup de sa présence et regarda dans la direction où il donnait.

Il n'avait pas changé de position.

Il resta encore quelques secondes à côté du colonel Gorgour. Pensant à l'homme qu'il venait de tuer et laissant se calmer les battements de son propre cœur... Jamais encore il n'avait tué ainsi un homme de sang-froid. En le sentant mourir.

Mais jamais non plus, il ne s'était senti aussi d'accord avec lui-même. Tant qu'il infléchirait de temps en temps de cette façon gratuite les règles impitoyables et abjectes de son métier d'adoption, il resterait lui-même. C'est ainsi qu'un jour à Istambul⁽⁹⁾, il avait giflé un officier turc qui avait manqué à sa parole. Au risque de sa vie.

Avec les mêmes précautions, il reprit le chemin de sa tente. Le garde allait avoir un mauvais réveil. Maintenant, il n'avait plus à se cacher.

Il ne savait pas s'il avait été absent cinq minutes ou trente. Le temps avait cessé de s'écouler normalement. Il s'allongea sur le dos. Les muscles de son dos le brûlaient. Depuis les blessures reçues en Asie il ne pouvait plus se livrer à ce genre de sport. Presque immédiatement, il bascula dans le sommeil, le cerveau vide.

CHAPITRE XXIII

Le poignard au manche d'argent était fiché verticalement dans la poitrine du supplicié, au milieu d'une large flaque de sang séché.

Immobile comme un roc, le cheikh Mafrak contemplait ce défi, silencieux.

C'était *son* poignard.

Les glapissements furieux de ses hommes l'avaient arraché à son repos. Il était sorti de sa tente, encore plein de sommeil. On l'avait entraîné aussitôt vers le coin où se trouvait le colonel Gorgour. Déjà, près d'une centaine de bédouins se tenaient à distance respectueuse du corps, haineux, farouches.

Le colonel Gorgour avait le visage calme, les mains ouvertes. En dépit des cloques grotesques de ses yeux, il dégagait une certaine sérénité.

Le Cheikh n'arrivait pas à détacher les yeux de l'arme qu'il avait offerte la veille à son hôte d'honneur, à l'homme qui avait sauvé son roi. À celui qui était intouchable, parce que son hôte.

Son visage ne montrait rien de ses pensées. Il savait ce que tous les hommes attendaient. Qu'il mette à exécution la menace qu'il avait proférée : faire subir le même sort à celui qui avait osé braver la loi du talion.

Il hésitait. Le geste de l'étranger était volontairement signé. Rien ne le forçait à laisser l'arme dans la blessure... Il pouvait y avoir plusieurs raisons à cela. Soudain le Cheikh se décida. Comme les anciens khalifes, il allait poser une seule question au coupable.

— Qu'on aille chercher l'étranger, demanda-t-il.

Cinq bédouins se précipitèrent. Le regard du Cheikh ralentit leur ardeur. Il n'avait pas encore tranché. C'était à lui de donner le signal du supplice.

Les yeux noirs du Cheikh Mafrak affrontaient le regard calme des yeux dorés de Malko. Face à face, les deux hommes s'observaient. Le cœur de Malko battait très vite : ce n'était pas la Lionne qui le tirerait d'affaire, ni la CIA. Il récolterait plutôt un blâme si on l'apprenait à Washington...

Les cinq bédouins l'encadraient de près. À quoi bon ? Il n'allait

pas s'enfuir. Sophia Nazzal était à côté de lui. Comme interprète, sans plus. Sa haine et son mépris étaient presque palpables... Parlant très lentement, le Cheikh s'adressa à Malko en arabe, puis fit signe à la jeune femme de traduire.

La jeune femme dit du bout des lèvres :

— Il vous demande pourquoi vous avez laissé le poignard dans la poitrine du traître ? Il pense que c'est un défi...

Malko hésita une fraction de seconde. Sans savoir pourquoi, il avait l'impression que la seconde partie de la phrase avait été rajoutée par Sophia et non pas traduite. Il finit par répondre ce qu'il avait décidé, sans se justifier.

— Le Cheikh m'avait offert un cadeau auquel il tenait beaucoup, dit-il. Puisque j'ai trahi sa confiance, je ne pouvais pas conserver ce cadeau...

Il se tut.

La Lionne traduisit, d'une voix gutturale. Les petits yeux noirs du Cheikh observaient Malko d'un regard perçant. Il sembla à ce dernier y voir passer une lueur d'entente. Il sentait que l'Arabe appréciait le fait qu'il soit resté, qu'il se soit soumis à son jugement. Brusquement, ils parlaient le même langage.

Tous attendaient, suspendus aux lèvres du Cheikh Mafrak. Malko retint sa respiration : son sort se décidait en cette seconde. Enfin, l'Arabe parla, si nettement que Malko eut l'impression qu'il comprenait. Assez longtemps. Puis il fit signe à la jeune femme de traduire. À l'expression frustrée de cette dernière, il comprit qu'il s'en tirait.

— Le Cheikh est profondément peiné de votre geste, dit-elle. Si vous n'étiez pas son hôte, il vous aurait fait subir le même sort que le prisonnier. Il estime que vous êtes quitte, vie pour vie. Vous pouvez quitter le camp.

Malko inclina la tête.

« Dites-lui que je garderai le souvenir de sa noble hospitalité. Et que je regrette de n'avoir pu garder son cadeau. »

La Lionne traduisit. Le Cheikh ne répondit pas. Dignement, il fit demi-tour et se dirigea vers sa tente. Un à un, les bédouins le suivirent. Il n'était pas question de discuter son autorité. Malko resta seul en tête-à-tête avec Sophia Nazzal. Elle le contempla avec un dégoût non dissimulé.

— J'aurais dû m'en douter. Voilà pourquoi vous étiez ainsi hier soir, siffla-t-elle. Si Wadi vous retrouve, il vous arrachera les yeux et il aura raison. Cet homme ne méritait pas une mort aussi douce. Il a voulu tuer le roi. »

Et le meurtre de la petite fille, cela valait tout juste une contravention, dans l'optique de Sophia Nazzal.

— Personne n'a la mort qu'il mérite, dit Malko.

Il se détourna et s'éloigna. Il avait hâte de quitter la Jordanie, maintenant. Il partait la tête haute et les mains propres. D'avoir risqué sa vie et des tortures pour aider un ennemi l'avait réconcilié avec lui-même.

Il entendit un bruit de moteur. Sortant devant sa tente, il vit une Land-rover filer dans la poussière et reconnut au passage les cheveux blonds de la Lionne...

Pensivement, il se dirigea vers la Land-rover avec laquelle il était venu. Il avait confiance dans le Cheikh mais pas dans l'Italienne. Si elle arrivait avant lui à Amman, elle alerterait Wadi. Amman était une petite ville et le Jordanien était tout puissant. Sa haine effacerait tous les obstacles.

Malko décida de le priver de cette joie. Cinq minutes plus tard, il démarra, passant au milieu des bédouins indifférents.

Il faisait une chaleur sèche et accablante à Akaba, à 350 km au Sud d'Amman et la Mer Rouge était tiède. Malko venait de retenir une chambre à l'Akaba-Hôtel, et se tenait sur la plage déserte. À quelques mètres du bord, un canot automobile attendait pour le ski nautique. Malko s'approcha de la baraque en bois qui s'occupait des locations :

— Je voudrais faire une promenade en mer, dit-il. Suivre la côte jusqu'à l'Arabie Saoudite. Est-ce possible ?

C'était possible. Malko donna quatre dinars d'avance et traversa la plage. Il monta dans le canot sans même se mouiller, aidé par le pilote.

Trois minutes plus tard, ils filaient vers le port d'Akaba où deux vieux pétroliers étaient en train de charger. Pas un autre bateau en vue. Assis sur la banquette arrière, Malko se bronzait. Au bout d'un quart d'heure, Akaba avait disparu. La côte escarpée, en face d'eux était déserte. Malko se leva et s'approcha du pilote par-derrière.

En voyant le canon du pistolet extra-plat à dix centimètres de son visage, l'Arabe se mit à claquer des dents. Pourtant, Malko souriait gentiment. Du bout de son arme, il désigna l'eau claire :

— Jump !⁽¹⁰⁾

L'Arabe écarquilla les yeux. Malko répéta un peu plus fermement :

— *Jump or you are dead.*

Cette fois, l'Arabe comprit : la côte était à peine à deux cents mètres. D'un seul élan, il se jeta à l'eau et commença à nager. Après s'être assuré qu'il ne se noyait pas, Malko poussa la manette des gaz et mit le cap en plein Ouest : le désert du Sinaï était exactement à six kilomètres. Ainsi que la ville israélienne d'Eilath, jumelle d'Akaba.

Huit minutes avec ce canot rapide. Les Arabes n'auraient jamais le temps de réagir. Et dès qu'il serait au milieu du Détroit de Tiran, il atteignait les eaux territoriales israéliennes... Donc la sécurité. Car, au premier coup de feu jordanien, les Israéliens anéantissaient Akaba. Au temps de la guerre des Six Jours, bien que les deux villes ne soient séparées que par quatre kilomètres, pas un coup de feu n'avait été échangé...

À tout hasard Malko ôta sa chemise blanche et l'accrocha à un des skis nautiques qu'il coinça de façon à ce qu'il se dresse verticalement.

Puis, paisiblement, bloquant la direction avec ses pieds, il mit à profit sa courte traversée pour admirer Akaba dans le lointain. Il y avait peu de chance qu'il remette jamais les pieds en Jordanie...

- {1} Mitrailleuse lourde.
- {2} Fusil d'assaut russe.
- {3} Sorte de citronnade, spécialité jordanienne.
- {4} Merci.
- {5} Sorte de gigot de mouton, très populaire en Jordanie.
- {6} Service de Sécurité Militaire.
- {7} Grand désert au Sud d'Amman. Il continue en Arabie Saoudite.
- {8} Vent chaud qui dessèche sur son passage.
- {9} *SAS à Istanbul.*
- {10} Sautez.